

MHAMED LACHKAR



CETTE GUERRE
N'ÉTAIT PAS LA NÔTRE

MHAMED LACHKAR

**CETTE GUERRE N'ETAIT PAS LA
NOTRE**

Roman

JL Editions

À la mémoire de mes parents.

Une décision irréfléchie

Juin 1936

La nouvelle de l'inscription pour partir à la guerre s'était répandue comme une traînée de poudre dans tout le Souk du lundi. Sur un coup de tête et sans prendre la peine de réfléchir, je m'étais précipité pour aller rejoindre le bureau du Caïd. J'avais dû attendre à mon tour dehors avant de pouvoir entrer. Les discussions entre les prétendants allaient bon train, s'enflammaient souvent. Chacun défendait ses motivations à sa façon. Beaucoup d'entre eux avaient été séduits par la propagande des chefs militaires espagnols qui avaient su trouver des arguments persuasifs : une prime d'engagement de deux mois de solde, quatre kilos de sucre, un bidon d'huile d'olive et du pain permettant de soulager les familles avant le départ. Certains voulaient partir à la guerre, convaincus de venger le Rif et les humiliations que ses habitants avaient vécues toutes ces dernières années de colonisation forcée et violente. Enfin d'autres, plus jeunes, s'engageaient parce qu'ils avaient un goût pour la guerre ou pensaient tout simplement que leur sacrifice leur vaudrait le statut de citoyens espagnols ou au moins une possibilité d'obtenir des droits.

Mon tour arriva et je me présentai :

- Je voudrais partir moi aussi à la guerre en Espagne, c'est pour quand le départ ? demandai-je.
- Pour le moment, on a reçu uniquement l'ordre d'inscrire des volontaires, mais on n'a aucune information sur la date des départs. Dans un premier temps, la priorité sera donnée aux hommes qui ont une expérience, ceux qui ont déjà fait la guerre.
- Inscrivez-moi alors, moi aussi j'ai fait la guerre à côté d'Abdelkrim.
- Tu es sur la liste, reviens lundi prochain pour passer le test sur le maniement des armes et la visite médicale.

Lundi, je m'étais présenté, j'étais à l'heure. Il n'y avait pas trop de monde devant le bureau de recrutement, les candidats ne s'y bousculaient pas. Surpris, je m'étais demandé pourquoi les gens

avaient refusé de répondre à l'appel des autorités coloniales malgré des promesses alléchantes.

On nous avait fait rentrer tous ensemble, une douzaine, dans une grande salle pour nous asseoir sur deux longs bancs en bois. J'observais attentivement le jeune médecin espagnol, en tenue militaire, qui effectuait l'auscultation. Il accordait seulement quelques minutes à chaque candidat. Après la visite médicale et le test de maniement des armes dans une petite cour à côté, je m'étais retrouvé enrôlé sans difficultés.

L'adjoint du médecin me déclara avec un sourire :

- Tu as beaucoup de chance. Servir l'Espagne est un honneur.
- Quand ?
- Tu recevras des instructions dans quelques jours. On n'a sélectionné que les meilleurs : jeunes, en très bonne santé et avec expérience.

Le soir, quand mon père avait appris que je m'étais porté volontaire pour partir en Espagne, il était rentré chez nous perturbé. Et sans dire un mot, il était monté dans sa chambre. Le voyant bouleversé, ma mère le rejoignit pour voir ce qu'il lui était arrivé. Elle était la seule à pouvoir l'aborder dans des situations pareilles. Il lui avoua qu'il ne pouvait admettre l'idée que j'allais le quitter comme ça, sans lui demander son avis, pour aller me faire tuer très loin d'ici. Il pouvait comprendre que son fils aîné Abdeslam, ses neveux Chaib et Ahmed s'étaient engagés dans l'armée espagnole depuis un certain temps déjà, mais pas moi. Il n'en revenait pas. Il avait peur, seulement pour moi. Prendre cette décision sans avoir son accord signifiait lui faire une offense personnelle qu'il ne supportait pas.

La nuit, juste avant de sentir le sommeil me gagner, mes pensées étaient revenues en arrière sur mon passé lointain. Quand j'avais vu le jour, mon père était déjà avancé en âge, mais il était un très bel homme : très grand de taille, très fort, les yeux sombres et brillants, les traits marqués. Je m'étais rappelé que j'avais eu une enfance et une adolescence différentes de celles de mes frères. J'étais le benjamin de la famille, et mon père, affectueux mais protecteur et possessif, voulait m'élever, me façonner à son image, pour faire de moi son successeur. Le passage à l'âge adulte avait été plus

compliqué pour moi, parce que je ne voulais pas contrarier celui qui tenait à continuer de décider de tout à ma place. J'avais gagné sa confiance et il me léguait tout en son absence ou quand il était malade. J'étais son enfant préféré mais aussi son espoir. J'avais mis du temps pour me décider à prendre ma vie en main.

Le lendemain, mon père ne sortit pas dehors pendant toute la journée, même pour les prières dans la petite mosquée du douar qu'il ne manquait jamais. Il ne voulait voir personne. Il ne voulait parler avec personne. Il ne recevait dans sa chambre que ma mère, sa femme préférée, qui lui amenait un peu de nourriture et qui nous rapportait qu'il était de très mauvaise humeur.

Mon père en savait quelque chose à propos de la guerre, de ses vacarmes et gémissements, de la fumée et du sang, et surtout de ses séquelles. Il m'en voulait de m'être décidé de risquer ma vie pour une poignée d'argent. Tout ce qui brille n'est pas or, me répétait-il sans cesse au cours de l'entrevue qu'il m'accorda tard dans la nuit suivante avant d'aller me coucher. « Ouvre bien tes yeux pour bien voir la réalité. Je ne veux pas te perdre, je ne veux pas que tu sois enterré en terre chrétienne ».

Quand je tentais de répondre, il exigeait de moi de me taire.

- Depuis quelques mois tu me parais changé, je crois même que tu as perdu tout bon sens. Certes, nous appartenons tous à une famille de guerriers à la tête dure, mais cette guerre n'est pas la nôtre. Si les militaires espagnols font appel à nos hommes, c'est qu'ils nous considèrent comme plus combatifs que d'autres, en raison de notre supposée sauvagerie primitive. Ils comptent se servir de nos hommes comme troupes d'assaut. Sans oublier que les hommes fidèles à Abdelkrim, ceux qui avaient combattu à ses côtés, sont en train de chercher à freiner ce recrutement en invoquant les promesses non tenues des Franquistes. Comment tu veux que les habitants du Rif se sentent concernés par la boucherie qui s'annonce entre Espagnols ? Nous n'avons rien oublié, les cicatrices de la répression de l'armée espagnole contre les populations civiles dans tout le Rif sont toujours béantes et l'administration coloniale continue jusqu'à nos jours à appliquer d'une main de fer une politique sécuritaire d'exception qui autorise

les réquisitions, les sanctions collectives et les déportations d'habitants.

Les yeux baissés, j'écoutais attentivement mon père, comme toujours. Je ne savais pas trop quoi dire, quoi lui répondre. Après un moment de silence tendu, je finis par lever les yeux sur lui, avec hésitation. Son sombre visage n'affichait qu'amertume et tristesse : il ne voulait pas rester seul, c'était évident. Je ne pouvais m'empêcher d'essayer de le rassurer. D'une voix tremblante, je le suppliais :

- Tu verras bien, mon père, tout se passera bien inchallah. Tu n'as aucune raison d'avoir peur pour moi.

- Je n'ai pas peur. Mais, je ne veux pas donner aux Espagnols mon dernier fils pour en faire un soldat et le voir mourir loin de chez nous, répliqua-t-il aussitôt d'un ton énergique et en plongeant ses yeux dans les miens.

Surpris, je me demandais si j'avais dit ce qu'il ne fallait pas.

- Désolé, je ne voulais pas te contrarier mon père, mais tu as l'air un peu abattu, lui dis-je tout bas d'une voix hésitante.

Il me regarda d'un œil de doute, puis ajouta :

- Je sais que tu ne vas pas m'écouter, c'est déjà trop tard. Mais, pour moi, entendre parler de la guerre me met mal à l'aise. Ce n'est pas que j'ai peur, j'ai seulement de mauvais souvenirs. Ma mémoire de la guerre des Espagnols contre Abdelkrim est toujours vivante. Les gens n'ont pas oublié qu'après leur débarquement dans la baie d'Alhoceima, les soldats espagnols, lors de leur avancée pour occuper le reste du Rif, avaient incendié des maisons, bombardé des villages sans défense, fait rien de moins que plusieurs milliers de victimes civiles, surtout des femmes et des enfants. Dix ans après, notre pays n'est toujours pas entièrement sous contrôle, notre résistance à l'occupant étranger n'a toujours pas disparu, même si elle est devenue aujourd'hui passive. Enfin, cette guerre que cherche à mener Franco contre ses frères espagnols ne nous concerne pas. Comment peut-on venir en aide à un homme dont les violences qu'il a commises contre les musulmans il y a encore quelques années sont encore trop fraîches pour qu'elles soient oubliées ?

Il s'interrompit un moment, inspira profondément pour reprendre haleine, puis ajouta :

- Il paraît qu'il y a même une véritable résistance à la mobilisation du côté d'Alhoceima et dans les campagnes avoisinantes, où l'annonce du recrutement a déclenché la haine accumulée contre le colonisateur. Même le soutien actif de plusieurs caïds et de notables locaux, attirés par des alléchantes subventions, n'a pas permis de pousser vigoureusement le recrutement. Comme à son habitude, le caïd Sliman, cousin lointain d'Abdelkrim, mais pas moins admirateur et collaborateur de Franco, s'est engagé à son tour activement dans les campagnes de recrutement sans grand succès.

Il s'interrompit de nouveau, me regarda fixement, une lueur intense brillait dans ses yeux, puis continua :

- Tu es décidé à partir, je vois. Mais souviens-toi bien de ce que je vais te dire : cette guerre ne sera ni courte, ni facile, comme certains de tes amis ont dû te le faire croire.

Sa voix était tellement basse que je n'étais pas sûr que je l'avais entendue. Subitement, il s'arrêta de parler, puis détourna son regard, comme s'il regrettait d'avoir trop dit. Devant ce silence, mon cœur se serra malgré moi. Je ressentis une immense culpabilité : je lui devais au moins une explication, tenter de le convaincre ou au moins lui présenter des excuses. Pris de panique, j'avais eu soudain du mal à lui parler :

- Oui je veux partir, souhaite moi bonne chance mon cher père et prie pour moi, finis-je par répondre dans un souffle.

- Tu vas avoir besoin de bien plus que cela, mais je prierai tout de même pour que Dieu te protège.

Avant de m'expédier de lui, je lui avais respectueusement embrassé la main et j'étais sorti d'un pas discret.

Mon père n'avait peut-être pas tort, mais ma décision était déjà prise, je partirai. Contre son bon jugement, et un peu même à mon corps défendant, je partirai, sans savoir au juste pourquoi. Poussé par le goût de l'aventure ? Peut-être ! Pour prouver que je n'étais pas un lâche et pour que personne ne mette en doute ma virilité ? Peut-être ! Une échappatoire temporaire à la monotonie du travail dans les champs et de la vie dans la misère ? Peut-être aussi !

Comme je m'y attendais, en quittant la chambre de mon père, ma mère me repéra quand je me dirigeais vers la sortie de la maison. Elle se précipita pour m'accompagner jusqu'à la porte. Elle me fixa d'un regard anxieux, puis me demanda :

- Est-ce que tout va bien, mon fils ?
- Oui, tout va bien, répondis-je machinalement.
- Puis-je essayer de parler à ton père ?
- Non, merci, il ne vous écouterait pas.

Mon épouse, en nous observant de loin parler doucement, se rapprocha de nous, mais avec une discrétion surprenante pour ne pas nous déranger.

- Pourquoi ton père est si inquiet ? continua ma mère en baissant sa voix.

- Je ne vais pas aller très loin, l'Espagne c'est juste à côté. Je veux juste devenir soldat.

- Je vois, ton père n'a pas réussi à te convaincre. Alors protège ta vie, c'est ce que nous avons de plus précieux. Sans oublier que tes enfants ont besoin de toi, vivant.

- Pourquoi vous vous mettez tous à me parler comme ça ma mère, je ne suis plus un gamin ?

- Parce que nous désirons que tu ne partes pas à la guerre.

- Mais c'est trop tard, lui répondis-je en secouant la tête.

- Oui je te comprends, répliqua-t-elle d'une voix brisée, le visage ravagé par la tristesse. Personne ne peut te retenir ici, tu es un homme maintenant. Mais n'oublie pas que tu es toujours notre fils. Nous te voulons que du bien, ton père ne cherche qu'à te protéger.

- Je suis désolé pour ce que je vous ai fait, si vous saviez combien je vous aime moi aussi, la rassurai-je en baissant la tête. Je suis certain que vous trouverez un jour dans votre cœur la force de me pardonner.

Le jour de mon départ, je n'avais pas dormi toute la nuit. J'étais inquiet et en même temps content de partir. Au petit matin, ma mère et ma femme n'avaient pas hésité à sortir m'accompagner jusqu'à la porte. Cette dernière pleurait et se lamentait. J'avais le cœur tout troublé de la voir si triste. Mais que faire ? J'étais décidé, il n'était

plus question de faire marche arrière. Quelques instants plus tard, Zoulikha, ma fille aînée se joignit à nous :

- Papa, c'est vrai que tu pars à la guerre maintenant ?

Je souris, et mes yeux devinrent humides. Je ne trouvais pas les mots pour lui répondre.

- Je ne veux pas que mon père s'en aille à la guerre, chuchota l'enfant de nouveau, en s'adressant cette fois-ci à sa mère.

- Je le sais, répondit ma femme avec un profond soupir.

- Je suis obligé de partir, pour assurer un meilleur avenir à toi et à ton frère. Mais je reviendrai rapidement, avant même que tu ne t'en rendes compte.

- Reste papa s'il te plaît.

Je sentis mes yeux s'emplir de larmes. J'eus la sensation que mon cœur se déchirait. J'avais pris ma fille dans mes bras pour la serrer fortement contre moi et l'embrasser ensuite sur ses joues. Ma femme me la retira et lui dit d'une voix tremblante :

- Laisse ton père partir. Tu es déjà grande, maintenant tu dois commencer à m'aider dans les travaux de la maison, garder ton frère...

Avant de se retirer, Zoulikha s'était enfoui le visage dans les mains avant de fondre en larmes. C'étaient toutes les larmes qu'elle avait retenues, toutes celles qu'elle s'était interdite ces derniers jours, depuis qu'elle avait appris que j'allais les quitter.

Au moment de franchir le seuil de la porte, ma femme se rapprocha de moi :

- Voilà, ma chère épouse, le temps de nous dire au revoir est venu, lui dis-je d'une voix affectueuse.

- Par ta décision précipitée, tu viens de briser notre vie familiale dans cette maison, tu vas nous laisser seuls. Mais ne t'inquiète pas pour nous, le plus important c'est que tu nous reviennes en bonne santé.

- N'oublie pas ta promesse ?

- Quoi ? Je ne me rappelle de rien.

- Je vois, tu as déjà oublié. S'il m'arrive quelque chose en Espagne, tu ne te remarieras pas, tu dois t'occuper de nos enfants.

- Il ne t'arrivera rien, inshallah.

Ma femme s'était mise à me parler, à voix basse et pressée, des enfants, de mes parents et de la maison, comme si elle me faisait à son tour des reproches pour ma décision de les quitter. Je compris qu'elle souffrait et je la laissai parler, sans protester, sans rien dire. Lorsqu'elle eut fini, elle me tendit quelque chose qu'elle tenait dans sa main :

- Tiens, prends ça, je l'ai préparé pour toi, me dit-elle en me tendant un petit paquet.

Je lui pris brusquement le paquet des mains et le glissai dans mon sac. Nous avons fait quelques pas seuls, je lui posai un bras rassurant sur son épaule, puis nous nous prîmes dans les bras l'un de l'autre et nous embrassâmes rapidement sur la joue. Je lui dis que je reviendrai vite et que je ne voulais pas la laisser seule longtemps. Elle sourit et murmura :

- Moi non plus, je ne veux pas te perdre, que Dieu te préserve pour nous.

Moi aussi, j'avais envie de lui dire bien d'autres choses, mais je n'arrivais pas à m'exprimer.

En remontant la petite pente qui la ramenait à notre maison, elle se retournait à chaque pas pour me lancer des regards d'adieux, comme si nous ne devions plus jamais nous revoir. Des regards qui m'arrachaient le cœur, mais il fallait bien que je parte pour ne pas prendre du retard. De ma tête, je lui fis signe de s'en aller, de franchir le seuil de la porte. Je descendis la colline jusqu'à la piste qui conduisait à Ait Hdifa.

Sans un regard en arrière, je m'éloignais, très troublé : je me demandais ce qu'il en serait de ma femme en mon absence. C'était pénible pour moi de la quitter. Après quelques pas pressés, je n'avais pu résister et je m'étais retourné pour lui dire encore au revoir. Je la vis à côté de la porte en train d'essuyer ses larmes. Je me sentis séparé de ma famille. Je me sentis coupable envers elle.

Les manœuvres de Llano amarillo^[1]

Transportés par camion, nous étions une trentaine d'hommes à faire ensemble ce premier voyage périlleux vers l'inconnu. Arrivés à Llano amarillo dans l'après-midi, nous étions accueillis chaleureusement par un officier rifain, un certain Ousrouti, un de ces hommes de confiance du commandant Mazian. Nous avons été conduits ensuite au camp réservé aux nouvelles recrues venues de tous les coins du nord du pays renforcer les rangs des troupes Regulares^[2]. Je m'étais retrouvé avec les soldats du Tabor^[3] d'Alhoceima sous l'autorité du lieutenant-colonel Serrano. Partagés entre éclats de rire, quelques larmes et beaucoup d'émotion, plus d'un millier de jeunes conscrits volontairement attendaient de ces manœuvres leur premier baptême de feu pour incorporer l'armée régulière coloniale.

Le lendemain, très tôt, nous avons été appelés à rejoindre le premier rassemblement qui allait se tenir dans cette immense plaine, située au pied des montagnes du Rif et jaunie par le soleil brûlant de l'été.

L'esplanade, où régnait une atmosphère de fête grouillait de monde. Les soldats étendaient leurs cous et se mettaient sur les pointes des pieds pour essayer de distinguer les hommes qui étaient à la tribune. À mon tour, je tentais de voir sans réussir, même si tous à côté de moi criaient :

« Voilà Yagué, c'est lui à droite, celui qui porte les lunettes de vue ».

En présence de plus de vingt mille soldats, le maître de cette grande cérémonie à la fois festive et guerrière n'était rien d'autre que le colonel Yagué, Chef de la 2^e Légion^[4] de Ceuta.

Yagué donna le signal du début des manœuvres en se lançant de sa voix rapide et monotone dans un discours fleuve. Malgré sa petite taille et sa voix éteinte, il paraissait sûr de lui et comme si rien au monde ne pouvait l'arrêter. Une longue allocution, où il n'avait été question que de fidélité au drapeau, à la patrie et de la sauvegarde de l'unité nationale. Une déclaration toute remplie de haine et de vengeance.

Il avait commencé par nous parler des événements qui allaient arriver et du rôle que l'armée et la Phalange allaient jouer dans la nouvelle Espagne. Essoufflé, il conclut :

- Ces manœuvres doivent être par la volonté et la générosité de l'armée le point de départ de la croisade du salut que l'Espagne attend de nous. Cette fois, il ne s'agira pas d'une déclaration romantique et stérile. Nous allons réaliser la révolution nationale dont notre pays a besoin. Ça sera cette croisade du salut que la nation attend de ses enfants, de ses soldats, de nous tous. Aujourd'hui, la patrie nous demande de verser notre sang pour elle, elle me trouvera moi bien sûr en premier, elle vous trouvera tous, je n'ai aucun doute. Ensemble, nous allons nettoyer le pays des traîtres et des collaborateurs. Rassurez-vous, l'Espagne l'emportera. Arriba España !

Les soldats lui répondirent d'une seule voix :

« Viva España ! »

Yagué, euphorique, ajouta :

- Franco est l'homme providentiel qui va faire sortir notre pays de sa léthargie, et bâtir une nouvelle Espagne.

Le public présent lui accorda de longs applaudissements, suivis de « Viva España, Viva Franco ». Les soldats de la Légion, s'étaient mis à scander leur célèbre cri : « Viva la muerte^[5] ! », avant de commencer à entonner leur chant officiel d'une voix aussi puissante qu'émouvante.

Sur mon chemin de retour pour rejoindre notre camp, je m'étais retrouvé pas loin de deux de nos hommes qui commentaient le discours qu'ils venaient d'entendre. Je les écoutais avidement :

- Moi, ce que j'ai trouvé surprenant, c'est que le colonel n'a même pas fait mention de notre présence ici, comme si la guerre que cherche à mener l'armée contre les partisans de la République ne nous concerne pas. Je crois qu'il s'est trompé d'auditoire. On dirait qu'il ne s'adressait qu'aux Tercios qu'ils dirigent et qui voient en lui leur icône vivante, pourtant nous sommes ici les plus nombreux, dit vivement le premier.

- Moi, je m'en foutais de ce qu'il racontait. D'ailleurs, je le comprenais à peine. Mon esprit était ailleurs, je rêvais déjà de notre reconquête de notre cher Al Andalous d'où nos ancêtres avaient été chassés, il y a moins de quatre siècles, répondit le second, avec un large sourire.

Voyant que je pressais le pas pour me rapprocher d'avantage d'eux pour suivre leur discussion, ils me regardèrent et se turent. Pour ne pas attirer leur attention, je gardais un regard neutre, absent. Puis, ils voulurent relancer leur conversation sur un autre sujet, mais je continuais ma marche en les ignorant pour rejoindre un groupe d'amis de mon camp qui m'avait déjà devancé.

J'étais rentré de ce grand et tragique spectacle, peu rassuré. Tout le reste de la journée et une bonne partie de la nuit, j'avais songé à tout ce que j'avais vu et entendu ce matin. Du discours auquel j'avais assisté, je n'avais gardé en mémoire que les gestes de Yagué rendus frénétiques par l'émotion et par la façon avec laquelle il remontait ses lunettes à chaque fois qu'elles lui retombaient sur son nez. Mais le chant et les gestes des Tercios, ces fiancés de la mort avec leurs barbes, leurs tatouages, leurs cols de chemise ouverts ; ces sons, ces images, m'avaient évoqué un passé pas très lointain. Des souvenirs vifs et douloureux allaient opérer leur retour pour me tourmenter, pour me torturer.

Le premier jour de l'instruction, l'adjudant chargé de l'encadrement de notre groupe, un Rifain zélé de la région de Nador, nommé Bouzid, était arrivé avec quelques minutes de retard. Maigre, sec, tout en nerfs, sans adresser la parole à personne, il jeta un rapide coup d'œil sur nos hommes en rangs, dont l'aspect désordonné lui fit faire un signe de désapprobation de sa tête :

- Garde à vous ! Et en avant par quatre. Cria-t-il d'une voix rauque.

Coléreux, sévère et grossier, l'adjudant, tel un chien de berger surveillant les colonnes de son troupeau de la tête à la queue et de la queue à la tête, imposa le silence dans les rangs. Après une centaine de mètres de marche, il cria de nouveau :

- Repos, soldats ! Avant de commencer notre travail, je tiens à vous rappeler deux choses importantes. Primo : un soldat discipliné ne fait pas de commentaires, ne pose pas de questions, ne parle que si on le lui demande. Secundo : la survie d'un soldat ne dépend que de son courage et de sa férocité, la seule chose qui vous protégera, ce sont vos poings et vos armes.

L'adjudant acheva son discours, mais nous devions rester sur place jusqu'à ce qu'il nous donne l'ordre de rompre les rangs. Il fit

quelques pas, puis se rapprocha de notre rangée et mit sa main sur l'épaule du premier de la file, un jeune de la région des Jbalas^[6] :

- Il t'est déjà arrivé de tuer un homme ?

- Non, jamais.

- Nous devons tous le faire au moins une fois dans notre vie. C'est seulement après, qu'on a le sentiment d'être vraiment homme et qu'on est sûrement encore plus vivant.

- J'ai dû entendre quelque chose comme ça dans mon enfance de la part de mon grand-père, répondit le soldat d'une voix basse et chancelante.

Par la suite, l'adjudant pointa son doigt le nord :

- Derrière ces montagnes, il y a juste une douzaine de kilomètres de mer qui nous sépare de nos ennemis. Dans seulement quelques jours nous allons traverser le détroit de Gibraltar pour leur donner la leçon qu'ils méritent. L'heure de la vérité tant attendue a sonné.

- Oui, mais ce que je ne sais pas, c'est pour qui a-t-elle sonné ? Demanda un soldat fraîchement arrivé.

- Tout a été bien planifié par le colonel Yagué, c'est un maître en stratégie. Tu as des doutes soldat ? L'interrogea l'adjudant.

- Si j'avais des doutes, je ne serais pas là.

L'adjudant s'approcha du soldat et le fixa d'un regard ferme et sévère :

- Tu as peur ? Et toi, tu as déjà tué un homme dans ta vie ?

- Oui et pas qu'un seul.

- Si tu l'as déjà fait, tu sais très bien que la peur disparaît en tuant, n'est-ce pas ? Tu l'as oublié ?

- Non je ne l'ai pas oublié.

- Retiens ceci en tête et ne l'oublie jamais : ici vous êtes une meute de loups, votre raison d'être n'est autre que mordre. Chaque ennemi que vous allez trouver avec une arme à la main, vous l'exécuterez sur le champ. Vous savez ce qu'a dit le général Mola, celui qui va diriger la marche sur Madrid à partir du Nord ? « Moi, si je vois mon père dans les rangs ennemis, je le fusille ». Nous sommes dans une guerre d'extermination, il ne faut pas l'oublier. Alors sans pitié, sans pitié...

Un peu plus tard, l'adjudant passa entre les rangs de ses hommes et cria fort :

- Qu'est-ce qui est pire que la mort, soldats ?
- La lâcheté, répondit la tête de file.
- La lâcheté, approuva un autre.
- La lâcheté, reprirent en chœur tous les soldats

Un officier de la Légion qui n'était qu'à quelques mètres de nous, intervint à son tour d'un ton familier et en pointant lui aussi son index vers le nord :

- Notre Espagne est magnifique, aucun pays au monde n'est aussi beau.

- Oui alferéz^[7] Manolo, j'ai visité beaucoup de pays et je n'en ai pas vu de pareil, confirma l'adjudant.

- Nous ne devons pas permettre à ces canailles de communistes de s'en emparer, même si nous devons tuer et mourir pour elle. Nous comptons beaucoup sur nos frères musulmans.

Par la suite et durant plusieurs jours, l'adjudant Bouzid avait régné en maître sur notre troupe : il décidait de tout pour nous, il arrangeait à sa guise les séances d'instruction quotidienne. Le programme de formation était trop chargé : appel, petit déjeuner, entraînement au tir, exercices de combat corps à corps. La majorité d'entre nous était sans connaissance de la chose militaire y compris chez ceux qui avaient fait la guerre à côté d'Abdelkrim. J'avais une vive envie d'apprendre à me servir d'une mitrailleuse, je n'avais jamais eu l'occasion d'en manier une. Un long apprentissage commençait pour nous, afin d'améliorer nos connaissances rudimentaires. Nous devions apprendre vraiment notre métier de soldat. Pour parvenir à nous familiariser avec toute sorte d'armes, nous avions besoin de beaucoup de travail et d'application. On nous enseignait aussi à nous servir des grenades, à nous protéger, à avancer en terrain découvert, à construire des tranchées...

Pendant plus de deux semaines, tout autour de nous n'était que bruits de bottes, de gamelles et claquements d'armes. Heureusement qu'il y avait l'officier Manolo sous-lieutenant instructeur chargé de superviser le travail de notre formation accélérée, un vaillant et charmant jeune homme, au visage toujours souriant. Dès les premières phrases qu'il nous avait adressées,

d'une voix calme, précise et sûre, il nous avait inspiré respect et confiance. Il avait su forcer l'attention et l'intérêt de tout le monde.

Nous devions surtout apprendre à exécuter les ordres et à être disciplinés : dormir et se réveiller à l'heure, faire la queue pour recevoir notre ration alimentaire quotidienne. L'adjudant Bouzid passait les heures d'exercice à nous rappeler que l'obéissance et l'ordre devaient constituer l'épine dorsale de notre action. Par son comportement brutal et son langage injurieux, l'adjudant me paraissait comme ce paysan qui conduit un mulet pour qu'il avance selon ses intentions. Ses remontrances, souvent injustifiées, étaient toujours mal reçues et parfois source de tension avec lui, d'autant plus que notre groupe avait dans ses rangs des anciens combattants de la révolution d'Abdelkrim, qui se voyaient peu disposés à se plier au rôle d'élèves. C'était ce que je ressentais moi aussi, bien que je n'avais pris part qu'aux combats des derniers mois avec les troupes que dirigeait le caïd Khrirou au moment où les Espagnols venaient de débarquer à Alhoceima et de prendre Ajdir. C'était presque la fin de la guerre, et pourtant notre chef ne voulait pas se rendre à l'évidence que la résistance était terminée. Nous étions partis à l'assaut de Tétouan et nous avions repris du terrain malgré l'avancée des armées espagnoles et françaises. Rien ne gênait la mobilité de nos hommes, avec nos chaudes djellabas brunes, portant uniquement notre fusil, notre sacoche autour du corps remplie de cartouches, d'un pain d'orge et d'un oignon. Avec le début du printemps 1926, au moment où une bonne partie du Rif était déjà occupée, nous avons tenté des offensives désespérantes contre les Espagnols dans la région de Tétouan et aux abords de la zone internationale de Tanger. Après la mort de notre chef au combat, nos foyers de résistance qui tenaient encore commencèrent à faiblir, les tribus qui nous soutenaient avaient fini par se lasser et les défections dans nos troupes s'étaient multipliées y compris dans les rangs des plus fidèles. Moi, pour sauver ma vie, je m'étais évadé avec deux autres compagnons vers Tanger.

Vers la fin de notre campement à Kétama, un soir, un homme d'un certain âge, un alim^[8], était venu nous voir dans notre tente. D'une voix rapide et rythmée, qui me rappelait les prêches du vendredi, il

nous avait entretenu pendant une trentaine de minutes sur notre future mission en Espagne. Il alternait dans son discours l'arabe et le rifain :

- J'invite mes frères musulmans, j'invite toutes les âmes de bonne volonté, à constituer une véritable alliance avec nos frères chrétiens, un front commun en réponse au pouvoir des athées et des amis du Satan qui désormais règnent en maîtres depuis quelques années en Espagne, et même chez nous. L'objectif de ces infidèles à Dieu est de mettre fin définitivement à un monde aux valeurs basées sur la religion et la foi. Leur travail est déjà bien avancé, presque abouti, en Espagne. Demain ça sera notre tour, puisque ce sont eux qui nous gouvernent par le biais du protectorat. Notre destin est donc lié avec celui de nos frères du livre. Nous devrions accourir pour défendre l'Espagne qui vient de tomber entre les mains des mécréants et des ennemis de Dieu. Aujourd'hui, Franco est décidé à délivrer l'Espagne. Il croit comme un fou à cette mission. Je suis certain qu'il n'y faillira pas. Notre tâche à nous, c'est de l'aider à écraser les Rouges, les mécréants. Ce qui est sûr, c'est que Franco ne désire rien pour lui et ne cherche que le bien général, y compris le nôtre. Quoi qu'il en soit, personne ne peut douter de sa profonde sincérité. Franco connaît bien les Rifains, il sait que nous sommes courageux, des hommes de parole...

J'avais écouté la plaidoirie du vieil homme sans ciller, je ne comprenais pas bien pourquoi il nous avait parlé de tout ça, mais j'avais jugé plus prudent de garder pour le moment mes questions pour moi. Après le départ de l'imam, certains de mes compagnons s'étaient demandés, avec une certaine discrétion : pourquoi ce discours religieux de la dernière minute ? Cherche-t-on ainsi à nous duper ? Que vient faire la religion dans cette guerre où il paraît que Franco et ses hommes veulent juste rétablir la paix et la sécurité dans une Espagne qui depuis quelques années sombre dans l'anarchie et le chaos ? Pourquoi certains de nos imams, qui eux pourtant ne sont pas chrétiens, s'en mêlent-ils ? Si nous partons en guerre, c'est que tout simplement, nous voulons fuir la faim et la misère qui sévissent chez nous depuis un certain temps à cause de plusieurs années de sécheresse, m'avait confié certains jeunes, nouvellement recrutés. D'autres m'avaient expliqué que partir en

Espagne pour faire la guerre aux partisans du gouvernement, revenait aussi à faire la guerre à l'Espagnol, l'oppresseur, de manière plus générale, une opportunité inouïe pour décharger notre rancune et notre haine contre l'occupant, notre revanche pour satisfaire notre désir de nous venger de tant d'abus et d'humiliation. Un homme originaire de Tétouan nous avait raconté comment des légionnaires victorieux avaient défilé à la fin de la guerre du Rif dans sa ville devant le chef du gouvernement espagnol, le général Primo de Rivera, en exhibant en trophées, les oreilles, les nez, les têtes des combattants rifains piqués sur leurs baïonnettes. Certains m'avaient confié avec une certaine retenue que des anciens résistants à l'occupation espagnole, et même des chefs religieux qui avaient refusé de collaborer avec les autorités coloniales dans le recrutement avaient été menacés dans leurs vies et leurs biens.

La fin des manœuvres avait été marquée par un grand défilé, sous un soleil radieux et auquel avaient participé toutes les unités. Il a été présidé par le général en chef de l'armée d'Afrique, accompagné à la tribune par de hauts officiers ainsi que du Khalifa du Sultan à Tétouan, le caïd de Kétama, un représentant du gouvernement français et de plusieurs attachés militaires.

Un régiment de la Légion avait ouvert l'imposant cortège et à sa tête son chef incontestable, le colonel Yagué. Face au défilé parfait des soldats de la Légion, je savais que je devrais les en vouloir, mais j'admirais leurs qualités de soldat et leur tenue, la netteté de leurs gestes. Ils portaient leur arme en bandoulière, canon vers le bas, comme une clarinette. Ces hommes, jeunes et minces, au regard grave, semblaient toujours aller dans une direction précise et ne pas douter que c'était la bonne. Ils défilaient en files impressionnantes, cheminant pesamment et scandant des slogans : « légionnaire je suis, légionnaire je vais mourir ». Leurs chants pompeux raisonnaient très loin.

L'ordre du départ qui arriva fin juillet nous trouva prêts et résolus. A l'heure du décampement, le commandant Mazian était venu s'enquérir sur le moral de ses troupes. Il s'était entretenu pendant quelques minutes avec des sous-officiers. Avant de s'en aller, il avait prononcé un court discours sur la vertu, la famille et ce feu

symbolique que chaque soldat emporte partout où il va, un feu sacré pour réchauffer l'âme de la nation. J'avais trouvé beaucoup de difficultés à saisir le sens de ces mots, bien qu'ils étaient dits en rifain.

Il nous expliqua par la suite en quelques phrases lapidaires et précises, ce que l'on attendait de nous : semer la terreur dans le camp ennemi, tuer sans pitié, tout était permis pour nous. À la fin, il nous gratifia par le fait que Franco faisait pleinement confiance en notre capacité à mener à terme notre mission.

Les premiers convois militaires étaient partis le matin de bonheur, formés de caravanes de camions lourdement chargés de tout ce que pouvaient emporter des soldats partant à la guerre. Nous étions arrivés tard le soir à Ceuta, quelque peu épuisés par un long voyage où il n'avait pas été facile de respirer à cause de la chaleur et de l'entassement. Durant tout le trajet, j'étais assailli par des sentiments mélangés en réfléchissant au discours de notre chef, le commandant Mazian.

À l'arrivée à Ceuta, nous étions installés dans la cour d'une vieille école abandonnée.

- Je suis désolé, s'excusa l'adjudant Ousrouti. On est en train de s'organiser. On vous enverra des rations tout à l'heure. De toute façon, on ne va pas rester ici longtemps. L'Espagne est très proche, on peut la percevoir sur la rive d'en face.

Je plissai les yeux. L'Espagne, vraiment ? Il n'y a aucune différence, vu d'ici, me demandai-je, un peu étourdi par le manque de sommeil.

La nuit, on nous avait apporté des couvertures. On nous avait servi une soupe aux vermicelles, presque froide, avec des morceaux durs de pain blanc et des oignons crus. J'avais faim, je mangeais le pain trempé dans la soupe et croquais à même les oignons.

Le débarquement massif de nos troupes en Espagne, prévu pour le lendemain de notre arrivée, n'avait pas eu lieu. Avec un grand étonnement, nous avons appris que les équipages des navires de la marine qui devaient nous transporter vers la Péninsule Ibérique n'avaient pas rallié le camp des putschistes. Selon certaines rumeurs qui avaient circulé toute la journée, beaucoup d'entre eux

s'étaient soulevés contre leurs officiers et avaient fini par s'enfuir avec leurs bateaux pour se mettre à l'abri dans la baie de Tanger.

La nuit venue, je ne trouvais pas le sommeil. Le doute s'empara de moi : c'est quoi cette histoire de marins qui se rebellent contre leurs supérieurs ? Pourtant le colonel Yagué était bien optimiste à Kétama, il nous avait rassurés que toute l'armée espagnole était de notre côté, et que nous aurions à faire seulement à des miliciens mal armés et peu entraînés. Je croyais, comme la majorité d'entre nous, que les Rouges étaient des rebelles qui voulaient renverser un gouvernement en ordre. Je venais de prendre conscience que j'avais commis une énorme erreur en m'engageant dans ce conflit que je n'arrivais pas à comprendre.

L'attente qui avait duré plusieurs jours, nous paraissait longue, avec pour toute nourriture du pain dur et des boîtes de sardine. Des rumeurs controversées circulaient au sujet de la vraie raison de ce retard. Il paraissait qu'on attendait l'arrivée de Franco qui était à Las Palmas. Le futur Caudillo^[9], prudent comme il était, avait hésité pendant quelques jours avant de se décider à prendre l'avion vers Casablanca pour y laisser en sécurité les membres de sa famille, puis continuer son vol et atterrir à l'aéroport de Tétouan où l'attendait son camarade de promotion Yagué pour lui remettre le commandement de l'armée d'Afrique.

Après deux semaines, nous avons été enfin embarqués pour Algésiras, en petits groupes, dans des petits bateaux de fortune. La traversée du Déroit s'avérait difficile, voire périlleuse sans l'escorte des flottes allemandes et italiennes. Au moment où on avait commencé à larguer les amarres, le sol commença alors à se déplacer sous mon corps qui tremblait, mes pieds se dérobaient comme ceux d'un noyé. C'était la première fois que je montais à bord d'un bateau. J'avais des nausées. J'avais dû me cramponner au bastingage du navire de peur de perdre l'équilibre. La panique disparut après plusieurs minutes, quand le bateau prit le large laissant derrière lui un sillage d'écumes. En m'éloignant de la côte africaine, j'avais essayé de remettre de l'ordre dans mes pensées, mais j'avais toujours l'impression de n'être nulle part, et de n'aller nulle part. Je n'avais pas peur, mais je ne cessais pas de me demander pourquoi je n'étais pas resté chez moi ? Quelle folie m'a

poussé à prendre la mer pour aller faire la guerre dans un pays qui m'était étranger ? J'étais convaincu que tous mes compagnons de traversée se posaient les mêmes questions. Je le devinais à leurs regards de condamnés incrédules, comme à leurs prières en murmure.

Arrivé au port d'Algesiras, j'avais hâte de débarquer. Une fois le pied à terre, je n'avais pas pu m'empêcher de penser à la première conquête d'Espagne par nos ancêtres sous les ordres de Tariq Ibn Ziyad, il y a douze siècles. Je m'étais rappelé qu'au moins eux, ils étaient venus y apporter la Parole de Dieu. C'était clair pour eux. Les choses ne se présentaient pas sous les mêmes auspices pour moi. Je n'avais pas de réponse précise quant à l'objectif de ma présence ici avec tant d'autres soldats rifains.

La reconquête du paradis perdu

Août 1936

Depuis Algesiras, nous avons roulé dans des camions découverts. L'Andalousie avec ses collines et de montagnes ressemblait énormément à cette terre du Rif où j'étais né. Les premiers villages que nous traversions me semblaient des fois bien plus pauvres et miséreux que ceux de mon pays.

Au début et pendant des kilomètres, je n'avais vu aucune trace de vie humaine, sinon des camions brûlés et des charrettes renversées. Un peu plus loin, j'avais pu apercevoir enfin des femmes et des enfants qui cherchaient désespérément à fuir devant l'avancée de nos troupes. Des visages tendus qui exprimaient la peur, les soupçons, ou tout ça à la fois. Maigres, pâles, chacun trimbalant sur son dos un sac, ils avançaient d'un pas pressé. Les gens fuyaient à pied, mais aussi à dos d'ânes, en camions, en charrettes, Certaines

familles emportaient tout le mobilier du ménage ficelé sur le toit, parfois avec des basses-cours entassées sur les remorques. Des vaches, des chèvres, des chiens étaient aussi du voyage. Tout le monde fuyait vers le nord, tant bien que mal, pour échapper aux persécutions des Phalangistes. Il paraît que ces derniers, pour se venger, prenaient sans arrêt des otages civils et les fusillaient.

En progressant vers Séville, nos troupes utilisaient une tactique simple. Dès qu'on se trouvait aux abords d'un village ou d'une ville, notre convoi s'arrêtait et les hommes descendaient des camions, encerclaient le lieu avant d'y entrer en prudence. En cas de résistance, la localité était soumise à un bombardement intensif pour réduire tout foyer de rébellion, utilisant les petites pièces d'artillerie. Après quoi, nous entrions dans l'agglomération, baïonnette au canon. Les hommes trouvés porteurs d'armes étaient immédiatement abattus comme insurgés. Les dirigeants de partis politiques ou de syndicats subissaient le même sort. Toutes les portes et les fenêtres devaient être ouvertes et des drapeaux blancs accrochés aux maisons. Hommes et femmes étaient ensuite rassemblés pour vérifier s'ils avaient participé aux combats et, le cas échéant, aussitôt fusillés, les corps étant abandonnés sur place. Après avoir nommé des autorités fidèles à Franco et laissé en place des policiers de la Guardia Civil, notre colonne repartait pour reconquérir la prochaine localité.

Au cours de ces premiers assauts des villages andalous, il m'était arrivé souvent d'assister moi-même aux exécutions sommaires d'hommes désarmés. Au départ, ce spectacle me donnait de la nausée. Je trouvais qu'il était indigne de mettre un homme contre un mur et lui tirer dessus avec douze fusils d'un sang-froid effrayant. Je pensais que ces soldats, ceux qui donnaient l'ordre et ceux qui l'exécutaient, avaient perdu leur honneur de combattants et leur dignité d'hommes.

Ces premières images me troublaient et en même temps avaient fini par éveiller en moi des mauvais souvenirs. Je n'avais toujours pas oublié les massacres commis par la Légion dans nos campagnes contre nos femmes et nos enfants, il y a encore une dizaine d'années vers la fin de leur guerre contre Abdelkrim.

La vraie guerre n'était encore pour nous qu'à ses débuts, mais je commençais déjà à me demander comment des hommes pouvaient-ils en venir à de pareilles atrocités. J'avais envie d'essayer de comprendre cette brutalité. Mais plus encore, j'avais envie de m'en aller. Venir ici était, sans doute, une grande erreur.

Par la suite je m'étais retrouvé malgré moi dans une situation confuse. Avec les jours qui passaient, je me voyais entraîner lentement vers un comportement qui n'était pas différent de ceux qui étaient encore hier mes ennemis. Comment pouvait-il en être différent du moment que j'avais accepté volontairement de m'engager et de me battre à leur côté et sous le même drapeau, le leur ?

Au début j'avais peur, une peur profonde et abyssale, mais je savais que j'allais me battre très durement dans les prochains jours et semaines. Je n'avais plus de choix : ma vie était en jeu. Je devais m'efforcer pour surmonter l'affolement, la panique. J'allais chasser de ma pensée tout ce qui pouvait me couper les jambes, me faire trembler les mains. Les événements tragiques dans lesquels je m'étais retrouvé impliqué m'avaient secoué et en même temps, ils m'avaient fait prendre conscience qu'en cas de défaite, je risquais d'être tué ou capturé pour finir fusillé moi aussi devant un peloton. Je devais donc doubler d'efforts, des efforts soutenus et permanents pour m'adapter aux conditions de vie et de mort que m'imposait cette terrible épreuve.

Je ne comprenais toujours pas grande chose à cette guerre que personne ne m'avait obligé d'accepter. Mais je devais rester fidèle à l'engagement d'honneur que j'avais pris envers moi-même au départ, celui de ne pas avoir peur, de ne pas abandonner mon arme et de ne pas me rendre vivant à l'ennemi. J'étais conscient que ce drapeau sous lequel je combattais et pour lequel je risquais ma vie n'était pas le mien. Je ne doutais pas un instant qu'un grand nombre des soldats rifains étaient traversés par ces mêmes sentiments confus et contradictoires, mais il faut reconnaître qu'on en parlait très peu.

Jusqu'à Séville, l'avancée de nos colonnes fut rapide et irrésistible. En cinq jours de marche forcée, nous avons atteint la capitale de

l'Andalousie. La présence des troupes rifaines inspirait la terreur aux populations civiles et même aux miliciens qui sitôt qu'ils nous voyaient approcher, criaient : « Los Moros ! Vienen Los Moros ! » Ce cri de peur et de désespoir, le même que nos ancêtres, conduits par Tariq Ibn Ziyad, avaient entendu si souvent dans ces parages, douze siècles plus tôt, était suivi de retraits précipités et de débandades. Nos officiers, conscients de cet atout, en jouèrent comme d'une arme psychologique, pour attiser la peur dans le camp ennemi.

À Séville, nous avons été accueillis comme des héros, pourtant nous n'avions pas tiré une balle. La ville s'était rendue d'elle-même, en dehors de quelques modestes opérations à l'entrée de la ville. En réalité, le sale boulot avait été déjà accompli avant notre arrivée, durant les premiers jours de la guerre, par les soldats du général Queipo de Llano et les Phalangistes qui s'étaient joints à eux. Juste après le coup d'état militaire et durant plusieurs jours, ce général qui commandait l'armée régulière de la ville, avait roulé le gouvernement de Madrid dans la farine, lui faisant croire qu'il contrôlait l'Andalousie alors qu'il était passé armes et bagages, avec ses soldats, dans le camp franquiste, même s'il continuait à se réclamer républicain. Par la suite, le général, grâce à ses fameuses causeries nocturnes radiophoniques sur Radio Sevilla, avait alimenté les rumeurs, les peurs, pour justifier ensuite le nettoyage de la ville des Rouges. Il avait encouragé ses hommes à recourir à des mesures répressives brutales contre l'ennemi : seins coupés, viols, yeux arrachés, membres amputés, corps brûlés vifs... Quant à ses alliés, les Phalangistes, ils avaient rivalisé avec les soldats dans l'horreur et les exécutions de masse des opposants, des ouvriers et de même n'importe quel adulte pris dans les champs.

Nous avons parcouru le centre-ville dans un grand défilé. Des foules bienveillantes s'étaient pressées sur les trottoirs pour nous voir. Elles nous acclamaient, nous saluaient avec enthousiasme et même nous invitaient à boire quelque chose. Certains vieux hommes nous serraient contre eux en maudissant les milices républicaines. Les femmes, des terrasses de leurs immeubles nous souriaient, nous poussaient des encouragements, nous lançaient des fleurs.

Séville était une grande ville, mais j'étais surpris par son aspect lugubre et négligé : les rues étaient sales et mal dallées, les bâtiments et les immeubles étaient vieux et mal entretenus. Les magasins, pour la plupart, avaient pauvre apparence et étaient à moitié vides. Les queues aux portes des boulangeries s'allongeaient sur des centaines de mètres.

À la fin du défilé, nous étions installés dans une caserne qui se trouvait à l'autre bout de la ville, au bord de Guadalquivir, un superbe bâtiment en brique rouge, avec un manège et d'immenses cours pavées. Nous avons mangé à notre faim et dormi dans des écuries, imprégnées de l'odeur des urines et de la paille pourrie.

C'est au cours de cette première nuit à Séville que j'avais fait la connaissance de Tanjaoui, celui qui allait devenir mon compagnon de guerre durant de longs mois.

- Vous êtes d'où les gars ? Demanda-t-il à notre petit groupe installé à part dans un coin.

À sa voix et son accent, je devinai facilement sa région d'origine. Je bougeai légèrement la tête et lui demandai

- J'ai entendu tes amis t'appeler Tanjaoui, c'est ton nom ?

Il acquiesça. Lorsque je lui avais dit que j'étais allé à Tanger à plusieurs reprises, il bondit de sa place et vint s'asseoir à mes côtés.

En quelques minutes nous étions devenus amis, et depuis, nous étions toujours l'un auprès de l'autre. Je ne sais trop pourquoi, mais j'ai rarement vu quelqu'un, j'entends un homme, pour qui je m'étais ainsi pris d'une sympathie instantanée.

Tanjaoui, de son vrai nom Hmidou, était originaire de la région de Chaouen. Lui aussi, son père et ses frères avaient fait la guerre avec Abdelkrim contre les Espagnols. C'était un homme cultivé, et qui parlait mieux que moi la langue espagnole.

Il était discret, presque effacé, son visage exprimait une réserve, sa silhouette le repli sur soi, alors que sur le champ de bataille face à ses ennemis il se transformait en un véritable épouvantail qui ne reculait devant rien.

Dès notre premier contact, il m'avait parlé longuement de son passé, de sa famille. À un moment, il avait commencé à me parler,

sans très bien comprendre les raisons qui l'avaient poussé réellement à venir participer à cette guerre.

Quand je lui avais confessé à mon tour que je n'avais aucune idée de la nature de cette guerre dans laquelle je m'étais engagé sans savoir réellement pourquoi, que je ne faisais pas de différences entre les bandes rivales, que je m'étais rendu en Espagne avec rien d'autre en tête que de fuir la misère, il s'était mis à tout m'expliquer en parlant doucement et avec une voix joyeuse. Je voyais en lui un spécialiste de cette guerre.

- Franco fait la guerre pour purifier l'Espagne des com-munistes, pour créer une Espagne sans les Rouges, me dit-il à la fin.

- Dans ce cas pourquoi fait-il appel à nous ? Nous, nous n'avons pas de problèmes avec les communistes. Pour nous, les espagnols sont tous pareils. Lui répondis-je sur un ton enfantin et en haussant les épaules.

Je le voyais rougir de plaisir à m'entendre parler ainsi. Peut-être qu'il attendait de moi des compliments pour ses analyses pertinentes. Il continua avec le même rythme :

- Je les respecte moi les communistes. Ce sont des gens qui ont un sens inné de la discipline, de l'organisation, ils ne reculent devant rien et savent aller jusqu'au bout des choses. Ils se battent avec foi et obstination.

Ma rencontre avec Tanjaoui avait contribué à m'ouvrir les yeux. Je commençais à comprendre doucement ce qu'était cette guerre. J'avais pris beaucoup de temps avant de saisir que la rébellion avait été en fait déclenchée par les militaires et les fascistes espagnols et à leur tête Franco, et que puisque tout seuls ils ne pouvaient pas renverser le gouvernement républicain légal, ils avaient fait appel à nous pour les aider. Pour moi, ils étaient tous pareils, ils étaient tous là à nous faire la guerre pour nous occuper. D'ailleurs, avec les Républicains arrivés au pouvoir depuis quelques années, rien n'avait changé pour nous, malgré leurs discours et leurs promesses.

Dans la même soirée, j'avais appris avec une grande joie l'arrivée à Séville de mon cousin le sous-lieutenant Chaib. Il faisait partie du groupe d'officiers, et à leur tête le commandant Mazian, qui venaient

d'atterrir dans l'après-midi à l'aéroport de Jerez en provenance de Tétouan.

Le lendemain, très tôt, accompagnés de petits groupes de Phalangistes montés à cheval, nous étions partis nettoyer le quartier de Triana, situé au sud de la ville de l'autre côté du fleuve, des derniers foyers de résistance républicaine. Quelques jours auparavant des centaines de miliciens armés avaient envahi le quartier où ils avaient pris le dessus sur des soldats de la Guardia civil, se livrant à des exactions contre certaines familles riches et contre les prêtres. Ils avaient brûlé des églises et des couvents, pillé des maisons particulières et occupé les fermes des alentours. La population locale s'était réjouie de cette occasion unique de martyriser les gens aisés. Des femmes du quartier ouvrier avaient dansé sur les cadavres fusillés, on avait promené dans les principales rues des têtes coupées clouées sur des piques. Plusieurs wagons de train furent réhabilités comme prisons pour y enfermer des centaines de prisonniers.

Après la conquête de Triana et de ses environs, nous nous étions dirigés, toujours devancés par les cavaliers de la Phalange, vers Alcalà de Guadaira, localité, située seulement à quelques kilomètres de Séville et dont la population s'était opposée avec dignité et héroïsme aux militaires de Queipo les premiers jours du coup d'état militaire. Fief d'un mouvement syndical ouvrier puissant, le colonel Castejon qui commandait notre colonne ordonna ici une répression sanglante pour en donner l'exemple au reste des localités qui refusaient de se soumettre aux militaires.

Dès le début de l'affrontement, je fus impressionné par le nombre de miliciens qui se battaient contre nous avec acharnement et un courage exceptionnel.

- Ils sont nombreux, les défenseurs ! Avais-je crié à mon compagnon Tanjaoui, à l'entrée du village.

- Ils sont nombreux et bien protégés derrière de solides barricades de sacs de sable et de charrettes.

La résistance fut dure, la rébellion n'a pu être vaincue qu'au terme de plusieurs heures de féroces combats, grâce à notre supériorité en armement et en hommes bien préparés. Par la suite, les

Phalangistes s'étaient livrés à des massacres et à des atrocités épouvantables, tout en rivalisant entre eux pour voir qui tuait le plus de civils et incendiait le plus de maisons. Avant de continuer notre avancée, des dizaines d'ouvriers qui s'étaient rendus à la fin des combats ont été fusillés sous les ordres du colonel Castejon. D'ailleurs, c'est ici qu'ont été définies les lignes directrices de la répression à mettre en pratique dans les villages et villes à conquérir sur notre route vers Badajoz : semer l'effroi et le désespoir dans le cœur de l'ennemi, et pour cela il ne faut pas hésiter à pratiquer toutes sortes de violences, de décapitations, de mutilations, viols...

Sur la route, je voulais savoir ce que pensait mon ami Tanjaoui de ce qui s'était passé ce matin à Triana et Alcalà :

- C'était dure, la résistance des miliciens ? Demandai-je
- Ils ont combattu rue par rue, maison par maison. Ils ont été vraiment courageux ces pauvres ouvriers qui n'avaient que leurs barricades et de vieux fusils pour se défendre.
- Mais, fallait-il passer aux armes ceux qui se rendaient ?
- Parce qu'on a reçu les ordres de ne pas perdre notre temps à faire des prisonniers.
- Il en reste encore des vivants ?
- Entre ceux qui ont été tués par les Rouges au début, ceux que nous avons éliminés nous-même, ceux fusillés par les Phalangistes, et ceux qui s'étaient enfuis, il devait n'y rester plus personne. Ceux qui étaient partis, ils vont finir par revenir un jour, je crois.
- Nous serons là pour nettoyer à nouveau notre terre quand ils seront de retour, intervint un des Phalangistes qui suivait notre discussion de loin.
- « Viva España ! Mort au communisme ! » Cria un autre Phalangiste, qui était à ses côtés.

Cela fait à peine deux mois depuis le jour où j'avais quitté ma famille et voilà que je commençais peu à peu à m'accoutumer à la nature de cette guerre fanatique et féroce, à la brutale réalité du champ de bataille, au caractère des Espagnols. Lentement, je m'embarquais dans cette nouvelle vie rythmée au jour le jour par le danger et la mort. Au fur et à mesure que le temps passait, je me sentais entraîner dans une aventure meurtrière qui s'enlisait, qui

s'éternisait. Je commençais à m'habituer à la peur, au sifflement des balles quand on allait chercher du bois, à l'eau infecte, quand il y en avait, à dormir peu et mal...

Pour faire face à cette réalité douloureuse et affronter l'incertitude du lendemain, j'essayais de m'endurcir, de retenir mes émotions, pour mieux m'adapter. Quand c'était plus fort que moi, je me consolais dans la camaraderie ou je m'en remettai aux prières à louer Dieu pour que je sois fort et de me préserver la vie. J'étais agréablement surpris de voir comment mes convictions religieuses s'étaient ravivées et comment ma foi m'avait fortement aidé : j'y avais puisé une force intérieure et une confiance qui m'avaient permis de résister et ne pas sombrer dans le désespoir.

Les jours suivants, nos troupes avaient continué leur mouvement rapide vers le nord. Jusque-là, nous venions de réaliser un parcours sans faute dans l'exécution du plan de guerre défini par Franco, et qui prévoyait d'atteindre et de prendre Madrid en moins de deux semaines. Franco pensait pouvoir s'emparer de la capitale facilement à condition de l'attaquer avant que le gouvernement n'ait eu le temps de recevoir des renforts et de mobiliser assez de forces pour défendre la ville qui leur était restée fidèle. Il fallait donc avancer et agir vite pour porter le coup de grâce au gouvernement républicain. Franco fondait évidemment les plus grands espoirs sur l'arrivée de notre armée d'Afrique qui remontait à marches forcées depuis Séville.

Tout le long de notre progression, nous avons lancé l'assaut sur plusieurs villages tenus par les forces républicaines. La répression était plus féroce là où les milices s'étaient elles-mêmes livrées à des exactions contre tous les habitants considérés comme hostiles au gouvernement de Madrid. C'était le cas notamment de la petite ville de Almendralejo dont s'étaient emparés un groupe de miliciens dirigé par une femme, suite à la fuite des autorités civiles et militaires.

La ville n'était qu'une sorte d'impasse, des maisons basses et blanches et au fond une petite église. Penchés en avant, nous avons marché à pas cadencé et soutenu, nos fusils pointés vers les portes des maisons que nous traversons. Le sous-lieutenant Chaib

qui dirigeait l'attaque, nous avait ordonné d'avancer en prenant nos précautions même s'il semblait que les habitants avaient complètement déserté leur ville. Dès qu'on avait dépassé les premières ruelles, des hommes avaient commencé à tirer sur nous du haut du clocher de l'église. On dirait qu'ils nous avaient guetté depuis que nous étions descendus des camions depuis un instant. Ils tiraient de brèves rafales de mitrailleuses ou des coups de fusil bien ajustés nous obligeant à stopper notre avance et à nous réfugier derrière les maisons. Aussitôt, le sous-lieutenant Chaib, donna l'ordre à un premier groupe de soldats de passer de l'autre côté de la petite place et à un deuxième d'essayer de se rapprocher de l'église. Une dizaine de nos hommes valeureux n'avaient pas hésité un instant à se découvrir et d'avancer courageusement en rompant sur le sol poussiéreux. Comme d'habitude, dans des situations difficiles pareilles, nos soldats n'hésitaient jamais à faire face aux actions périlleuses, on dirait qu'ils prenaient ces risques par plaisir. De l'endroit où je me trouvais, je voyais deux soldats des nôtres tomber, ce qui n'empêchait pas leurs camarades de continuer d'avancer. Pendant une dizaine de minutes nous étions contraints de rester au soleil cachés et cloués au mur pour éviter d'être dans la ligne de mire des miliciens qui continuaient à tirer sur nous des rafales au moindre petit mouvement. Les balles n'avaient pas cessé de siffler au ras de nos têtes. Puis, la mitraille s'éteignit dans le clocher, et plusieurs jeunes hommes sortirent de l'église, les mains levées vers le ciel, ils venaient de se rendre. Mais le crépitement des fusils avait continué du clocher où se retranchaient encore des miliciens qui résistaient toujours. Face à l'opposition opiniâtre de ces derniers, nous avons reçu l'ordre d'incendier l'église. Plusieurs miliciens y avaient été brûlés vivants à l'intérieur. Par la suite, était arrivé un groupe de cavaliers phalangistes, ils s'étaient lancés à parcourir les rues en criant, pour semer la peur et la mort en poursuivant des enfants affolés qui courraient dans tous les sens et des chiens déchaînés qui aboyaient. Ils étaient rentrés dans des maisons d'où ils avaient fait sortir des hommes haut les mains pour les fusiller immédiatement.

À la fin, des portes commençaient à s'ouvrir les unes après les autres, des femmes et des enfants portaient des drapeaux blancs en

signe de leur ralliement. Le lieutenant-colonel Yagué était arrivé tard la nuit et donna ses ordres pour que tous les prisonniers soient exécutés et à leur tête leur dirigeante emblématique Anita^[10].

Le lendemain, Tanjaoui m'avait accompagné pour un tour à pied à travers des rangées de maisons en ruines où des poutres et des briques formaient des amas calcinés. Chez ce qui restait des habitants, c'était l'hystérie. la bousculade On entendait les murs des appartements trembler sous l'effet des meubles qu'on cherchait à traîner, des malles qu'on remplissait, des fenêtres qu'on condamnait avec des clous.

Des affiches avaient été collées la veille sur le mur du grand marché demandant aux civils de remettre leurs armes et que les récalcitrants seraient fusillés. A midi, c'était tout un défilé de paysans venus de loin, en charrette tirée par une mule, des chasseurs, qui étaient venus remettre leurs fusils, l'air scandalisé, quelques trois cents armes à feu, la moitié rouillée.

À la fin de la journée, je me sentais fatigué, j'avais grand besoin de me reposer, une longue et chaude journée nous attendait demain : donner l'assaut à la grande ville de Badajoz. Je m'étais allongé pour m'endormir, mais je n'avais pas cessé de réfléchir à tout ce que j'avais vécu aujourd'hui, j'étais écoeuré. J'avais pensé aussi à tout ce que j'avais laissé derrière moi, mes enfants, ma famille, et je sentis une folle envie de les retrouver, de les revoir. Cela ne faisait que deux mois depuis que j'étais parti faire la guerre et j'en avais déjà assez. J'avais l'impression d'avoir été ici depuis beaucoup plus longtemps, d'être déjà arrivé au bout du chemin. J'étais abattu. Je pleurais sur mon sort. Bizarrement j'en avais aussi assez de voir des gens se prosterner aux pieds d'un crucifix. Je ne comprenais pas non plus pourquoi des aumôniers tenaient à nous bénir à notre tour, nous marocains, avant de partir au champ de bataille.

Le 13 août, à la première heure, Yagué avait pris le chemin de Badajoz à la tête de la colonne qui était aux ordres du lieutenant-colonel Asenscio. Notre colonne qui était aux ordres du commandant Castejon devait les joindre le lendemain.

Epuisé de fatigue, lassé de combattre sans relâche depuis quelques jours, je m'étais plaint à mon compagnon :

- Où donc ce Yagué veut-il nous amener à ce rythme ? Ne cessera-t-il jamais de nous traîner ainsi et de se servir de nous comme si nous étions des mulets ? Ne doit-il pas se rendre compte qu'il commande à des hommes ?

Tanjaoui avait essayé de m'expliquer que Yagué était pressé d'avancer parce qu'il voulait attaquer rapidement Madrid, et pas seulement avant que les Républicains n'aient réussi à organiser la défense de la capitale, mais il tenait à y entrer en premier avant le général Mola, qui lui avançait avec ses troupes sur Madrid à partir du nord du pays.

En quarante-huit heures, nous étions aux portes de Badajoz. Après s'être emparé de plusieurs petits villages proches de la ville, vers 15 heures de l'après-midi nous avons pu enfin apercevoir les murailles sud à cinq kilomètres environ. Nos troupes avaient pris position face à la porte principale de la grande muraille pour nous préparer à l'attaque. Avant de procéder à l'assaut de la cité fortifiée, le colonel Yagué s'était adressé à nous en des termes énergiques :

- Les Rouges prétendent que vous n'êtes pas de vrais soldats, pour eux vous ne serez que de simples religieux déguisés. Entrez dans Badajoz pour leur montrer l'art de célébrer la messe.

À Badajoz et durant deux jours, je m'étais retrouvé au cœur d'une sale guerre pleine d'atrocités, de choses affreuses, de morts... La nuit, les yeux ouverts, le regard perdu dans l'obscurité, les événements tragiques de ces derniers jours m'avaient empêché de dormir. Les scènes d'horreur de cette guerre étaient revenues en boucles et me hantaient. Je n'avais pas cessé de me demander par quel hasard des hommes ordinaires, de simples paysans, chacun avec sa vie, son histoire, s'étaient mêlés à un conflit qui ne les concernait pas et qu'ils ne comprenaient même pas. Comme la plupart de mes compatriotes, je n'avais jamais demandé à devenir un assassin. Qui, de par sa propre volonté, à part un fou, choisit le meurtre ? Je ne trouvais pas de réponse à cette question. Dans les premiers jours, au moment où je plaçais mon fusil contre la tête d'un combattant ennemi pour l'exécuter, avant d'actionner la détente, je me posais mille et une questions. Par la suite je m'étais habitué, malgré moi. Pour faire semblant de me justifier, je me contentais de

répéter que je n'étais que le dernier maillon d'une longue chaîne. Je me répétais aussi que la victime a été amenée là par d'autres hommes, que sa mort a été décidée par d'autres hommes, et que ce n'était qu'un hasard qui a fait que je me retrouvais du bon côté du fusil et que j'étais le tireur. C'était ma façon de plaider la contrainte par les ordres reçus par mes supérieurs. Je n'étais en fait qu'un simple exécutant. Ce que je trouvais de terrible dans cette guerre, comme dans toutes les guerres d'ailleurs, c'est que ceux qui tuent sont des hommes, comme ceux qui sont tués. Dans une guerre, vous ne pouvez pas dire : je ne tuerai point, c'est impossible. Tout au plus vous pouvez dire : j'espère ne point tuer. Moi aussi je l'espérais, hélas.

Rien à signaler à Alcazar^[11]

Septembre 1936

Le soir du troisième jour à Badajoz, un officier était venu nous informer que nous partions le lendemain pour Madrid. Les rumeurs, dans les rangs des soldats, fusaient bon train. L'ambiance était effervescente : pour nous, la vraie guerre allait enfin commencer. Une nouvelle étape dans notre grande marche, la dernière sans aucun doute, allait s'ouvrir, celle de l'assaut final et la libération de Madrid. Aucun d'entre nos officiers n'envisageait un instant une résistance sérieuse de la part des milices républicaines. Ils étaient tellement confiants d'une victoire écrasante et rapide qu'ils nous avaient promis que nous pourrions faire notre entrée dans Madrid pour la Fête Nationale, le 12 octobre.

Plus de 20 000 soldats essentiellement des Marocains et des légionnaires aguerris et disciplinés, étaient persuadés qu'ils n'allaient rencontrer aucune opposition sur leur route vers la victoire définitive.

Notre convoi passa par la rive droite du Tage et se dirigea vers Madrid. Je ne tardais pas à m'endormir. Au début, notre expédition s'effectua sans incident, tout se passait dans le calme et dans l'ordre. Cela ne ressemblait en rien à une reconquête ou à une invasion. Au bord des routes, des pauvres paysans avec leurs enfants nous regardaient passer, indifférents, dans le silence. D'autres vaquaient à leur travail sans se soucier de nous. Parfois, certains nous faisaient même des signes amicaux. De temps en temps une alerte forçait nos camions à s'arrêter de peur d'une embuscade ennemie. Certains de nos hommes étaient nerveux, ils craignaient un coup de main, ils savaient que certains des villages que nous traversions grouillaient de partisans républicains. Personne ne descendait, on se contentait de rester dans les véhicules car souvent il n'y avait pas d'attaque. En trois jours, nous avions progressé de trente kilomètres sans rencontrer d'autres difficultés que le harcèlement de petits groupes de miliciens, qui attaquaient nos convois par des actions de guérilla insuffisantes pour enrayer l'avance triomphante de notre armée, toujours très à l'aise dans ses attaques frontales.

On avait parcouru presque la moitié du chemin, quand la tête de notre convoi était tombée dans une embuscade. Des miliciens étaient sortis de la forêt et avaient lâché quelques rafales sur nos

camions. Personne ne s'y attendait et c'était la panique. Nous sautions des véhicules pour prendre position derrière des arbres. Quelques camions reçurent plusieurs impacts sans faire de victimes. Les assaillants, une dizaine, ont été neutralisés en seulement quelques minutes.

Dans les jours suivants et à l'approche des environs de Madrid, notre avancée se ralentissait. La résistance des forces ennemies devenait perceptible, parfois même menaçante, ce qui exigeait de nous d'être encore plus combatifs. Nos officiers ne cachaient pas que si ces premiers accrochages violents avaient fini par être emportés rapidement par nos troupes, on le devait sans aucun doute aux efforts et aux sacrifices de nos hommes, qui par leur engagement et leur bravoure, s'étaient emparés des premières fortifications où s'étaient barricadées les milices rouges.

Le 20 septembre, en fin d'après-midi, l'excitation dans nos rangs devenait palpable, nous attendions la visite du commandant Mazian. À notre grande surprise, il n'était pas arrivé seul, il était accompagné par le général Varela au lieu du colonel Yagué. Ils firent ensemble une visite rapide dans les différents camps. Varela avait l'air frais et léger comme un papillon, il passait tout près de ses troupes. Il lançait à chaque file dans un ton très aimable des expressions de reconnaissance et d'encouragement. Arrivé à notre niveau, il confia au commandant qui le suivait des yeux :

- Ces Rifains, quel cœur et quelle force ils ont ! Quelle passion et quelle rage ils mettent à ce qu'ils font pour que l'Espagne que nous aimons vainque !

- Détrompez-vous, vous les connaissez à peine ces Rifains, vous avez beaucoup à apprendre sur eux, vous avez une idée bien fautive sur eux, vous ne pouvez pas imaginer à quel point nous vous haïssons », lui répondais-je au fond de moi-même, avant de continuer « vous avez la mémoire très courte, vous les Espagnols, hier encore nous lancions nos armes et nos hommes contre vous. Aujourd'hui, parce que vous nous avez vaincus et parce que nous sommes soumis à vos ordres vous faites semblant de ne pas voir la peur et la haine qui se cachent derrière les masques de joie et de courage que nous portons ».

Varela prononça en suite une courte allocution, qu'il termina ainsi :

- Messieurs, on ne fait pas la guerre pour rien. On la fait pour purifier l'Espagne des athées, pour créer une Espagne dans laquelle on voudrait vivre dans l'ordre. L'ordre est nécessaire. L'Espagne sous la République vit dans le chaos. Notre action consiste à mettre fin à ce chaos pour rétablir l'ordre. Nous allons mettre à bas les indisciplinés, séparer le bon grain de l'ivraie. Tel est le projet de notre chef Franco, le projet le plus ambitieux jamais entrepris par un autre dirigeant espagnol avant. Maintenant, nous devons suivre notre chef jusqu'au bout. Nos armées avancent victorieusement sur tous les fronts et la chute de Madrid n'est plus qu'une question de jours. Mais la résistance héroïque de nos frères d'Alcazar de Tolède a incité notre Général à reporter notre offensive contre Madrid, nos troupes doivent d'abord délivrer les assiégés devenus des symboles de la nouvelle Espagne et de la lutte contre l'anarchie et le communisme.

Les spéculations sur les véritables causes du remplacement du colonel Yagué par le général Varela avaient commencé à circuler rapidement et avaient mis les hommes des troupes sous pression. Certains sous-officiers qui se croyaient bien informés laissaient entendre que Yagué était malade du cœur et que les médecins lui avaient conseillé de se retirer pour se reposer chez lui à Ceuta. D'autres sources plus discrètes propageaient que Yagué a été remplacé parce qu'il était partisan de continuer la marche sur Madrid et s'était opposé d'aller secourir quelques centaines de rebelles nationalistes assiégés dans l'Alcazar de Tolède depuis la fin du mois de juillet.

Tout le soir, je revis les capitaines Mohammadi et Allal, accompagnés par l'officier Chaib faire des tournées. Ils se rendaient toutes les heures en inspection dans les différents camps auxiliaires, pour s'assurer que tout allait bien.

Plus tard, dans la nuit, quand j'avais demandé à Chaib pourquoi certains de nos hommes s'interrogeaient sur l'efficacité du plan d'attaque du commandant Mazian, un plan qui même s'il tenait sur le papier, pouvait facilement dégénérer en déroute si jamais nous nous trouvions face à une résistance solide et que les renforts tardaient à

venir, Chaib m'assura que les instructions du commandant étaient claires et parfaitement comprises par tout le monde. Il me confia aussi que son plan d'attaque avait été méticuleusement préparé, avec des cartes précises pour toutes les routes sur lesquelles nos troupes devaient avancer. Voyant que je n'avais pas l'air très convaincu, il ajouta que le commandant Mazian avait le talent d'un grand guerrier, et restait un homme courageux, sûr de lui, menant son travail d'une main ferme. Quand Chaib s'était rendu compte que je ne semblais pas acquis à ses arguments, il se rétracta pour me confier que dans la réalité tout le monde savait que jusque-là c'était le colonel Yagué qui décidait de tout, et que c'était lui la tête pensante de tout l'appareil militaire à l'ordre de Franco.

Je lui rétorquai que la majorité de nos hommes étaient certains que Yagué tenait absolument à attaquer et à libérer Madrid immédiatement plutôt que de perdre notre temps à aller desserrer l'étau autour d'une poignée de cadets dont le sort était déjà scellé. Surpris, Chaib inspira profondément avant de me répondre qu'il ne s'agissait pas seulement de sauver une poignée de cadets de l'académie militaire, mais plus d'un millier d'hommes, de femmes, et d'enfants qui résistaient aux pires criminels de l'humanité, au prix de tous les sacrifices. Avant d'ajouter que Franco, prudent comme toujours, était obligé de retarder l'offensive sur Madrid à cause des renforts qu'il a envoyés dans le Nord ; il tenait à concentrer des forces suffisantes pour ne frapper qu'à coup sûr. Je lui demandai alors comment se faisait-il que cette idée soit avant tout celle du commandant Mazian, selon toutes les rumeurs. Il répondit que je n'avais pas tout à fait tort et que par la suite Franco en avait fait sienne parce qu'il ne pouvait pas oublier que sa vie avait été sauvée à Anoual, douze ans avant son soulèvement grâce aux réflexes de son ami marocain Mazian alors lieutenant. Par la suite, Chaib s'était étalé avec beaucoup de détails sur le parcours particulièrement surprenant de l'officier musulman le plus gradé dans l'armée espagnole.

Avant de nous séparer, Chaib m'avait rappelé que Mazian lui avait même dit dans la journée, après sa visite de notre camp :

- Je suis content que ce soit vous et d'autres officiers rifains qui vous occupez de préparer nos hommes à la prise de l'Alcazar, pour

en faire le fer de lance. Avec vous, on peut travailler en confiance, ce qui n'est pas le cas avec tout le monde. Sans le courage de nos hommes rifains, nous ne pourrions pas aller plus loin.

En rejoignant ma tente, je n'étais toujours pas très rassuré. Il me paraissait que les Républicains allaient profiter du temps que nous allions perdre à libérer Tolède pour organiser la défense autour et à l'intérieur de la ville. La décision de Franco et de Mazian venait de sauver Madrid de nos mains pour le moment, mais allait prolonger la guerre et ses victimes, sans aucun doute.

Le lendemain, nos troupes avaient pris la direction sud-est pour faire route vers Tolède. Conduits par le colonel Moscardo, une centaine de gardes civils avec des cadets de l'académie militaire, s'étaient enfermés dans la vieille forteresse de la ville. Ils avaient amené avec eux des provisions, des munitions et des otages. Durant plusieurs semaines, ils avaient refusé de négocier et de se rendre, résistant aux assauts des troupes républicaines armées qui les assiégeaient et les attaquaient de tous les côtés y compris du ciel. Ils avaient rejeté toutes les médiations, malgré la destruction d'une grande partie de la forteresse qui les abritait.

Une semaine après, nous étions entrés facilement dans la ville de Tolède, le commandant Mazian en tête. Des miliciens avaient tenté de résister çà et là, mais pris de panique ils s'étaient enfuis au milieu d'une vraie débandade. Dans la nuit, était délivré l'Alcazar, d'où allaient sortir au petit matin de véritables morts-vivants, choqués, épuisés, aveuglés par la lumière du jour, mais enfin libres.

Une fois l'Alcazar libéré, nos hommes s'étaient livrés au nettoyage de la ville de tous les Rouges. Les assiégeants de la veille, assiégés à leur tour dans les maisons environnantes, allaient tomber les uns après les autres.

Deux jours après, Franco était venu en personne sur les lieux de notre victoire, pour dire quelques brèves paroles aux rescapés de la forteresse, avant de les décorer un par un. Le colonel Moscardo, devenu héros de l'armée nationaliste avait prononcé en sortant vivant et victorieux de l'enfer, sa phrase légendaire : « rien à signaler à Alcazar ». Il avait été décoré lui aussi de l'insigne suprême de

l'armée espagnole avant d'être nommé général. Tous les cadets qui l'avaient accompagné étaient promus officiers.

Le culte de la mort

Octobre/Novembre 1936

Début octobre, les dernières résistances républicaines s'étaient éteintes dans Tolède avec l'élimination des derniers groupes de miliciens qui tenaient encore l'hôpital. Sans répit, nous avons reçu

l'ordre de nous diriger rapidement vers Madrid. Pour la première fois, nos hommes avaient le clair sentiment de prendre l'initiative. La question de l'assaut final dominait toutes les pensées. En deux jours, nous atteignions enfin la banlieue sud-ouest de la ville, avec comme objectif d'attaquer la capitale en entrant par la Casa del Campo, évitant ainsi la guerre des rues dans les quartiers ouvriers du sud et avant que les défenseurs de la capitale n'aient eu le temps de se ressaisir. Cette zone verte et peu habitée était propice à la progression de nos troupes qui d'habitude ne se heurtaient à aucune difficulté dans ses assauts de front. Franco avait lui-même recommandé la marche sur cette partie de Madrid au commandant Mazian qui, à son tour avait pris la décision de l'attaque sans attendre l'ordre de ses supérieurs. Ces derniers comptaient différer de quelques jours cette première offensive afin de laisser le temps à l'aviation d'achever son travail de destruction des premières lignes de défense ennemies. Mazian, homme de confiance de Franco, était un homme très orgueilleux et sûr de ses troupes qu'il connaissait si bien. Epaulé par les capitaines Mohammadi et Allal, des officiers issus eux aussi de la même région que lui, il avait employé toute une journée à préparer la marche de ses troupes. Les choses allaient bon train.

Le lendemain, à la première heure, nous avons initié la grande attaque tant attendue. L'ordre de notre départ fut brusquement donné, ne nous laissant qu'un délai d'une demi-heure pour être prêts. Appuyés par les canons et les mortiers qui pilonnaient les retranchements républicains aux abords du fleuve Manzanares, nous avons lancé durant toute la journée, assaut sur assaut. En fin d'après-midi, notre colonne avait réussi à percer le mur de défense de nos ennemis et prendre pied dans la partie ouest du campus universitaire. On s'était battu et on avait conquis rue après rue, immeuble après immeuble, étage après étage. Le carnage était horrible de part et d'autre. Par la suite, nous avons continué notre avancée triomphale, et avant le coucher du soleil, nous étions déjà arrivés au bord d'un grand quartier périphérique de la ville. Les rues étaient entièrement ensevelies sous les gravats. Les façades s'étaient effondrées, révélant l'intérieur des maisons. Plus loin, plusieurs immeubles éventrés, des murs criblés, des carcasses de

voitures éviscérées. Il me paraissait que les destructions s'étendaient à l'infini et que les morts devaient se compter en milliers. Un spectacle de fin du monde qui me faisait hérissier les poils et bourdonner les oreilles. J'avais eu peur.

Dans cette première nuit passée dans les environs de Madrid régnait un calme relatif. De temps en temps, une détonation assourdie résonnait au loin ; même cela commençait à me taper sur les nerfs. Je me rendis compte alors, d'une manière aigüe, que depuis trois mois que j'étais en Espagne, c'était la première fois que je me trouvais véritablement au feu. Je venais de prendre conscience de ce que c'était la vraie guerre. Jusqu'ici, nous avions combattu contre des bandes de paysans et d'ouvriers, qui, sans ordre et peu armés, s'embusquaient derrière les petits murs et des arbres, sur les toits ou dans les clochers ; ils nous opposaient certes une résistance héroïque et désespérée, mais ils ne nous inquiétaient nullement. À Madrid, les choses se présentaient très différemment, et contrairement à ce qu'on nous avait dit, nous avions eu affaire à des soldats organisés et disciplinés, rompus à toutes les techniques du combat, au corps à corps, à l'arme blanche, et avec un commandement composé d'officiers venus de Russie, paraissait-il ?

Dans le silence de la nuit, brisé çà et là seulement par un coup de feu isolé, nous étions plongés dans une obscurité totale. Entassés derrière nos abris, une couverture sur le dos, nous ressemblions à des ombres, à des fantômes. Accroupis, les fusils chargés, les bandes de cartouches dans les mitrailleuses, nous ne pouvions rien faire d'autre que de rester impuissants et immobiles, à attendre le temps passer et l'arrivée du jour. La peur au ventre, une angoisse pénible alourdissait mes membres, engourdisait mes pensées et m'empêchait de dormir. La seule bouée de sauvetage à laquelle, je me raccrochais était ma foi en Dieu. Je n'avais plus que Lui.

Ma première nuit à Madrid, quand j'avais pu m'assoupir un moment, j'avais fait de nouveau un rêve qui m'avait fait retourner dans mon enfance à Ait Aissa, mais qui m'avait réveillé en sursaut. L'aube commençait à peine à poindre quand l'agitation s'était de nouveau emparée de notre camp. En me relevant, je me sentis vide,

je dus faire un immense effort pour me saisir. Juste après la prière d'Alfajr^[12], nous commençons une autre attaque pour occuper le reste des bâtiments du campus. Répartis en petits groupes, et dans un silence parfait, nous avons parcouru à pied environ un demi kilomètre. En moins d'une heure, nous avons investi les lieux. Les miliciens endormis n'avaient pas eu le temps de mettre la main à leurs armes ou d'activer leurs pièges. Nous avons fait des centaines de prisonniers. Quand le jour se leva deux heures après, l'essentiel du campus universitaire était sous notre contrôle. Après une brève pause, et avec les renforts reçus, nous étions repartis vers le sud en direction d'un quartier dont la défense était bien organisée. Il paraissait que des milliers de jeunes volontaires, européens pour la plupart, étaient arrivés ces derniers jours, pour renforcer les rangs des milices locales. Rapidement, les hostilités devenues intenses, s'étaient étendues sur un front continu de plusieurs kilomètres. Nos hommes, au terme de combats acharnés, faisant souvent appel au corps à corps, étaient décidés à en découdre de façon expéditive avec ces jeunes engagés peu expérimentés. Nos soldats avaient déployé une bravoure exceptionnelle. Nous avons attaqué les lignes ennemies avec un courage qui approchait de la fureur. En quelques heures seulement, notre avancée fulgurante avait fini par rompre les derniers remparts de la résistance ennemie. Nous étions arrivés à chasser les troupes rebelles qui furent forcées de se retirer vers le centre-ville. Le feu de leur artillerie avait cessé et leurs hommes s'étaient sauvés à leur tour, suivis par leur cavalerie. Nos soldats restèrent maîtres du champ de bataille. À la fin, on n'entendait plus que le son des trompettes et le cri de nos combattants, les Espagnols entamaient des chansons, les nôtres récitaient des versets du Coran. Pour nous, la chute de Madrid, la délivrance, n'était plus qu'une question d'heures.

Le travail de cette matinée était terminé pour nous. Nous nous assîmes sur les marches d'une église, autour d'un thé préparé à la hâte, pour reprendre souffle. Les fumeurs sortirent du tabac et du papier pour visser avec leurs doigts sales des cigarettes tordues, d'autres commencèrent à sniffer leur tabac en poudre ou à fumer

leurs pipes de kif. Certains soldats donnaient l'impression d'avoir la tête ailleurs. Ils fumaient au point que c'était comme s'ils voulaient se réduire eux-mêmes en cendres. D'autres étaient entrés à l'intérieur de l'église chercher de l'eau pour les ablutions afin de s'acquitter des prières de la journée. J'avais pris à mon tour ma dose de tabac et je me sentis soulagé.

Surpris par cette victoire trop rapide, je voulais faire part à mon cousin Chaib de ma joie, non pas de voir Madrid tomber si rapidement, mais plutôt de l'annonce probable de la fin des hostilités. Le sous-lieutenant rayonnait à son tour de satisfaction.

- Tu te rends compte que Madrid s'est rendue et que nos troupes ont obtenu une capitulation totale en seulement deux jours ? Bientôt on pourra rentrer chez nous !

Il répondit avec des larmes de joie aux yeux.

- C'est la présence de nos soldats rifains qui ont semé la peur et la terreur chez les miliciens. C'est ce qui déconcerte le plus ces bidasses, qui pris de panique se trouvent en quelque sorte battus avant d'avoir été attaqués. Mais, il ne faut pas prêcher par excès d'optimisme, la fin de la guerre et la date de notre victoire finale ne vont pas dépendre que de nous, nous avons d'autres troupes qui se battent sur d'autres fronts où elles rencontrent beaucoup de résistance. Ça va certainement durer encore quelques mois.

J'étais à la fois surpris et frustré par cette réponse. Voyant que je n'avais pas l'air de partager son avis, Chaib ajouta :

- Mais cher cousin, il ne faut pas trop en attendre de cette première avancée, au risque d'être déçu. C'est le militaire professionnel qui te parle !

Mon ami Tanjaoui qui suivait notre discussion de près, intervint en s'adressant à moi, d'une voix empreinte d'une certaine hésitation :

- Mon ami Mohand, je dois t'avouer que je ne partage pas l'enthousiasme que suscite chez toi la progression éclatante de nos troupes ces derniers jours. Je trouve que la liesse et l'euphorie qui règnent chez nos hommes aujourd'hui sont réellement exagérées. Je t'incite à un peu plus de prudence et de modestie. Quant à moi, je pense que la guerre n'est pas encore gagnée. Madrid n'a toujours pas capitulé, la ville est immense et nous n'en occupons qu'une infime partie.

Mon ami Tanjaoui avait parlé avec son réalisme habituel, tout en conservant une excessive gaîté que je ne comprenais pas. Je l'interrompis :

- Je ne fais preuve ni d'optimisme, ni de pessimisme. Je crois que j'ai été mal compris. J'exprime seulement une appréciation objective de la réalité que je vois de mes yeux. En plus, je ne demande qu'une seule chose, c'est que cette guerre prenne fin aussi vite que possible, quitte à ce que les parties belligérantes négocient pour arriver à un arrêt des hostilités. J'ai envie de rentrer chez moi, car j'en ai assez de ces canons, de ces tanks qui ne cessent de semer la mort. J'en ai assez de participer aux fusillades des innocents, de voir des hommes égorger d'autres hommes. J'en ai assez de saccager des maisons. J'ai envie de rentrer chez moi parce que je suis indigné par la passivité de nos officiers face à nos hommes de troupe qui se montrent trop enclins à la violence envers les civils et en particuliers envers les femmes et les enfants. Ce que je ne comprends pas, c'est comment se fait-il que le commandement nationaliste ait clairement entretenu l'esprit de revanche de nos troupes à l'égard de toutes les personnes suspectées avoir été contre le coup d'état. Résultat : les civils sont considérés comme des butins de guerre, alors que la majorité d'entre eux n'ont rien à voir dans ce conflit. J'ai envie de rentrer chez moi parce que je suis scandalisé quand je vois que les généraux de l'armée nationaliste sont en train de nous utiliser non seulement comme chair à canon, mais aussi comme une arme psychologique contre leurs frères espagnols dont une bonne partie est innocente. J'ai vu de mes propres yeux comment les femmes et les filles s'étaient cachées dans les grottes, dans les fermes et surtout dans les églises reculées, dès que la rumeur de l'arrivée de nos soldats rifains s'était répandue comme une traînée de poudre dans les villes et villages sur lesquels nous avançons.

Alors que Tanjaoui ne semblait prêter aucune attention à mes paroles, Chaib, lui m'écoutait attentivement. À un moment, il écarquilla les yeux, me regarda tout surpris et s'exclama en me disant

- Tu as raison, nos généraux sont bien conscients que cette peur de la population civile des soldats rifains crée de la frayeur parmi les

miliciens et démoralise les troupes républicaines. C'est leur stratégie pour réussir rapidement ce coup de force contre le gouvernement de Madrid. Mais nous, en tant que petits officiers et soldats, nous devons nous soumettre et accomplir les ordres de nos supérieurs sans remords, ni lamentations. Un soldat n'a pas le droit de se poser de questions, il exécute les consignes, un point c'est tout.

Après une petite pause pour boire une gorgée de thé, il continua lentement et avec force :

- Moi, ce que je fais maintenant dans cette guerre en y participant du côté de ceux que j'avais combattus et contre qui on avait perdu il y a à peine quelques années, je le fais en pleine connaissance de cause, pensant qu'il va de mon devoir et qu'il est nécessaire qu'il soit fait, aussi désagréable et malheureux que ce soit.

Parce que je ne partageais pas tous ses arguments, je dus revenir de nouveau :

- Pour un soldat, tuer un autre militaire au combat n'est pas la même chose que tuer un civil désarmé : les lois et règlements de la guerre permettent l'une mais pas l'autre ; la morale commune de même.

Chaib voulut m'interrompre, je continuai avec beaucoup d'assurance :

- Tu le sais mieux que quiconque que tuer un homme armé est déjà une chose terrible pour un soldat. Mais tuer un homme désarmé, tuer une femme ou un enfant, qui en plus sont nos frères dans l'humanité, est un crime qui est commis par quelqu'un indigne d'appartenir à une communauté d'hommes. Je me suis toujours demandé si un militaire honnête pouvait se convaincre de faire ces choses terribles.

Quand j'avais remarqué que Chaib avait l'air gêné et que Tanjaoui se taisait toujours, je voulus mettre fin à cette discussion qui n'avait que trop duré. Après un bref silence, Chaib rebondit d'une voix basse et morne en s'adressant à moi :

- Tes arguments sont bons dans l'abstrait, mais ils ne tiennent pas compte des conditions du conflit dans lequel nous sommes engagés aujourd'hui. Cette distinction entre d'un côté les opérations militaires, et de l'autre les atrocités commises à l'encontre des populations civiles non armées et leurs biens, n'a pas de place dans cette guerre

singulière. Pour Franco et ses lieutenants, il s'agit d'une guerre totale qu'il faut gagner. Une guerre totale, exactement comme celle qui a permis à l'Espagne de nous mettre à genoux et de coloniser le Rif. Aujourd'hui comme hier, le civil pour eux ça n'existe pas, malheureusement. Dans ce cas, comme dans la guerre contre Abdelkrim, les militaires espagnols croient que leur méthode est juste et nécessaire.

Voyant que je ne disais rien, Chaib marqua une autre pause pour regarder autour de lui, puis continua d'une voix fatiguée :

- Tu me connais très bien mon cousin, nous avons grandi ensemble et tu sais que je ne pourrais pas faire du mal à qui que ce soit. Je n'en dormirais pas pendant des nuits et des nuits.

- Ce n'est pas toi que j'accuse. Tu n'as aucune raison de t'en vouloir ou d'avoir honte d'avoir rejoint les rangs de l'armée coloniale dès ton jeune âge. Au moins, toi, tu l'as fait quand la guerre dans le Rif était déjà finie et Dieu merci tu n'as pas participé à affamer tes frères, à les bombarder, à les gazer, à les tuer...

- Je crois qu'ici les atrocités et les violences des soldats marocains obéissent plutôt à un désir de vengeance contre les Espagnols d'une façon plus générale, intervint Tanjaoui avec son humour habituel.

Après un large sourire, il ajouta :

- Il paraît que depuis que nous sommes ici, les Espagnols ne parlent plus que des soldats rifains, de ce qu'ils feront et des formes que prendra leur revanche. Pour certains, nous ne sommes que des barbares, des sauvages qui campent dans les banlieues de leur capitale, prêts à l'assaut final. Il y a des mères qui disent à leur progéniture : « assieds-toi bien correctement, mange bien proprement, ou un Maure viendra cette nuit t'égorger ». L'autre jour un de nos amis de la Légion m'avait rapporté une de ces drôles anecdotes que se racontent ses collègues sur les rumeurs qui circulent depuis un certain temps dans le camp ennemi au sujet des soldats rifains :

«-Les Rifains sont là maman ?

-Non mon enfant.

-Mais ils seront là bientôt ?

-A ce qu'on dit.

-Qu'est-ce qu'ils feront une fois ici ?

-A ce moment, on sera déjà parti. »

- Ce n'est pas sérieux ce que tu dis là, l'interrompt Chaib.

Tanjaoui reprit :

- Je rigole, mais en réalité moi je pense que des sadiques, des détraqués, il y en a beaucoup parmi nous, bien entendu, et comme dans toutes les guerres, et ils sont en train de commettre des atrocités sans nom, c'est la vérité.

- Comment tu peux dire ça ? Intervint Chaib en s'adressant à Tanjaoui, tout en vérifiant si quelqu'un d'autre l'entendait.

Puis il continua :

- Je peux t'affirmer que ces actes de brutalité ne sont pas que l'œuvre des troupes marocaines mais aussi de la Légion constituée dans sa majorité par des soldats espagnols. Je peux vous assurer que nos hommes ont joué un rôle très limité, pour ne pas dire insignifiant dans la répression à Badajoz et durant notre marche sur Madrid, ces derniers jours. Ce sont surtout les Phalangistes et les soldats de la Guardia civil qui ont été les plus durs dans la répression contre les civils. Ils sont en train de prendre leur revanche parce qu'ils avaient été victimes durant le gouvernement du Front Populaire et depuis le début de la guerre, d'énormes massacres commis par les milices ouvrières des différents partis de gauche : presque les quatre cinquièmes des adhérents phalangistes avaient été emprisonnés, et ensuite assassinés. On peut dire que la même chose s'était produite avec les hommes de la Guardia civil qui, détestés depuis toujours par les syndicalistes, étaient massivement tués dès le début de la guerre. Il n'est pas rare qu'ils soient entrain de répondre aujourd'hui avec une extrême violence face à leurs ennemis d'hier. C'est un règlement de compte entre frères ennemis.

Je ne comprenais pas très bien les arguments avancés par mon cousin, bien que j'avais pu voir de mes propres yeux dans beaucoup de régions contrôlées par le gouvernement de Madrid, les crimes et les exactions commises à l'encontre de populations civiles ; et que j'étais particulièrement horrifié par les incendies des églises et les massacres des prêtres et des religieuses. Certains de nos officiers avaient cherché au début à nous convaincre que ces atrocités et ces profanations étaient la preuve que la rébellion militaire franquiste

s'élevait contre la barbarie sanglante des athées et que cela nous concernait aussi, en tant que croyants. Je me trouvais confus à comprendre ce douloureux dilemme, ce conflit atroce où s'entremêlaient, tant de passions politiques et religieuses, tant de questions, tant de contradictions.

À la fin, je revins à la charge :

- Mais ce sont bien les nôtres qui violent les femmes et qui pillent les maisons ? J'ai assisté moi-même à des scènes horribles. Nos hommes dès qu'ils libèrent un village vont chercher les femmes qui se cachent dans les maisons. Atterrées, celles-ci pleurent, supplient, mais il n'y a aucune pitié, même pour les très jeunes. Je me rappelle une fois, nos soldats avaient fait irruption dans une maison, ils étaient en colère, car les jeunes filles s'étaient enfuies avant notre arrivée. Alors, ils ont pris la seule femme qui était présente, une mère de famille qui était âgée. Les uns après les autres, ils l'avaient violée, ils étaient une dizaine. Quand je leur avais demandé s'ils n'avaient pas honte d'avoir fait subir ce calvaire à cette femme terrifiée, l'un d'entre eux m'avait répondu que c'était ce que les soldats espagnols avaient fait à nos femmes pendant la guerre du Rif.

Je fus interrompu par un soldat qui suivait notre discussion, un jeune qui n'était pas dénué de charisme :

- Tu me surprends. Je ne comprends pas pourquoi tu es entrain de désapprouver nos actes de vengeance. Je pense que ces Espagnols n'ont que ce qu'ils méritent, ceux d'un camp comme ceux d'en face. En plus, c'est bien le commandant Mazian et ses supérieurs, qui nous incitent à semer la terreur dans les populations civiles et faire des femmes espagnoles notre butin de guerre. Comme pendant leur guerre contre Abdelkrim, le vol et le pillage sont tolérés sinon approuvés pour compenser nos bas salaires.

Avant la tombée de la nuit, nous étions repartis pour une dernière tournée. Tout le long de notre avancée, j'avais l'impression que l'ennemi avait quant à lui bonnement disparu de ce quartier. La ville me semblait déserte, elle avait un aspect fantomatique. Je n'avais pu apercevoir qu'un être humain, une femme devant ce qui, hier encore, était une salle de cinéma. Une pelle à poussière dans la

main, elle leva les yeux vers nous, hébétée. Par la porte entrouverte, je pouvais voir des rangées de sièges qui s'étaient effondrés sous de gros morceaux du plafond. Au fond, l'écran était tout blanc, même pas sali. J'emboîtais le pas de mon camarade Tanjaoui. Je n'hésitais pas à l'imiter dans ses gestes. Nous marchions en longeant les immeubles, nous nous collions aux murs pour nous protéger. Le cœur battant, la tête en ébullition, j'allais d'abri en abri, tenant mon fusil des deux mains, le doigt sur la gâchette, prêt à tirer. Il y avait des décombres partout. Ici et là, un bâtiment se dressait encore quasi intact, mais avec des fenêtres toutes fracassées et des vitres qui avaient été soufflées.

Un peu plus loin, des montagnes de blocs de pierre, de sacs, de volets, de branches, d'objets en fer forgé et de mitres de cheminés, jonchaient une des rues principales. Les immeubles fumaient encore, avec leurs jardinières démolies, les cadres des fenêtres calcinés, les verres brisés et des rideaux flottants. De temps à autre un mouvement, un bruit indiquait que certaines de ces ruines étaient encore habitées. Malgré les mouchoirs humides que nous pressions contre la bouche et le nez, nous avançons avec difficulté. Nous devons faire des haltes sans arrêt pour reprendre notre souffle. À la fin, nous avons atteint deux grands ponts sur le fleuve Manzanares, des points stratégiques, aux bords desquels nous avons établis notre réseau avancé de fortification et de tranchées.

Ici les immeubles étaient bas, deux étages tout au plus, peut-être que c'étaient des dortoirs ouvriers ; venaient ensuite des maisons écrasées, effondrées, chamboulées, néanmoins plus reconnaissables que celles que j'avais vues à l'entrée de la ville.

Sur le chemin de retour à notre campement, les rues étaient toujours vides, mais je redoutais que des hommes nous épiaient du haut d'un immeuble, derrière des vitres brisées. N'étions-nous pas dans la ligne de mire d'un franc-tireur embusqué quelque part ? Allait-il nous tuer ?

Tanjaoui avançait de façon décidée, rien ne pouvait l'arrêter, même pas un sifflement d'obus pas très lointain. On dirait qu'il prenait plaisir à prendre d'avantages de risques que les autres. Il prenait l'air d'un héros prêt à faire face volontairement à tous les dangers, prêt à

se sacrifier. Pour qui ? Pour Franco ? Pour lui-même ? Je doutais qu'il faisait tout ça seulement par sens du devoir, peut-être qu'il le faisait pour se donner un alibi, soulager sa conscience. J'avais fini par comprendre que ce qui donnait de l'énergie à mon ami pour supporter ainsi toutes ces difficultés et avec tant de courage, c'était surtout l'humour, la dérision. Il ne prenait pas les choses très au sérieux, même s'il lui arrivait souvent d'arborer un ton grave.

Tanjaoui était toujours là à mes côtés, pour me soutenir et me remonter le moral. Sa présence dans les moments de danger me rassurait. Pas une fois, il ne m'avait parlé autrement qu'avec cette distraite gentillesse caractéristique. À aucun moment, il ne m'avait traité de lâche.

Quand je lui avais demandé pourquoi il prenait tant de risques, il me répondit avec un petit sourire :

- C'est dans l'œil du cyclone qu'on est parfois le plus à l'abri.
- Cela veut dire quoi ?
- Dans ce monde, on n'a pas le choix, on n'est pas maître de son destin.
- Je ne comprends toujours pas, insistai-je.
- Faire le choix juste, prendre la bonne voie, c'est finalement ce qui nous permet d'avoir le plus de chance de notre côté pour nous en sortir sans trop de dégâts, pour survivre.
- Mais nous, dans ce conflit est-ce qu'on a fait le bon choix ? On est dans le bon camp, n'est-ce pas ?
- Je l'espère. J'espère qu'on est dans le bon camp...

Tanjaoui s'était mis à discourir sur les objectifs de cette guerre que menait Franco contre les Républicains. Je n'arrivais pas à le comprendre, mais il ne s'arrêtait pas, il poursuivait son argumentation avec son sourire malicieux habituel et apparemment sans faire très attention à moi. Un peu plus loin, et alors que nous traversions un croisement, soudain nous fûmes interrompus par un bruit, un faible tintement venu de pas très loin. Le bruit n'avait pas été très fort, en tout cas de là où je me trouvais, mais j'en avais eu la chair de poule. J'éprouvai la même sensation qu'un peu plutôt, près du fleuve. Nous étions sur le point de monter une dune pour jeter un coup d'œil de l'autre côté mais nous tergiversions à nouveau. Un mélange d'indécision et de peur nous clouait sur place. J'observai

nerveusement autour de moi et entendis alors une explosion très forte.

Tanjaoui remarqua mon inquiétude, et tout étonné de la panique qui me prit, me dit en riant :

- Tu es donc effrayé ?

- Effrayé !...mais je meurs de peur ! Répondis-je d'une voix tremblante.

-Il n'y a pas de quoi pourtant. L'obus est tombé très loin. Me répondit-il d'un ton railleur.

Puis soudain, un obus, frappant le toit d'un immeuble, rompit le silence autour de nous. Je me recroquevillai et compris pourquoi Tanjaoui avait insisté tout à l'heure de rester vigilant. Je reçus une pluie de débris, des fragments de tuiles et de briques. Lorsque je relevai la tête, je vis que mon compagnon ne s'était même pas penché, il avait juste couvert ses yeux de la main.

- Viens, dit-il, ce n'est rien.

- Mais pourquoi ces bombardements nous ciblent-ils de cette façon ? Sommes-nous des aventuriers qui ne savent pas où donner de la tête ?

- Ce n'est pas de notre faute. Mais souviens-toi qu'un soldat au front ne peut choisir sa place, il doit faire son devoir quel que soit son poste.

Nous avons essayé d'accélérer le pas pour éviter de tomber dans une embuscade, mais alors que nous étions en train de marcher dans une étroite rue, Tanjaoui qui était à la tête de notre petit groupe, reçut une balle dans sa cuisse. Il se coucha par terre, alors que nous prîmes la fuite pour trouver refuge à quelques mètres derrière un mur de pierre. Quelques secondes plus tard, notre ami tourna lentement la tête vers nous pour nous regarder. C'était le regard d'un homme vaincu mais non désespéré. Il était vivant, c'était le plus important. À en juger par la faible quantité de sang qui maculait son pantalon, sa blessure n'était sûrement pas très grave. Il pouvait s'en sortir sans doute, sauf que le milicien armé était le maître du jeu. Je criai pour supplier mon ami de ne pas bouger et surtout ne pas tenter de s'enfuir à découvert. Je lui demandai de baisser la tête et d'attendre. À un moment, je tentai de me

rapprocher de lui pour voir si je pouvais l'aider à se relever. Immédiatement, le milicien tira trois coups de feu, sans atteindre personne. Je compris que quiconque qui allait aider Tanjaoui risquait lui-même sa vie. Je demandai à un de mes compagnons de ramper avec moi vers le corps de notre ami sous la protection de plusieurs de nos combattants, qui pour gêner le franc-tireur de sévir à nouveau, vidèrent dans sa direction chargeur après chargeur. Nous avons aidé Tanjaoui à se mettre debout. À notre grande surprise, il tenait à se relever tout seul et à courir avec nous. Quand nous étions arrivés à l'abri derrière le mur, il avait aussitôt vérifié lui-même sa blessure.

- Rien de méchant, une simple plaie superficielle causée par une balle perdue qui a dû effleurer ma cuisse, nous rassura-t-il.

Après quelques heures, Tanjaoui allait mieux. Il m'avait promis, que dorénavant, il serait raisonnable, qu'il tâcherait de ne plus prendre de risque, de ne plus prétendre gagner la guerre à lui seul.

- Tu es fâché ? Lui demandai-je.

Tanjaoui se contenta de hocher les épaules et de croiser ses mains sur ses genoux.

- Non, mon ami, il ne faut jamais perdre la foi, c'est le plus important.

- Est-ce qu'on est en danger, à nouveau ?

- Pas plus aujourd'hui qu'hier.

Deux jours après, vers deux heures du matin, les milices républicaines fraîchement arrivées à Madrid, étaient de retour. Ils lancèrent contre nous à la baïonnette une contre-attaque féroce. Encerclés de tous côtés par l'ennemi venu avec des hommes en grand nombre, déterminés à en découdre avec nous spécialement ; les ordres de Mazian étaient d'évacuer les lieux avec le minimum de pertes. Nous devons briser l'encerclement en nous frayant un chemin au travers des lignes républicaines. Les sous-officiers et les soldats rifains n'étaient pas de cet avis. Ils étaient convaincus qu'ils ne pouvaient pas quitter la place sans se défendre. Ce n'est que vers six heures du matin et au terme d'un combat acharné qui dura toute la nuit et au cours duquel nous avons fait subir à nos

adversaires d'énormes pertes, que nous avons évacué nos positions.

Le commandant Mazian cria très haut :

- Il faut qu'on sorte d'ici, il faut reculer et vite. Mes ordres sont formels et rien ne doit tomber aux mains de l'ennemi ; tout ce qui ne peut pas être emporté doit être détruit.

Sortir ? Reculer ? Facile à dire. Mais pour aller où ? Il n'y a pas d'autre issue, murmurai-je à moi-même, avant de me joindre à nos hommes qui venaient d'entamer une marche arrière d'abord en rampant sur leurs genoux avant de commencer à reculer tout en se défendant, laissant deux petits groupes sur place, faisant croire que la résistance continuait. Nous étions obligés de nous replier et d'établir un nouveau réseau de fortifications plusieurs centaines de mètres en arrière. Une fois à l'abri, personne ne parlait, personne ne fumait. Pour rompre le silence, mon ami Tanjaoui, me confia d'un ton amer :

- Il faut parfois savoir battre en retraite, cela sauve souvent beaucoup de vies.

- J'ai l'impression que cette guerre de Madrid ne ressemble pas à celle que nous avons connue jusque-là. Nous avons été surpris, mais on s'était battu quand même et courageusement. Répondis-je

- Pas assez cependant au goût de notre chef, le commandant Mazian, qui n'arrête pas de nous reprocher d'avoir fléchi à plusieurs reprises.

Chaib s'était joint à nous pour boire un verre de thé et prendre sa dose de tabac. Il nous expliqua d'une voix rassurante :

- Nous avons été attaqués par plus de 5000 hommes arrivés avant-hier exprès pour faire face à nos troupes qui sont considérées comme étant les plus combatives et les plus déterminées. Le chef des milices, un certain dirigeant anarchiste nommé Durruti, épaulé par des conseillers soviétiques tenait à relever le défi face aux soldats rifains qui étaient en train d'avancer avec une certaine facilité pour libérer Madrid. Tout cela pour vous expliquer que nous étions obligés de nous replier, nos hommes se sont bien défendus malgré leur nombre réduit et malgré l'acharnement et la folie mortifère de ces anarchistes.

- Et comment ça se fait que ces anarchistes, comme tu dis, ne nous ont pas pourchassés quand nous nous sommes retirés ? Demanda un sous-officier qui poursuivait avec nous les explications de Chaib.

- Tout simplement parce qu'un de nos hommes a touché leur chef d'une balle au cœur. On n'a pas la certitude qu'il soit mort. Ce qui est sûr, c'est qu'il a été évacué en urgence dans un grand hôpital de Madrid. Et sans leur guide, les anarchistes ne savaient plus où donner de la tête. D'ailleurs il faut se préparer pour revenir à la charge demain dès que nous aurons repris nos forces pour les chasser de ce lieu stratégique.

Dans l'après-midi, le commandant Mazian était revenu inspecter l'état des lieux. Avant de partir, il s'était exprimé devant ses hommes pour qu'ils soient prêts pour la prochaine contre-attaque, non seulement pour récupérer les positions perdues, mais pour faire reculer les fortifications républicaines jusqu'au cœur de Madrid. Il avait prononcé un court discours sur la bravoure des combattants rifains : des hommes durs, expérimentés, des hommes qui ne doutent pas. Il avait affirmé que nous étions sur le point d'enfoncer les lignes ennemies et que la libération de Madrid n'était qu'une question de jours, que les renforts allaient affluer du Nord et éventuellement de l'Allemagne, des tanks et des stukas, des cargaisons de mortiers de 50mm. Il termina son allocution en nous rappelant que le peuple d'Espagne croie en nous comme la religieuse croit en Dieu.

Pour moi, ce n'était là que du baratin habituel. Enfermés dans ce bâtiment à moitié détruit de la faculté des sciences, encerclés et coupés de nos lignes de repli, il me semblait que ce n'était plutôt qu'une question d'heures avant que les Républicains et avec eux les Russes n'investissent notre abri.

Pendant deux jours, les miliciens n'avaient pas tenté de renouveler leur coûteuse attaque d'il y a deux jours. Ils s'en étaient tenus seulement à des incursions isolées au moyen de quelques petits groupes d'hommes, qui à aucun moment n'avaient réussi à surprendre notre vigilance.

Au troisième jour, nous avons observé une activité inaccoutumée de la part de l'ennemi. On s'attendait d'un moment à l'autre à une offensive. Un peu plus tard, on avait signalé deux fortes colonnes adverses qui venaient du sud-ouest et qui semblaient se diriger dans notre direction. Nos propres éléments avancés s'étaient repliés sans combattre.

Était-ce l'attaque tant attendue pour nous faire reculer définitivement des faubourgs de Madrid ? Nous étions conscients que nos officiers nous faisaient confiance. Nos troupes étaient prêtes et attendaient l'ennemi de pied ferme et avec un excellent moral. Nos hommes étaient impatients de se battre, pour montrer qu'ils étaient dignes de la confiance placée en eux.

Une fois la nuit tombée, on avait entendu des bruits de moteur. On nous signalait que des colonnes républicaines étaient en mouvement. Par précaution, les pistes qui donnaient accès à nos bâtiments étaient minées.

Au petit matin, on s'était rendu compte que nous étions encerclés de trois côtés, mais immédiatement nous crûmes que nous n'avions pas grand-chose à craindre de ces quelques centaines de jeunes miliciens qui étaient en face de nous. Je les avais observés de mon abri et je les avais vus déambuler distraitement comme des gamins qu'on aurait obligés à jouer dehors malgré le froid. Ils ne représentaient pas une grande source d'inquiétude pour nous. Ils nous faisaient l'effet de froussards qui semblaient redouter de se battre. À tout moment, on pouvait les surprendre et leur trancher la gorge d'un simple geste précis et silencieux.

Mazian avait hésité à donner l'ordre de contre-attaquer immédiatement, alors même que ses supérieurs avaient insisté sur l'urgence d'un passage à l'action pour reprendre les positions perdues au cours des derniers jours. Le mauvais temps n'y était pas pour rien. La tempête n'avait pas suffi à elle seule à le faire ne serait-ce qu'envisager de renoncer. Comme d'habitude, en dépit de son courage exceptionnel, c'était lui qui nous avait incité à la prudence. Durant tout la journée, on avait même compris qu'il était arrivé à la conclusion que nous devions interrompre l'opération de contre-attaque ou de l'ajourner pour plus tard. Son vrai motif d'inquiétude, j'allais m'en rendre compte tard dans la nuit, c'était les

avons russes qui se préparaient à pilonner nos lignes sans que nous soyons prévenus. La nuit, la situation était devenue calme et je m'étais endormi tôt. Quelques heures plus tard, je me réveillai pour voir la silhouette d'un avion occulter les étoiles. Son passage s'accompagna d'un léger bruit de déchirure. Et puis, il disparut. Un instant après, le sol s'ébranla. Quelques minutes plus tard, je constatai que cet avion n'était pas seul, que le ciel en regorgeait, une douzaine d'appareils qui fondaient en piqué et remontaient, fonçant dans toutes les directions. J'imaginais que des dizaines d'appareils étaient en train de lâcher leurs bombes dans le ciel. Les bâtiments qui nous abritaient, craquaient, gémissaient. Je sentis une odeur de brûlé. Ils n'étaient pas encore en feu, mais pour combien de temps. Je commençais à m'asphyxier. J'essayais de m'appliquer à gonfler mes poumons et expirer.

- Calme-toi, me dit une voix voisine.

- On est mort, s'écria une autre voix dans le noir.

Quelques minutes après, le sol ne tremblait plus, mais le bruit des avions n'en avait pas moins diminué pour autant. Plus tard, alors que le grondement des avions s'était à peine estompé, qu'un obus d'artillerie siffla par-dessus notre bâtiment et explosa non loin avec un choc sourd, j'essayai de me redresser, quand j'entendis un deuxième obus hurler à quelques mètres. Le sol trembla de nouveau sous mes pieds. Durant quelques heures, les feux avaient continué à brûler, mais il n'y avait plus de bruit des moteurs d'avion dans le ciel. Pendant toute la nuit, personne n'avait fermé l'œil.

Quand le jour se leva, mon ami Tanjaoui me demanda de l'accompagner pour faire un petit tour dehors, pour respirer un peu.

- Quel calme ! Dis-je à Tanjaoui.

- Mais je crois que les avions vont revenir cette nuit.

- Je ne sais pas. Je ne crois pas, non.

- Nous devons partir d'ici, nous nous trouvons dans un lieu très exposé, un vrai piège. Soit qu'on recule vers des lieux plus sûrs, soit qu'on contre-attaque immédiatement. Je ne sais pas ce qu'en pensent le commandant et ses supérieurs ?

- Mais nous ne pouvons pas prendre le risque d'avancer à découvert.

- Nous devons savoir aussi que notre résistance ne peut certainement pas s'éterniser ici sans l'arrivée des renforts qui tardent malheureusement.

- Une chose est sûre, nous connaissons bien notre commandant, pas une seule seconde l'idée ne lui viendra de battre en retraite.

- Battre en retraite est une chose difficile à supporter, mais c'est parfois la seule façon de gagner, rétorqua avec un ton anxieux Chaib qui suivait notre discussion de loin.

À l'extérieur, beaucoup d'édifices étaient brûlés, rasés jusqu'au sol. Du matériel détruit encombrait les rues et les terrains des alentours : des véhicules, des pièces d'artilleries, des charrettes...

Arrivés à l'un des bâtiments, Tanjaoui monta les trois marches du perron et échangea quelques mots avec un soldat de garde. Ce dernier nous salua, et nous entrâmes dans un long couloir sombre. Dans une très grande pièce, plusieurs soldats dormaient, serrés les uns contre les autres, parfois à plusieurs sous une couverture. La pièce d'à côté, sans doute une ancienne salle de cours, aux fenêtres bouchées tant bien que mal par des planches et des briques empilées sans mortier, abritait un groupe de combattants qui se tassaient autour d'un poêle. Plusieurs de ces hommes connaissaient Tanjaoui. Nous engageâmes quelques mots au sujet des dégâts des bombardements de la veille. Dans ce groupe, d'ailleurs comme dans le nôtre, très peu de victimes étaient à déplorer. Ces hommes s'étaient plaints du froid et de la faim, mais ils n'avaient pas arrêté de raconter des blagues sur les femmes espagnoles et d'en rire jusqu'aux larmes. Ils se moquaient beaucoup de ces républicaines en salopette d'homme bleue, envoyées au front pour se battre à la place de leurs hommes qui avaient fui leurs postes de combat. On évoquait avec une certaine insolence que dans le camp ennemi les dirigeants gouvernementaux s'étaient tous éclipsés et que c'était une certaine femme^[13] toujours habillée de noir qui organisait la défense de Madrid avec des femmes mêlées aux hommes.

Par la suite et tout au long de la matinée, les avions étaient revenus, toutes les heures sans exception. Leur but semblait être de réduire les bâtiments que nous occupions en cendres. Vers midi, des tracts tombèrent en masse du ciel, ils caracolaient avant de

descendre lentement. Les champs en bouillonnaient, ces tâches blanches recouvraient aussi les arbres : « Message urgent aux paysans rifains de se retirer ou de se rendre. Vous n'aurez rien à craindre si vous rentrez chez vous ».

- Il s'avère de plus en plus clairement que notre tactique de retenue est en train d'exaspérer le commandement adverse, qui le pousse à presser ses préparatifs pour attaquer avec tous les moyens dont il peut disposer, nous expliqua le sous-lieutenant Chaib, avant de nous demander à être prêts à contre-attaquer le moment venu.

La nouvelle de la contre-attaque fut accueillie avec une satisfaction générale. Depuis quelques jours les nerfs des soldats étaient soumis à une rude épreuve. Les effets des bombardements aériens et la fatigue des nuits sans sommeil commençaient à se faire sentir et la sensation étouffante de l'encerclement était devenue insupportable. On savait que notre contre-offensive était une opération dangereuse et difficile, mais les risques, nous étions tous prêts à les prendre avec joie plutôt que de tomber entre les mains de l'ennemi ou de succomber devant un assaut massif. Comme on s'y attendait, vers midi, l'ennemi déclencha une grande attaque. Soutenus par une dizaine de chars russes, des miliciens avancèrent en terrain plat et découvert, et arrivèrent rapidement jusqu'aux abords de la zone que nous contrôlions.

Les combats et notre retraite d'il y a quelques jours n'avaient en rien entamé le mordant et l'esprit de sacrifice de nos troupes, bien au contraire. Passant à la contre-attaque, nous commençâmes par effectuer des sorties en petits groupes de commandos qui s'élancèrent en avant, attaquant les chars et les hommes dans un furieux corps à corps. Nos soldats lancèrent des grenades incendiaires, grimpèrent sur les chars, tirant au fusil sur les occupants au travers des fentes de visée. Le bruit de la bataille avait continué sans interruption plusieurs heures.

À l'approche de la nuit, tous les chars étaient hors de combat. De plus, nos hommes réussirent des coups de main qui nous permirent d'infliger de lourdes pertes aux assaillants et de faire plusieurs

dizaines de prisonniers dont un officier russe. De notre côté aussi, les pertes étaient importantes : des dizaines de morts et de blessés.

L'ennemi avait battu en retraite, et ce qui en restait comme combattants avaient été pourchassés au-delà du fleuve, pas loin du centre de la ville.

Le lendemain, nous avons eu la visite du colonel Yagué qui était de retour au front. Il nous avait félicité pour la brillante résistance opposée à l'ennemi, et nous avait fait part du plaisir qu'il avait à constater l'excellence de notre tactique de combat, à la conception de laquelle il avait pris une part personnelle. Il termina une brève allocution :

- Très bon travail, tenez bon, si vous continuez comme ça, Madrid tombera dans quelques jours.

Dans l'après-midi, Mazian appela Tanjaoui pour faire de traducteur auprès de l'officier russe qui parlait quelques mots d'anglais. Le prisonnier était menotté à une simple chaise, au milieu d'une petite pièce. Tanjaoui s'attendait à un mélange de peur, d'indignation et de faim, mais le prisonnier se tenait bien droit, il n'avait pas l'air trop mal en point. Après un bref interrogatoire, Mazian voulut rester seul avec le prisonnier et demanda à Tanjaoui, improvisé comme interprète de fortune, de sortir.

- Mais il ne parle pas espagnol, dit Tanjaoui.

- Ça ira, répondit Mazian. Fermez la porte, je vous en prie. Ne vous inquiétez pas, je vais seulement poser quelques questions à ma façon.

En sortant, Tanjaoui était venu nous raconter avec une certaine tristesse ce qu'il avait pu entendre de la bouche du prisonnier russe.

- Tu veux que je parle avec mon cousin ? lui demandai-je

- Ça ne servirait à rien, me répondit-il doucement. Le commandant fait son devoir.

- Mais quand même, c'est un étranger comme nous, il faut essayer de l'aider, il n'est pour rien dans cette sale tuerie entre Espagnols. Tu ne trouves pas ? Repris-je.

- Tu ne comprends pas que les Russes sont en guerre contre nous aussi. Si tu essaies d'intervenir pour lui, tu ne feras qu'attirer des soupçons sur toi, et peut-être sur nous tous.

- Il n'y a donc rien que puisse faire encore mon cousin ?
- Il n'y a rien qu'il puisse faire, c'est entre les mains de Dieu.
- Du commandant Mazian, tu veux dire ? Répliquai-je avec un mouvement de colère, avant de me ressaisir : excuses-moi, je ne me sens pas très bien.

Nous ne passerons pas^[14]

Décembre 1936

Nous étions fin novembre quand on avait remarqué que depuis quelques jours, un calme relatif régnait sur le front. Les quelques engagements d'un côté comme d'un autre étaient restés de petite envergure. Nos troupes occupaient une bonne partie des banlieues ouest de la capitale. Les Républicains, eux, tenaient encore une large bande le long du fleuve Manzanares, bien que la semaine dernière, nous avions réussi, un peu plus bas, à couper leur front en deux.

Leurs soldats n'étaient peut-être qu'à cinq cent mètres de nous. De loin, nous pouvions les voir passer devant nous comme ils voulaient. Ils pouvaient se déplacer, se ravitailler, sans se soucier de notre présence, sans se sentir inquiétés. Des deux côtés du front, la proximité de l'ennemi me donna le sentiment que nous partagions tous le même sort. De temps en temps, il nous arrivait de leur envoyer quelques projectiles, mais c'était juste pour les taquiner. La principale distraction pour nous, c'était l'arrivée des déserteurs républicains. De temps à autre, ils se risquaient à se glisser jusqu'à nos lignes. Ils avaient toujours une faim de loups et portaient des vêtements en loques. Ils nous dévisageaient d'un œil craintif, pensant que nous étions des barbares assoiffés de sang et que nous allions les fusiller immédiatement. Tout au contraire, nous les

traitions bien et nous les rassurons qu'ils ne risquaient rien pour leur vie.

Les combattants qui étaient là, en face de nous, étaient des Espagnols, mais à en croire les déserteurs, il y avait parmi eux des officiers russes et beaucoup de volontaires venus de pays européens.

Deux semaines étaient passées et nous étions toujours aux portes de Madrid. Nous étions toujours coupés de nos lignes de repli et nous vivions dans l'angoisse permanente d'une éminente attaque ennemie. Nous pensions que d'un instant à l'autre les milices républicaines allaient foncer sur nous pour nous déloger de nos positions et nous anéantir, mais elles ne bougeaient toujours pas. Les jours s'étaient écoulés dans une tranquillité inquiète, ponctuée de quelques éclats d'obus par-ci, par-là. Chaque moment qui passait était une menace pour nous, pour notre survie. Notre vie dans les tranchées et les abris se résumait à de longues heures d'ennui ponctuées de brefs moments de terreur.

La menace des bombardements par avion nous obligeait à être constamment sur le qui-vive alors que les conditions de vie difficiles et le manque de sommeil minaient notre santé et notre morale. Nous avions reçu les ordres de rester à la défensive, nous interdisant de tirer qu'en cas d'attaque ennemie. Beaucoup de nos hommes commençaient à s'impatisser. On se demandait pour quelle raison nos supérieurs ne nous permettaient pas d'attaquer. On ne comprenait pas pourquoi Franco ne voulait pas donner l'ordre de l'assaut final contre Madrid. A vrai dire, l'état de stagnation sur le front devait avoir des causes que nous ignorions tous.

Quand je retrouvais mon cousin Chaib et que je lui faisais part de notre agacement, il m'expliquait que nous étions une armée régulière et pour le moment et vu l'équilibre des forces, nous n'avions le choix qu'entre deux solutions : se terrer à distance respectable ou avancer à découvert et se faire massacrer. Essayer de faire des attaques de nuit de faible envergure ne changera rien à la situation générale.

Une nuit de décembre, les avions russes étaient de retour. Au loin cela commençait à tonner. Puis j'entendais des détonations

espacées, massives ; elles se rapprochaient une par une, comme des pas monumentaux de géants. A chaque coup, la pression de l'air augmentait, appuyait douloureusement sur mes tympans. Il y eut un fracas immense tout proche, j'entendis les murs de nos tranchées trembler. Je sentis de la fumée, l'odeur de la poudre me piqua et me gratta le nez. Notre camp avait dû être frappé. Les Russes avaient envoyé plus de quarante appareils, le raid causa des dommages sérieux dans nos tranchées. Puis, les explosions s'étaient éloignées ; à travers le tintement de mes oreilles, j'entendais faiblement le vrombissement des escadrilles. Une explosion massive me souleva et me projeta loin derrière. Je dus rester un moment étourdi. Je revins à moi aveuglé par une lumière blanche, qui se révéla en fait celle d'une petite lampe de poche. J'entendis un compagnon crier :

- Mohand ! Mohand !

- Ça va, maugréai-je, en me relevant.

- Notre camp brûle, fit une autre voix. Il faut sortir d'ici, me dit un soldat au visage couvert de sang.

- Qu'avez-vous ? Lui demandai-je.

- Ce n'est rien, une pierre.

Les bombardements s'étaient tus, les derniers avions s'étaient éloignés. Il était vingt heures, le raid avait duré presque une heure. Quelqu'un nous indiqua des seaux et nous entreprîmes de former une chaîne pour lutter contre l'incendie : c'était dérisoire, en vingt minutes, nous avions épuisé l'eau stockée dans les deux citernes du camp.

Au petit matin, l'atmosphère était dense de fumée et de poussière. Je commençais à avoir du mal à respirer un air devenu épais et chaud. J'avais soif. J'avais aussi faim, mais trouver quoi manger, il ne fallait pas y compter. Tout autour de nous, le camp était lourdement endommagé ou brûlé. Les arbres étaient en flammes comme des torches. Au loin, tous les bâtiments semblaient la proie du feu. Des nuées d'étincelles jaillissaient de plusieurs édifices sinistrés.

Des officiers aboyaient des ordres pour évacuer les tranchées et les abris. Des hommes effarés sortaient de leurs refuges et regardaient

autour d'eux, l'air inquiet, perdu. Certains semblaient pleurer d'amertume. Des hommes au visage noir de fumée luttèrent vainement contre les incendies. Quelques corps de soldats morts avaient été allongés près d'un camion renversé. Je trouvai blessant qu'on les laisse là comme ça et que personne ne semblait s'en soucier.

Parmi les combattants qui sortaient de leurs abris, je reconnus Tanjaoui, imperturbable, le visage noir de suie. J'allais le saluer et lui proposer mon aide. Lorsqu'il me vit, il me cria quelque chose que je ne compris pas :

- Tu brûles ! Répéta-t-il.

- Quoi ?

- Tu brûles et tu ne t'en rends même pas compte ? Tu es un héros, toi !

- De l'héroïsme, ça ? Ceux qui défendent Madrid, eux, ils sont les vrais héros, ils viennent de nous donner une bonne leçon que je ne pourrai jamais oublier.

Mon ami vint vers moi, me prit par le bras, me retourna et me battit le dos du plat de la main. Des étincelles avaient dû mettre le feu à ma kandoura, je n'avais rien senti. Confus, je le remerciai et lui demandai ce que nous pouvions faire pour le moment.

- Rien, attendre les secours et les renforts qui ne tarderont pas à arriver.

- Quel malheur, murmurai-je. Les secours vont tarder à arriver comme d'habitude. Je suis certain que plus les choses deviendront difficiles, plus on devra compter sur nos propres forces. Les rats, eux, vont tous commencer à fuir le bateau au plus vite. Tu vas voir.

Il agita sa main vers les incendies, puis il eut un rire sec et dur, avant de crier :

- Si les communistes concentrent leurs attaques sur nous et de cette façon, c'est qu'ils pensent que nous allons capituler rapidement. Si Madrid ne tombe pas rapidement, c'est foutu pour Franco, et c'est foutu surtout pour nous. Mais ils se trompent, nous allons finir par conquérir Madrid coûte que coûte.

Dès l'arrivée des renforts, nous leur avons prêté main forte. Des heures durant, nous les avons aidés à évacuer des tranchées et sous les décombres les blessés et les cadavres. Nous avons pu

faire sortir un certain nombre de soldats vivants, blessés et même indemnes. Pour nous retirer, chacun de nous avait trempé son mouchoir dans de l'eau et le tenait sur sa bouche. Le vent commençait à souffler de plus en plus fort et fouettait les flammes qui léchaient les fenêtres vides. Il n'y avait pas une vitre intacte. Sur le chemin du retour au campement d'arrière-garde, la route était engorgée de véhicules calcinés ou renversés, d'arbres abattus. Un nuage de fumée noire et âcre voilait le ciel et nous empêchait de voir loin. De nombreux combattants tenaient encore des serviettes ou des mouchoirs mouillés sur leur bouche. D'autres, accablés par l'effort et le froid rentraient au camp, enroulés dans des couvertures.

Mazian était arrivé vers midi, les traits tirés, il faisait un effort visible sur lui-même pour se donner une apparence rassurante. Quand on lui exposa la situation, il explosa d'une rage difficilement contenue face aux sous-officiers :

- C'est un véritable scandale, il n'y a jamais eu autant de morts dans nos rangs causés par l'aviation ennemie. Comment pouvez-vous espérer gagner la guerre en laissant vos troupes exposées ainsi et sans une véritable protection ?

Le sous-lieutenant Chaib, sous l'invective, s'était mis instinctivement au garde-à-vous :

- Mon commandant, répliqua-t-il, nous sommes prêts à améliorer les conditions, mais on ne nous fournit pas les moyens. Comment peut-on tenir tous nos braves soldats pour responsables de ce qui vient de se passer ?

Mazian était blanc comme un linge :

- Je vous avais expressément demandé, au nom de notre commandant en chef Franco, de faire en sorte que nos hommes soient protégés et que nos positions d'avant-garde soient maintenues et défendables.

- Mon commandant, vous savez aussi bien que moi qu'un ordre sans les moyens de l'exécuter ne vaut pas grand-chose. Excusez-moi, mais nous n'avons pas de baguette magique. Nos hommes se débrouillent comme ils peuvent mais ne peuvent pas faire plus.

Mazian fit un geste abrupt de sa main gauche, puis le fixa de son regard sévère et froid :

- Très bien, aboya-t-il. Je vous ordonne de faire construire immédiatement des abris convenables à l'extérieur du camp. Faites-moi tout de suite préparer les papiers d'attribution des matériaux et je les signerai avant de partir. Je vous demande aussi d'augmenter les rations alimentaires dans la mesure du possible.

- Mais ce n'est pas à moi qu'il revient de faire ce travail, répondit Chaib avec un ton lent et hésitant.

- Cela n'a pas d'importance, sous-lieutenant Chaib. Tu commences à m'agacer avec tes indécisions. Il faut passer à autre chose maintenant. Il est temps de changer avant que cela ne soit trop tard.

- Quoi mon commandant ?

- Comme tu viens de l'entendre.

Chaib secoua la tête, comme étonné et consterné par la tournure des événements, mais Mazian ne répondit pas. Il regarda autour de lui un instant et au moment où il allait parler, pour protester probablement, le commandant lui coupa la parole d'un geste de la main :

- Je dois te dire que toi et tes hommes, vous m'avez déçu. Vous n'avez pas satisfait toutes mes attentes. Vous n'avez pas fait preuve de beaucoup d'initiatives, vos performances dans les derniers assauts à Madrid ont été décourageantes.

Ces paroles insensées paraissaient n'avoir aucun effet sur Chaib et encore moins sur nous. Nous les avons reçues en silence, avec un mépris à peine voilé.

- Mon commandant... J'ai fait de mon mieux, nos hommes aussi. Et le colonel Yagué m'a félicité lui-même pour notre travail, quand il est passé nous voir il y a à peine une semaine. Mais je trouve qu'il y a trop de contradictions entre les décisions de nos commandements hiérarchiques au point que parfois nous ne savons pas où donner de la tête.

Mazian ne semblait prêter aucune attention aux paroles du sous-lieutenant.

- J'ai l'impression, dit-il enfin, que tu n'as pas bien compris ce que nous attendons de vous.

- Qu'attendez-vous de nous, mon commandant ?

- Plus de détermination, plus de courage, plus de violence, oui plus de violence. Où est passée la légende des soldats rifains, ces

hommes durs, expérimentés, qui ne doutent pas, qui ne reculent devant rien ? Rappelez à l'ennemi que les Rifains sont là, qu'ils s'approchent, qu'ils peuvent marcher pendant des jours sans manger, qu'ils violent toutes les femmes qu'ils croisent. Faites circuler ces rumeurs dans le camp ennemi. La déroute, le désastre d'Anoual est dans la mémoire de tous les Espagnols. Si vous ne pouvez pas m'obéir, dites-le-moi.

Chaib sentit ses joues brûler et fit un effort pour maîtriser sa colère et sa voix :

- Mon commandant, nos hommes ne pensent à rien d'autres. Ils n'attendent que les moyens et l'autorisation pour l'assaut final. Quels sont mes pouvoirs ? demanda-t-il. Est-ce que je pourrai donner les ordres nécessaires ?

Le commandant éluda la question :

- Le capitaine Mohammadi a la pleine autorité. Si vous voyez que les hommes de la commanderie ne s'exécutent pas dans l'esprit voulu, référez-en à lui et il donnera les ordres nécessaires.

- Et si j'ai des problèmes avec lui, comme d'habitude ?

- Vous n'aurez pas de problème avec le capitaine. C'est un excellent collaborateur. De toutes les façons, vous serez en contact aussi avec moi-même.

Chaib savait par expérience que c'était là une garantie bien légère. Mais il n'avait pas le choix. Mohammadi, par son large sourire, afficha avec arrogance non dissimulée qu'il soutenait pleinement la position de Mazian, son ami de toujours. Il était un homme de la vieille génération lui aussi, il devait avoir cinquante ou cinquante-cinq ans, sévère, raide, mais trop occupé à aller voir les femmes et à boire du vin plutôt que de se préoccuper des menaces ennemies.

Par la suite, le commandant Mazian avait essayé d'être plus conciliant. Il tenta de son mieux de nous remonter le moral. Mais apparemment, il n'avait pas un grand talent pour ce genre de chose. Il ne savait pas bien manier les mots. Il avait beau évoquer que très bientôt, l'armée nationaliste disposerait d'une défense antiaérienne efficace pour protéger nos hommes engagés sur le front, ses paroles lénifiantes sonnaient assez creux à nos oreilles. L'exposé du commandant ne fit pas grand-chose pour nous tranquilliser. Je trouvais l'homme étonnamment terne et borné. Ses promesses ne

nous avaient pas rassurés. Nos défaites des dernières semaines étaient encore fraîches et continuaient à nous inquiéter.

À la fin du discours, Tanjaoui me chuchota dans l'oreille :

- Il semble que pour le moment les renforts sont encore loin, très loin.

Le regard du commandant se fixa sur nous pendant quelques secondes, un coup d'œil menaçant et farouche, puis se retourna vers Chaib :

- J'espère que vous allez vous ressaisir. À Bientôt, lança-t-il d'une voix monocorde. Si vous avez besoin de quelque chose, prenez contact avec moi.

Il partit sans serrer la main de Chaib et des autres sous-officiers.

Je me confiai alors à mon ami Tanjaoui :

- Je crois que notre commandant s'est trompé d'auditoire. On dirait qu'il s'adresse à des troupes phalangistes.

- Mais au moins les Phalangistes, eux, ils savent pourquoi ils se battent. Me rétorqua-t-il d'un ton sec, avant d'ajouter : eux, ils croient fermement qu'ils font la guerre pour purifier l'Espagne.

- Et nous, pourquoi on se bat et on se fait tuer alors ?

Tanjaoui haussa les épaules en souriant ; puis se retourna vers moi :

- Si tu ne sais pas pourquoi tu es là, alors dans ce cas ce n'est plus la peine de continuer à discuter.

- Maintenant je comprends pourquoi mon père s'était opposé à ce que je parte en guerre.

- Moi, tout ce dont je suis sûr, c'est que si nous perdons, la vengeance des communistes sera terrible. Mais nous l'aurons méritée !

- Si les Tercios se battaient à nos côtés, on pourrait encore freiner l'offensive des Républicains. Mais Mazian ne veut pas en entendre parler.

- Si on continue comme ça, nos positions vont tomber les unes après les autres comme un château de carte.

- Sans oublier que nos forces sur le front nord sont en train de se faire tailler en pièces à leur tour.

- On a l'impression que Franco se résigne secrètement à la défaite.

Dans l'après-midi, je retournai à ma tente afin de dormir un peu, parce que j'étais très fatigué et aussi parce que nous repartions le lendemain au front. Mais j'eus du mal à trouver le sommeil. J'étais sorti pour me dégourdir les jambes et aller ensuite retrouver mon cousin Chaib. Il jouait au Dama avec d'autres sous-officiers rifains. Chaib jouait bien, ses adversaires ne faisaient pas le poids devant son jeu rapide et astucieux. En l'observant de près, je me disais que mon cousin jouait comme il combattait : méthodiquement, avec obstination mais intelligemment. Ils firent plusieurs parties, j'eus le plaisir de les suivre. Chaib ne se laissait jamais prendre au piège, et ses défenses restaient toujours aussi fortes que ses attaques. Il les battait toujours.

Le désespoir^[15]

Janvier / février 1937

Dans la bataille de Madrid et avec l'arrivée de l'hiver, j'allais prendre conscience de la vraie guerre, avec toutes ces nuits d'embuscades, ces longs chemins parcourus dans la boue gluante, ces assauts à l'aube. Des souvenirs d'enfer. Le vent, le froid et la neige nous rendaient la vie impossible. Jamais je n'avais cru qu'on pouvait trouver en Espagne un froid aussi rugueux. Mes mains et mes lèvres se crevassaient sous la bise. Le plus pénible au cours de ces longues journées était de rester là immobile et impuissant à attendre, avec la peur au ventre, le temps passer. On n'avait droit qu'à quelques minutes par jour pour marcher et nous détendre un peu. Le reste du temps, il fallait se cacher et attendre et rien d'autre qu'attendre. Une véritable torture physique et morale. La vie devenait intenable, les attaques ennemies étaient fréquentes. Le bruit des explosions qui tombaient à quelques mètres de nos abris et nos tranchées nous arrachait le cœur. Le jour était à la limite supportable, nos sentinelles assuraient la garde. Par contre, les nuits étaient longues et le sommeil n'était pas souvent au rendez-vous. Même s'il venait, j'étais vite réveillé par le bruit assourdissant des obus lancés par l'ennemi et qui me nouait les tripes. À chaque fois, je devais résister à l'impulsion de me jeter au sol, et je me

forçais à prendre exemple sur mon compagnon Tanjaoui, qui lui, les ignorait souverainement.

Avec les jours qui passaient et sous l'effet des bombes, le moral de nos hommes commençait par se faire entamer. Notre commandement n'avait pas pris le temps de compenser toutes les pertes dans nos unités, par ailleurs fatiguées et épuisées par plusieurs semaines de combat et de marche forcée. Nous avons commencé même à douter de nos capacités à résister pour longtemps encore.

Au cours de plusieurs semaines, la confrontation avec nos adversaires s'était réduite à des bombardements ou des tirs d'embuscade, des tirs de fusil violents et mortels troublant périodiquement l'ennui de la vie dans nos abris. L'ennemi était par moments invisible. Nous nous trouvions désarmés, impuissants face à une mort arbitraire et soudaine. L'incapacité de se défendre contre les obus ou les tireurs d'élite et les difficultés constantes de la vie dans les abris provoquaient un stress et un épuisement excessifs. La mort ne chômait jamais, des dizaines de nos soldats étaient tués et blessés chaque jour.

À chaque fois que nous passions à l'offensive, cela nous redonnait un peu d'espoir. Nos forces s'acharnaient pour percer les lignes défensives républicaines, mais sans aucune avancée notable : chacune de nos attaques était tout de suite contenue. Une vraie frustration pour les soldats marocains qui continuaient à piétiner pendant des semaines dans la boue et sous le froid, sans pouvoir vraiment avancer.

Les poux nous tourmentaient de jour comme de nuit, des rats gigantesques attirés par la nourriture et les déchets des soldats, nous rendaient la vie impossible. Nous souffrions souvent de maux de tête, de la fièvre et des douleurs musculaires.

La religion jouait un rôle essentiel dans la vie de la plupart d'entre nous. La foi religieuse aidait bon nombre de soldats à faire face aux horreurs de la guerre. Certains faisaient preuve d'un fatalisme parfois morbide, s'en remettant à la baraka, à la superstition ou à l'inéluctabilité des choses pour survivre. D'autres, qui avaient vu mourir nombre de leurs amis et camarades, étaient souvent

persuadés, avec un profond sentiment de résignation, que rien ne pouvait éloigner la mort. Beaucoup croyaient plutôt en la chance, ils avaient coutume de dire qu'ils mourraient lorsque leur heure serait venue. Le rythme et l'intensité de la guerre avaient des conséquences profondes aussi sur le moral de nos soldats : l'angoisse, la peur, des crises de larmes... Souvent, beaucoup de nos officiers voyaient dans ces symptômes des manifestations de lâcheté ou de faiblesse de caractère. Ceux qui étaient à bout de force et qui voulaient s'en aller étaient retenus par la force et par la menace. Ceux qui prenaient le risque de s'évader ou d'abandonner leur poste et leur arme face à l'ennemi courraient le risque d'être condamnés à mort et fusillés dans la journée même par leurs propres camarades, pour l'exemple.

Au début et durant plusieurs jours, les hauts parleurs gouvernementaux nous donnaient le délire. Ils nous crevaient les oreilles en nous harcelant sans cesse, en rifain et en darija : « frères du Rif, fils d'Abdelkrim, pourquoi combattez-vous contre nous ? Vous êtes en train de mourir pour empêcher vos frères ouvriers et paysans d'Espagne de vivre librement comme vous le souhaitiez vous aussi du temps de votre résistance héroïque au colonialisme. Franco vous a trompé ; retournez dans votre pays, ou bien venez avec nous, nous vous ouvrons les bras et ensemble nous battons notre ennemi commun qui n'est autre que Franco et le fascisme. Souvenez-vous des atrocités qu'il vous a fait subir, c'est lui qui a empêché Abdelkrim de gagner, c'est lui qui a brisé l'élan émancipateur de votre jeune République ».

Malgré nos sacrifices, nos relations avec les soldats espagnols n'étaient pas toujours bonnes. Ils ne nous étaient pas souvent reconnaissants. J'aurais aimé savoir comment ils s'en seraient tirés tous seuls, ces quelques milliers de légionnaires et de gardes civiles. J'aurai voulu les voir contre ces miliciens enragés, contre la haine rouge de l'Espagne pauvre. J'avais l'impression qu'ils éprouvaient face à nous une sorte d'humiliation et de honte de nous voir pour témoins de cette misère et de cette guerre fratricide auxquelles nous étions complètement étrangers. Je lisais dans leur regard un désir ardent de nous voir partir. Beaucoup nous confiaient malgré leur

orgueil, leur malaise et leur angoisse devant ce qu'ils voyaient de leur côté. Certains arrivaient à nous cracher au visage qu'ils étaient gênés par notre présence. Ils n'hésitaient pas à dire que nous les agaçions par nos rites religieux. D'autres allaient jusqu'à nous déclarer que nous n'étions là que pour nous venger de cette Espagne chrétienne qui avait chassé nos grands-pères il y a encore quelques siècles. Quand dans une ville conquise, ses habitants nous acclamaient en nous voyant défiler, je lisais la mortification et la haine sur les visages de certains soldats espagnols. Je ne comprenais toujours pas pourquoi ils nous accusaient de fusiller trop de gens. Il faut reconnaître que ces sentiments et ces ressentiments s'envenimaient à cause des femmes et du vin.

Un jour, j'eus une dispute avec un sergent de la Légion, je fus convoqué dans la tente d'un capitaine espagnol de notre commandement :

- Tu te prends pour qui ? Quelqu'un d'important ? Me lança-t-il sur un ton coléreux et fort déplaisant.

J'avais envie de me lever et de lui balancer à la figure tout le dégoût qu'il m'inspirait, de hurler mon mépris et ma rage. Je serrai mes mains derrière mon dos pour éviter de m'emporter. Mon cœur battait la chamade. Je tenais à regarder l'officier droit dans les yeux pour éviter qu'il n'aperçoive ma faiblesse, pour lui faire sentir que je n'étais pas prêt à perdre la face même devant un grand gradé

- Non mon capitaine...

- Tu n'es qu'un pauvre paysan. Je peux faire de toi ce que je veux. Je peux t'envoyer au front immédiatement, veiller à ce que tu croupisses dans une tranchée, dans le froid, jusqu'à ce que les Rouges viennent te couper les couilles et te les faire bouffer.

Je me sentis humilié. Je me sentis en difficulté, certes, mais je n'avais plus peur de me défendre, de riposter.

- Vous n'avez pas le droit de me parler de cette façon mon capitaine; je ne suis pas fautif, je n'ai fait que répondre à des insultes ingrates.

Je lui avais fait expliquer, avec des mots qui convenaient, que je m'étais simplement défendu. Je lui avais fait comprendre que si j'avais exigé qu'on arrête de dénigrer notre religion, ce n'était pas

pour la faire prévaloir sur les autres religions, mais simplement pour la respecter et respecter les soldats musulmans qui la pratiquent.

L'officier sourit et baissa la voix pour me dire :

- Vous avez bien fait. Pour tourner la page de cet incident, je te demande de respecter tes supérieurs et la discipline militaire.

A mon tour, je souris et d'une voix calme, je répondis :

- Oui mon capitaine.

- Mais plus de bagarre, plus de réclamation.

C'était dans les environs de Madrid que j'avais passé la plus triste des fêtes de Aïd Lakbir de ma vie. Toutes ces images de fête et de joie dans notre maison, de rencontre avec les membres de la famille, du mouton et des grillades, venaient contraster avec la réalité de la guerre. Cette petite fête dans des écuries en ruine, avec une couverture sur les épaules, le visage triste et le regard absent, me faisait encore une fois regretter d'être là et de dire que ce n'était pas notre guerre, les Espagnols auraient dû faire cette sale guerre tout seuls. Je me demandais vers quel gouffre Franco et ses officiers nous emmenaient. Nos corps, avec ces yeux vides et ces longues barbes, avaient fini par être réduits à des silhouettes qui ressemblaient beaucoup plus à des prison-niers qu'à des combattants.

Durant tout le mois de février le front était resté calme. Il n'y avait pas eu de grands mouvements depuis des semaines. De temps en temps, il y avait des opérations qui faisaient un vacarme infernal, et qui semblaient entraîner le front des fois vers l'arrière, d'autres fois vers l'avant jusqu'aux portes de Madrid, mais tout tournait court, nous allions occuper des tranchées qui, la veille, étaient aux Rouges, ou bien les Rouges venaient occuper les nôtres, et puis on retournait de nouveau aux tranchées et aux abris de la veille. La frontière entre les deux camps était furtive, les lignes de séparation se déplaçaient au gré des combattants, au gré de leurs avancées et de leurs retraites. Personne n'imaginait que la guerre allait durer aussi longtemps. Epuisés, nos hommes ne parvenaient plus à lancer une offensive décisive. Beaucoup commençaient à s'impatienter. Nous n'arrivions pas à comprendre pourquoi Franco ne voulait pas nous envoyer les renforts promis pour nous permettre d'attaquer.

Peut-être qu'il ne voulait pas donner l'ordre de l'assaut final contre Madrid maintenant. Je pensais que cet état de stagnation sur le front de la capitale devait avoir des raisons que nous ignorions tous.

Cette situation dura jusqu'à fin février. Avec le début du mois de mars, l'aviation républicaine s'était mise à pilonner nos positions. Supporter un bombardement que l'on sait devoir être de courte durée était déjà pénible, mais tenir sous un bombardement de plusieurs heures, c'était l'enfer sans fin. Combien était désespérante l'attente dans une nuit éternelle de l'arrivée des obus de gros calibres ? D'abord, une détonation paraissant éloignée, c'était le coup de départ du cauchemar ; puis un ronronnement lointain qui progressivement s'animait, s'approchait. Je commençais alors mes prières, mes supplications pour que l'engin ne soit pas destiné à moi, ne vienne pas sur moi. Puis le ronron se rapprochait encore et encore. Rapidement, il devenait distinct et bruyant; je retenais alors ma respiration en me posant la question : et maintenant que va-t-il se passer ? Ensuite le ronron s'éloignait, commençait alors l'attente interminable avec la peur au ventre de l'éclatement de l'obus, de son point de chute.

Le raid du 2 mars, même s'il n'avait impliqué que la moitié du nombre d'appareils, s'était révélé plus dévastateur que celui d'hier. Une bombe avait explosé tout près de nous, faisant trembler notre abri, et projetant une nuée de poussière et de pierres. Avec les tirs de l'artillerie et les déflagrations, on s'entendait à peine.

- Je ne pensais pas qu'ils reviendraient une deuxième nuit de suite ! Cria Tanjaoui

- À vrai dire, moi non plus, répliquai-je.

- L'important, c'est que nous soyons toujours en vie, c'est ce qui compte.

Je fis la moue.

- Il y a quand même autre chose qui compte, hurlai-je

- Quoi par exemple ?

- Des centaines de morts pour rien, nos sacrifices pour rien, les tourments de nos familles qui ne savent rien de nous.

- Je te l'ai toujours dit Mohand, tu prends les choses trop au sérieux, reprit Tanjaoui avec un bref rire moqueur.

Puis, il continua rageusement :

- Je vais te dire ce qui compte, profiter de la vie le plus possible. Au lieu de te lamenter, il faut te secouer, sinon tu n'auras que ce que tu mérites.

- Dis-le moi franchement ; nous allons perdre la guerre n'est-ce pas ? Lui demandai-je en le regardant droit dans les yeux.

- Non ! Répondit-il, choqué. Bien sûr que non.

Je hochai de la tête, je ne savais quoi lui répondre. Je ne dis rien. Au fond, je refusais de m'inquiéter. Il fallait garder l'attitude sereine de mon ami Tanjaoui envers ces choses et oublier tout le reste.

Au petit matin, on comptait au moins une centaine de morts dans nos rangs et autant de blessés. Dehors, il ne restait plus que la moitié des immeubles environnants, vides et aux façades délabrées, avec des amas de décombres tout autour. Je contemplai longuement ce paysage apocalyptique, un vrai désastre. Cela me semblait insupportable. J'avais peur car nous étions en train de perdre la guerre. Dans ce qui restait de certains appartements, j'apercevais des traces de la vie qui s'y était déroulée : un cadre avec une photographie, du papier peint lacéré, une table à moitié suspendue avec nappe à carreaux rouge et blanc, du linge suspendu à une fenêtre, des pots de fleurs...

Voilà, me disais-je, à quoi est réduit ce beau pays, à cause d'une guerre fratricide que je ne comprenais toujours pas. Combien de temps il leur faudra pour le reconstruire ? Je ne serai plus là, je l'espère.

Les gros raids de plusieurs appareils avaient cessé depuis quelques jours, mais les petites attaques continuaient avec des Mosquitos, imprévisibles, harassantes. Quelques obus étaient tombés, mais les dégâts matériels et humains étaient mineurs en comparaison avec les grands raids de la semaine précédente. Elles n'avaient que peu d'effets sur le moral de nos troupes.

Le soir du 9 mars, les Républicains nous infligèrent leur pire raid depuis ceux du début du mois. Un nouveau raid, d'une violence terrible. Des gros avions arrivèrent. Des douzaines et des douzaines d'avions. Je m'étais mis à frissonner de manière incontrôlable.

Tanjaoui me tira à l'intérieur d'un immeuble pour me mettre à l'abri. Quelque part dans le ciel, une trentaine de forteresses volantes lâchaient leurs bombes sur nos positions.

Sans interruption, quatre, cinq obus éclatèrent ensemble au même endroit. Le sol tremblait, la terre volait en éclats, de gros blocs de pierre venaient s'engouffrer à quelques centimètres de moi. J'avais mon sac pour protéger mes jambes, je m'entourais de ma couverture, et je me faisais tout petit dans le coin de mon abri improvisé.

Sans arrêt, d'énormes montagnes de fumée épaisse et noire apparaissaient, se tordaient, glissaient avec une odeur âcre, s'épanouissaient, et d'autres les remplaçaient avec des éclairs d'un rouge sale, écœurant. Tout avait sauté autour de nous. Il régnait dans ce qui restait de notre camp une odeur de brûlé. Il n'y avait plus que des amas de décombres mélangés à des corps qui agonisaient. Un paysage d'horreur, un cataclysme qui me rappela la fin des temps. Les dommages dans nos rangs étaient innombrables, effroyables. On comptait des centaines de morts et de blessés. Nous avons eu une chance inouïe d'y avoir échappé. Mais nous nous trouvions dans un désarroi total, personne ne savait trop où il devait aller ou ce qu'il devait faire.

L'amertume et la peur montaient, je devais faire quelque chose, sous peine de sombrer dans la folie. J'avais eu de la chance d'avoir survécu à ce tremblement de terre. J'en remerciai Dieu, me redressai, et me mis à tituber légèrement sur mes jambes. Je pris quelque temps avant de retrouver mes repères, et me mis à marcher pour rejoindre les survivants.

Le lendemain, les milices républicaines déclenchèrent à partir de leur tête de pont sur le fleuve Manzanares leur offensive tant redoutée. Une puissante offensive lancée pour dégager Madrid et dans laquelle les Brigades internationales étaient leur véritable fer de lance. Nos maigres forces de couverture furent balayées rapidement. Je pensais que les Républicains, durant leur pause, avaient accumulé une puissance de feu imposante. Leurs tanks russes se ruèrent en colonnes à travers la plaine Casa Del Campo, disloquant nos divisions, imitant avec brio nos propres tactiques. À

de nombreux endroits, nos troupes furent surprises par les chars ennemis alors qu'on croyait leurs lignes à plus de 25 kilomètres.

- C'est une attaque russe, me dit Tanjaoui.

- Tu crois ? Alors comment cela se fait-ils qu'ils soient déjà si proches de nous ? Où sont passés nos hommes qui se trouvaient sur les premières lignes. Lui répondis-je d'une voix tremblante.

- Il paraît que nos lignes avancées se sont effondrées très rapidement. Les Rouges ont avancé apparemment sans rencontrer véritablement de résistance.

- Les effectifs de l'ennemi devraient être considérables si l'on en juge par leur intensité de feu. Je me demande ce qu'on pourra faire pour leur faire face.

- Pour le moment, et en attendant les ordres, nous devons mettre notre camp en état de défense. Préparez-vous pour résister même en cas de débâcle ou de retrait de nos autres lignes. Il faudra que nous tenions bon, comme d'habitude, jusqu'à ce qu'on vienne nous délivrer. Cria Chaib.

Dans notre camp, dès les premiers bombardements, tout le monde criait, se dépensait avec frénésie, inutilement. Je sentais que la panique prenait nos hommes, que le sens de la mesure et de la discipline nous échappait. C'était le sauve qui-peut général, je le sentis bien. Comme toujours, on avait attendu la dernière minute pour tout faire, car agir plutôt ça aurait été faire preuve de défaitisme. Nos soldats avaient fait tout ce qu'ils estimaient possibles pour réduire au maximum les pertes dans leurs rangs, mais du moment que les Républicains étaient sur nous, nos hommes se souvenant du sort de leurs compagnons capturés, ne pensaient qu'à une chose, se retirer à temps : personne ne doit tomber vivant aux mains des communistes. Le sous-officier Chaib avait recommandé toutefois d'éviter au cours du retrait de tirer sur des civils au passage des villages, afin d'arrêter de choquer la population locale. Il avait veillé lui-même à ce que cet ordre soit appliqué rigoureusement. Les routes étaient effroyablement encombrées des colonnes sans fin de réfugiés à pied ou en chariots. Massacrer ces gens lui paraissait dans l'état actuel des choses parfaitement idiot et inutile.

Arrivés au campement de repli, nous étions tous boueux, mouillés, fatigués.

- Comment vont les choses ? demandai-je à Chaib.
- Pas très bien, les troupes républicaines sont en train d'avancer rapidement, et on parle d'atrocités pires qu'à Toledo.
- On dit que nos hommes tiennent encore des positions avancées.
- C'est plutôt la débâcle, nos hommes ont été anéantis en quelques heures.
- Et le reste de notre armée ?
- Il n'y a plus d'armée, ils sont tous comploteurs.
- Comment tu peux dire ça ?
- Le général Franco a déjà décrété l'arrêt de notre offensive sur Madrid depuis la fin du mois de janvier, en même temps il avait ordonné le retrait de nos unités des ruines des quartiers ouest de la ville.
- On a donc bien fait de nous retirer à temps.
- De toute façon on n'avait pas le choix.

Tard la nuit, le sous-lieutenant Chaib fit irruption dans notre tente. Il m'avait réveillé et j'étais agacé.

- Qu'y a-t-il, mon cousin ?
- On a essayé de liquider le commandant Mazian. Il a été grièvement blessé dans les combats de ce matin du côté du campus universitaire. Répondit-il, d'une voix tendue.

Il nous expliqua avec des mots hachés ce qu'on venait de lui rapporter il y a quelques instants. Le commandant, tourmenté par la déroute de ses troupes, était revenu dans la journée sur les lieux des combats qui venaient de s'achever pour avoir une vue réelle du désastre et de ses dégâts. Imprudent, comme d'habitude, il avait été sourd aux avis angoissés de ses subordonnés de le voir s'aventurer ainsi. Arrivé au front, il avait parcouru le champ de bataille accompagné seulement de son escorte habituelle, deux soldats rifains qui étaient son ombre. Au moment où il allait rebrousser son chemin, il avait été atteint par une balle dans son épaule. Grièvement blessé, ses hommes avaient finalement pu l'évacuer sur un poste de secours avancé...

- Et puis ? demandai-je.

- Eh bien c'est grave.
- Certes, rétorquai-je sèchement. Mais le commandant est en vie, tu dis, c'est l'essentiel. J'espère que ce n'est pas ses amis qui l'ont poussé dans la gueule du loup pour s'en débarrasser. Il paraît qu'il gêne certains.
- C'est peut-être vrai, répondit Chaib sourcilleusement. Mais c'est invérifiable pour le moment.

La nuit, quand je m'étais retrouvé seul, j'avais revécu les scènes d'horreur de ce matin. Mes pensées allaient à tous ces braves frères tombés sur le champ de bataille ces derniers jours. A ces pauvres gens qui s'étaient battus avec courage, qui avaient résisté vaillamment aux attaques ennemies et s'étaient à la fin sacrifiés pour une cause qui n'étaient pas la leur. Ils avaient accompli dignement leur devoir de soldat, mais qui se souviendra d'eux ? Qui pensera à leurs enfants ? Qui s'occupera d'eux ? J'avais pleuré leur perte, pleuré notre impuissance à récupérer au moins leurs corps laissés abandonnés dans la nature.

Tanjaoui était venu à mes côtes. Il me fixa d'un regard tendre comme s'il avait lu mes peines sur mon visage.

- Viens, il faut oublier tout ça. Je pense que nous devons en réalité être soulagés parce que cette dernière offensive lancée par les Républicains contre nous ces derniers jours, malgré tout ce qu'elle nous a coûté, je crois quand même qu'elle nous a sauvé d'un hiver terrible dans les tranchées. Nous serions devenus fous en restant enfermés dans ces abris de fortune un peu plus que ces deux mois de janvier et février, qui ne furent qu'un hurlement de vent sur un monde de mort blanche.

Chaib s'était joint à nous. Il n'avait pas besoin de s'efforcer pour se rendre compte que j'étais plongé dans l'incertitude et le désespoir. C'était plus qu'évident.

- Qu'est-ce qui ne va pas ? Pourquoi tu fais cette tête ? me demanda-t-il.

- Ce n'est pas le destin que j'avais imaginé le jour où je m'étais engagé pour venir en Espagne.

- Et tu t'attendais à quoi ?

- Que cela ne dépasse pas quelques mois. Un an presque s'est écoulé et nous sommes toujours au point de départ. Aujourd'hui, je me trouve pris dans un piège et je ne sais pas comment m'en sortir.

- Les choses vont changer à partir de maintenant. Franco vient de se rendre à l'évidence que la prise de Madrid vient d'échouer. C'est seulement maintenant que ses conseillers militaires viennent de se rendre compte que les méthodes et les effectifs engagés jusque-là étaient insuffisants. L'échec de l'assaut à Madrid vient de leur prouver qu'il est presque impossible d'arriver à briser de front la résistance madrilène. Notre supériorité matérielle et stratégique a perdu toute son efficacité dans les combats de rue face au moral et à l'initiative des combattants des milices. Le nouvel objectif sera donc de placer le combat sur un terrain favorable, celui de la rase campagne, où notre armée retrouvera sa supériorité, et sur un front assez étendu pour permettre le déploiement des blindés et d'amples mouvements stratégiques. Il s'agit dorénavant, non plus de prendre Madrid d'assaut, mais de l'attaquer par les ailes, de l'encercler et d'obtenir ainsi sa capitulation. L'aide en matériel italien et allemand, que nous venons de recevoir, est suffisante pour gagner cette bataille rapidement.

Dans les mois suivants, nous avons mené et emporté plusieurs petites batailles au sud et à l'est de Madrid et en particulier la bataille de Jarama et la bataille de Guadalajara. Malgré les pertes très lourdes dans le camp ennemi, la capitale tenait toujours bon, mais l'étau contre la ville continuait toujours.

On n'abandonne pas ses amis

Juillet 1937

Nous étions sortis vers début mars du borbier madrilène avec beaucoup de soulagement. Une vraie délivrance, pour repartir de nouveau, liquider les dernières poches de résistance républicaine dans le nord du pays. Plusieurs villes avaient été libérées, après de durs affrontements et en infligeant aux miliciens d'énormes pertes en vies humaines.

Un soir, Tanjaoui était rentré dans le camp avec un journal à la main. Il était le seul parmi nous à savoir lire et écrire la langue espagnole. Il regarda la première page :

- Les Russes viennent encore une fois de bombarder plusieurs localités à l'est de Madrid où nos forces sont en train d'occuper la route vers Valencia, faisant encore une fois de nombreuses victimes civiles, commenta Tanjaoui froidement.

- Ça n'a pas l'air de te choquer, lui fit remarquer Chaib un peu surpris.

- Nos ennemis imitent nos propres méthodes, quoi de plus normal, cela finit toujours par se retourner contre vous, lui répondit Tanjaoui sur un ton moqueur.

Tanjaoui brandit le journal pour nous montrer l'article avec la photo.

- Ces Russes sont des monstres, rétorqua Chaib. Je crois que c'est parce qu'ils ne croient en aucun dieu.

- J'ai une grande estime pour tous les gens qui se confient sincèrement en un dieu, mais ne pas être croyant ne signifie pas ne croire en rien. Les Russes ce sont des communistes qui croient en une doctrine qui défend la liberté des peuples et l'égalité entre les hommes, répliqua Tanjaoui

- Ils disent qu'ils défendent la liberté et ils tuent des femmes et des enfants ? Bombarder des civils, comme cela, sans discrimination ? Les responsables de ces atrocités devront en répondre un jour. Riposta Chaib.

- Nous aussi, nous tuons des femmes et des enfants, répliquai-je à mon cousin d'un ton calme et posé.

Mes paroles n'avaient pas l'air de plaire à mon cousin, qui m'interrompit en crispant son visage :

- Nous tuons nos ennemis, pour défendre Franco qui est non seulement notre chef, mais aussi notre ami.

- Et eux aussi défendent leurs amis du gouvernement républicain, légalement élu par tout le peuple espagnol, intervint Tanjaoui.

- Avec leurs bombardements, ils tuent des civils innocents, répondit Chaib

- Les gens que nous exécutons, nous ne les avons pas tous pris les armes à la main. Nous aussi nous avons tué des enfants. Pourquoi devons-nous les éliminer, quel danger posaient-ils ces malheureux ? Demandai-je d'une voix ferme.

- Alors, vous me traitez moi aussi d'assassin ? S'écria Chaib.

- Je crois que je me suis mal exprimé. Je voulais juste te dire qu'on n'est pas obligé d'être du même avis sur presque tout, lui répondit Tanjaoui, enfin, avec son mélange habituel d'ironie et d'affection.

- Je ne suis pas certain mon cher cousin que tous nos hommes partagent ton enthousiasme pour ce Franco, ajoutai-je

- Mais qui t'a dit que je fais cette guerre avec enthousiasme, toi aussi tu fais ton possible, non ? Me lança brusquement Chaib.

- Je ne voulais pas te vexer, mon cousin

- Je ne suis pas vexé.

- Ces derniers jours j'ai l'impression que tu as changé, tu es devenu très sensible, dis-je

- Je suis toujours le même. On ferait mieux de nous reposer, il est déjà tard et demain nous attend une longue et dure journée, dit Chaib sur un ton conciliant.

Après le départ de Chaib, Tanjaoui avait pris tout son temps et usé de tout son savoir-faire pour m'ouvrir les yeux sur les différents enjeux de cette guerre qui ne voulait pas finir. Il m'avait avancé ses arguments pour m'expliquer pourquoi d'un côté les Italiens et les Allemands soutenaient Franco et pourquoi de l'autre côté les Russes s'étaient engagés avec les Républicains. À vrai dire je ne comprenais pas grand-chose en politique, mais c'était toujours un plaisir de discuter et d'écouter Tanjaoui. À chaque fois que je lui

posais une question, il se lançait dans un discours simple, chaleureux et, comme toujours avec lui, très clair. Il parlait lentement en dégustant son thé et en tirant profondément sur sa longue pipe de kif. Ses réflexions intelligentes, ses observations directes et cordiales m'avaient aidé à voir plus clair. Je dois reconnaître qu'il avait toujours raison, à mes yeux.

Ce que j'aimais chez Tanjaoui, c'était son optimisme spontané, sa vitalité, son cynisme tranquille : ses propos piqués de sous-entendus me donnaient toujours à réfléchir, car il me semblait avec lui pénétrer les dessous de certains aspects de cette guerre, cachés aux regards profanes qui ne voyaient que les actions évidentes des hommes. C'était mon cas, sans aucun doute.

Avec ses raisonnements et ses intuitions, Tanjaoui avait le don de me broser les situations complexes en quelques phrases. Il utilisait des demi-mots pour m'expliquer avec beaucoup de finesse la motivation aux actes et aux paroles de nos officiers qu'il écorchait d'une manière étonnamment allusive, comme si je devais comprendre par moi-même. Il se trompait rarement. Il lui arrivait de traiter certains de ces officiers qu'il n'aimait pas de chiens.

Pendant que je m'étais retiré seul dans un coin, un groupe de soldats qui avaient l'habitude de soulever des altères, faisaient des bras de fer entre eux, avant d'inviter Tanjaoui à se joindre eux. Ils tenaient à se montrer supérieurs à lui au moins dans une épreuve de force. Mon ami ne se défila pas. Il ôta sa kandoura, retroussa ses manches et pris place. Comme prévu, il perdit contre tous, bien qu'il leur résistât avec entêtement. Je fus frappé par tout le cœur qu'il mit dans cette compétition au point que j'avais peur qu'il finisse par un bras cassé. Un peu pour se moquer de ses adversaires, il leur reprocha qu'ils violaient sans pudeur les règles du jeu. Je regardais ces gens qui se dépensaient, s'amusaient, prenaient plaisir à leur force, je m'en sentais bien loin.

Tanjaoui était sociable, mais doté d'un caractère fort. Ses camarades marocains aimaient l'écouter parler de son passé, il avait vu et vécu bien des choses intéressantes. Ils l'estimaient et le respectaient beaucoup, des fois il devenait l'arbitre dans leurs querelles et disputes. Il jouissait aussi d'une confiance auprès de

ses supérieurs qui lui confiaient des missions difficiles. Ses compagnons aimaient à être à ses côtés dans ces missions.

- On peut compter sur lui, disaient-ils, davantage que sur les officiers, qui pourtant eux étaient formés dans des académies militaires.

Ses relations avec les soldats espagnols étaient plus conflictuelles. Quelque chose dans son visage, dans ses grands yeux calmes, intimidait nos amis de la Légion qui n'osaient jamais plaisanter avec lui. Quand il se sentait vexé par un comportement discriminatoire ou un mot déplacé, il lui arrivait de connaître des accès de colère, de violence incontrôlable ; alors personne ne pouvait le maîtriser, il se transformait en un démon.

Plus tard, Tanjaoui était venu voir comment j'allais. Quand il remarqua que je l'observai en silence, il comprit immédiatement que je ne me sentais pas bien.

- Tu as l'air bien triste, ce soir ! C'est encore cette humeur bien défaitiste qui te prend. Me dit-il en me fixant de ses yeux et sans son sourire habituel

- Non je ne suis pas défaitiste, rétorquai-je. Je suis réaliste. J'ai besoin d'être seul pour prendre un peu de recul et essayer de réfléchir à ce que je suis en train de faire ici.

- Ne fais pas cette tête, cria-t-il joyeusement, viens jouer aux cartes avec nous.

Je ne répondis pas, il me fixa alors d'un regard inquiet, puis me conseilla :

- Vas te reposer un peu, je crois que tu ne te sens pas bien.
- Mais comment je vais faire ? Je suis de garde cette nuit.
- Ne t'inquiète pas. Je vais m'arranger avec quelqu'un pour te remplacer. Ce n'est pas un problème.

Je souffrais, mais mon ami n'avait pas l'air de s'en rendre compte. Lorsqu'il était sur le point de s'en aller, je le suppliai de rester encore quelque temps. Je tenais à lui faire part de mes tourments.

- On dirait que cette guerre ne se terminera jamais. Je sens qu'une défaite tragique nous attend, la chance ne nous sourira pas plus que quelques mois, et encore, lui confiai-je d'une voix emplie de crainte et de tristesse.

- Au contraire, moi je crois qu'on est près de la fin de la guerre.
- Moi, je commence à me faire lâche, je ne veux plus prendre de risques. Plus cette guerre dure, plus je crains de me faire tuer. Je n'arrive plus à croire que je vais rentrer chez moi vivant.
- On a tous peur de mourir. Tout dépend de la chance qu'on a. Moi aussi j'ai horreur de la mort qui m'assaille à chaque fois que je me trouve en situation de danger. Tu as oublié que la peur est un élément commun de tout combattant, c'est humain : chacun en a sa part et il est difficile, même quand on est marocain, de voir sans crainte une charge à la baïonnette.

En l'entendant parler ainsi, je m'étais rappelé que ces derniers temps, les départs en patrouille la nuit pour faire partie des sentinelles étaient toujours des moments stressants. Il fallait être aux aguets, rester attentif au moindre bruit pendant six heures. Il fallait surtout ne pas se faire capturer par des commandos républicains qui toutes les nuits rôdaient autour de nos camps comme des loups. Notre devise était de ne jamais nous laisser prendre vivants, nous nous vantions que les hommes qui pouvaient le faire n'étaient pas encore nés. On n'avait même pas le droit d'allumer un petit feu pour nous réchauffer. Quand nous rejoignions sains et saufs nos lignes, nous étions fiers de notre mission accomplie.

Bizarrement, l'idée de partir pour prendre la relève de la sentinelle à mon tour, cette nuit, me paralysait depuis ce matin. J'avais le sentiment que la mort ou une mutilation horrible m'y attendait. C'était pour moi une certitude absolue ! Le monstre qui grossissait depuis quelques jours en moi me le disait. Agacé par mon mutisme, mon ami me regarda fixement. Après un court silence, il me secoua :

- Mais qu'est-ce qui a changé pour toi ?
- Je commence à me convaincre que je dois partir.
- De quoi tu parles ? Je ne te comprends pas, ou plutôt je ne te comprends plus. Qu'est ce qui te prend ? Je ne te reconnais plus, tu n'es plus la même personne. S'enfuir, cela me semble une bonne idée, moi-même combien de fois j'y ai pensé. Mais c'est une idée grave qu'il faut laisser germer, la retourner plusieurs fois dans ta tête. Partir ? Pour aller où ? Comment ? C'est sans doute une erreur.

Je pris la peine de vérifier si quelqu'un pouvait nous entendre, quand je vis qu'il n'y avait personne, je lui dis :

- Je retourne dans mon pays. Je vais m'échapper. Je veux que tu viennes avec moi.

- Mais qui t'a soufflé cette plaisanterie ? Si toi tu veux t'en aller, moi pour le moment je vais manger, j'ai faim.

À l'instant où il voulut quitter la tente, je le pris par le bras :

- Pourquoi tu ne veux pas venir ? Si c'est le cas, je te demande seulement de ne pas me dénoncer. Je te fais confiance.

- Je ne veux pas me faire prendre ni me faire tuer pour rien, ni par nos soldats, ni par les Rouges.

- Moi, je suis en train de mourir ici lentement, je ne supporte plus cette situation, je suis à bout de souffle.

Pendant plusieurs minutes, Tanjaoui avait essayé de me convaincre que mon plan n'était pas sérieux et que je devais renoncer à mon évasion. Ensuite, pour me consoler, il m'avait parlé avec chaleur de ce qu'il considérait comme les années les plus exaltantes de sa vie à Tanger, juste avant de venir en Espagne. Il ne voulait plus s'arrêter de parler. Je me contentai d'acquiescer sans faire de commentaire. Je perçus dans sa voix une mélancolie sincère. J'avais fini par comprendre que c'était le résultat de l'insomnie, de la fatigue, sans parler de la tension des derniers combats.

- Allez, allez, bon ça suffit, ça suffit, vas dormir un peu, tu es fatigué, demain tu iras mieux et on en parlera, tranquillement. Je prendrai ta garde pour cette nuit, ter-mina-t-il sur un ton chaleureux.

- Merci beaucoup, mais je t'en prie, réfléchis bien à ma proposition, nous reprendrons demain cette discussion à ton retour.

À cet instant, le soldat de la sentinelle que j'allais relever entra subitement dans notre tente. Essoufflé, il gesticulait tout en marmonnant quelques mots incompréhensibles. Il avait une élocution étrange, une cadence insolite qui me rappela ces hommes ayant perdu la raison. Sur son visage tendu, je lus des signes de peur et d'angoisse.

- Qu'est-ce qui t'arrive ? Est-ce que tu vas bien ? C'était quoi ces coups de feu ? Lui demanda Tanjaoui, en fronçant les sourcils et en

le regardant d'un air inquiet.

Pendant quelques minutes, le soldat fut incapable de parler, puis il posa sur le sol son fusil avec fracas et se mit à marcher d'un bout à l'autre de la tente tout en continuant à gesticuler.

L'attitude de notre compagnon commençait à m'inquiéter au point que je m'étais précipité sur lui et le fit asseoir de force sur une couverture à côté de Tanjaoui. Celui-ci lui tapota le dos et tâcha de le calmer avec ce ton enjoué qu'il savait si bien employer.

-Tu es fatigué par ta course ? Attends que tu te sois remis, et alors nous serons tous heureux d'écouter ce que tu as à nous dire. Je vois que tu es sous le coup d'une mauvaise nouvelle. En attendant, prends ce mouchoir pour essuyer ton front et bois un peu d'eau.

L'homme luttait encore contre son émotion, puis il serra les dents et nous fixa d'un regard craintif. La voix haletante, il répondit en s'étirant le cou en arrière :

- Le sous-lieutenant Chaib m'a dit qu'un grand détachement des Républicains vient d'occuper la localité de Brunete, au nord de Madrid. Il m'a chargé de revenir pour vous mettre au courant. Que cherchent-ils par là ? Je crains qu'ils ne soient en train de lancer leur grande contre-attaque pour desserrer l'étau autour de Madrid. Il paraît qu'ils ont reçu beaucoup de renforts en hommes et en matériel de Russie. J'ai peur qu'une défaite tragique nous attende. Je le sens. Que Dieu nous protège tous.

Le soldat avait parlé avec détermination, craignant que quelqu'un d'entre nous ne l'interrompe. Tout le monde l'écouta attentivement. Sans se défaire de sa sérénité habituelle, Tanjaoui fixa un moment le sol, pinça les lèvres comme pour réprimer un sourire et dit d'un ton plaisant :

- Ces anarchistes, ils ont tellement peur qu'ils se soient égarés : en fait, ils voulaient prendre vers l'ouest, et ils ont pris vers le nord.

- Sans doute, ils ont l'air de ne pas distinguer le nord de l'ouest. C'est normal, ils sont tous étrangers, des Français, des Anglais, ils ne connaissent pas la région et très peu parlent l'espagnol. Répondit un autre soldat.

- Arrêtez de vous moquer de moi. La situation est sérieuse, d'après le sous-lieutenant. Il a senti que le temps est précieux, c'est pourquoi il s'est pressé de m'envoyer vous avertir, pour vous

préparer, être sur vos gardes. On ne sait jamais ! Mon rôle est terminé, mes amis.

Je m'étais retiré pour m'allonger avec l'idée que j'allais dormir un peu pour me soulager des maux de tête qui me tenaillaient depuis ce matin. Alors que j'avais besoin de rassembler mes forces, je fus incapable de trouver le sommeil. Les autres soldats s'étaient assoupis à mes côtés. Je les écoutais respirer. « Qu'allait-il advenir d'eux ? » Un sentiment de froid, de solitude, de peur, de cruelle angoisse me serrait le cœur. « La prochaine nuit, à la même heure, je ne serai peut-être plus là ? Vaut-il mieux risquer de m'évader seul dès la prochaine nuit ou plutôt attendre encore pour essayer de convaincre mon ami pour partir ensemble ? » J'avais passé une bonne partie de la nuit à me poser ces questions, en essayant de fermer les yeux.

Le bruit lointain d'une canonnade ininterrompue me tira de mes réflexions et coupa court à toute somnolence. À l'instant, je ne pouvais m'empêcher d'imaginer le risque que prenait mon ami en acceptant de me remplacer par cette nuit étrange. Il venait de prendre un grand risque pour moi. Un vrai calvaire l'attendait, sans aucun doute : une épuisante marche par-dessus les trous boueux, les ruines, jusqu'à l'arrivée au front pour monter la garde avec ses compagnons. Combien de soldats arriveront-ils jusqu'à l'emplacement de leurs tranchées ? Combien d'entre eux seront massacrés en chemin par des commandos clandestins ? D'ailleurs, sur les quatre soldats de la sentinelle qui étaient montés en ligne la nuit passée, un était tué, deux blessés, seul un en était revenu indemne. Telles étaient les chances et les risques des hommes des sentinelles depuis quelques jours. Ceux qui avaient la chance de revenir des lignes avancées devaient traverser nombre de barrages meurtriers avant de gagner la zone de sécurité où ils pouvaient enfin dormir, manger, se reposer... Ils accueillaient comme une véritable délivrance l'annonce de la relève

Au petit matin, après une violente attaque des Républi- cains que nos hommes avaient repoussée, mais avec beaucoup de pertes, je retrouvai mon compagnon Tanjaoui allongé à une centaine de mètres de notre camp. Ses yeux étaient fermés. Quelques gouttes

de sang coulaient sur son front pâle. J'avais pu lire sur son visage livide des stigmates d'une souffrance profonde. Tout son corps tremblait, grelottait. Ses compagnons qui l'entouraient l'observaient d'un regard plein de compassion et de respect. Certains avaient les larmes aux yeux. Il était évanoui. Sa respiration était rapide et embarrassée. Je tentai de lui parler, mais il ne répondit pas. Je lui pris la main, elle parut insensible à ce mouvement. Je le secouai légèrement et subitement, il reprit conscience.

- J'étais sûr qu'il vivait encore ! M'exclamai-je.

Je le fis asseoir sur les restes d'un matelas pulvérisé.

- Tu m'entends ? Lui demandai-je.

Il ouvrit les yeux et regarda autour de lui. Il me fit signe de la tête que oui.

- Ne bouge pas, tu t'es pris un mauvais coup, continuai-je.

Il me demanda par un geste de la main à lui donner à boire. Je m'empressai à lui verser quelques gouttes dans sa bouche entrouverte. Il me sourit un moment, avant de prononcer quelques mots que je comprenais à peine.

Quelques minutes plus tard, il marmonna des paroles inintelligibles. Je compris aussi qu'il se plaignait du froid. Il me demanda de lui allumer un brasier. Pendant que des amis se dépêchaient à ramasser des branches mortes pour mettre le feu, Tanjaoui me suppliait. Il me suppliait de ne pas l'abandonner, ne pas le laisser affronter son agonie tout seul. Il ne voulait pas mourir et me priait de le sauver. Il m'avait parlé aussi de l'amour qu'il avait pour sa mère.

Il n'arrêtait pas aussi de me faire comprendre qu'il souffrait trop. Il me conjura de lui donner une grenade pour se faire sauter, puis il murmura d'une voix sourde :

- J'ai tant besoin de vous. Toute ma vie, j'ai attendu ce moment; enfin il est venu. Rester vivant, ça se mérite. Je n'ai rien fait pour le mériter, il ne m'était jamais venu à l'idée que nos hommes, nos braves hommes, seraient un jour réduits à fuir devant une poignée de bandits, comme c'était le cas cette nuit. Oh mon Dieu, des communistes, des ennemis acharnés et terribles. Oh mon Dieu, j'ai froid, j'ai froid...

- Non mon frère, tu es un vrai lion, un héros comme tu l'as toujours été, tu as fait face avec ton courage habituel à toute une brigade, tu n'as qu'à compter le nombre de morts qu'ils ont laissé derrière eux, avant de reculer et de prendre la fuite

Tanjaoui s'était tu un moment, puis s'était accroupi près du brasier pour chercher à ranimer ses jambes engourdis.

- Je meurs de froid et de sommeil, balbutia-t-il avec un sourire navré.

Puis, il fit un suprême effort pour relever sa tête avant de se redresser pour fixer ses camarades qui l'entouraient de leurs regards qui conservaient leur expression de douce et calme fierté. Il me réclama d'une main tremblante de lui donner à boire de nouveau. Je lui versai quelques gouttes d'eau qui nous restaient dans le fond d'un bidon. Un minuscule filet coula sur son menton. Je le recouchai par terre, puis jetai ma couverture sur son corps enraidit.

- Restez calmes, je m'arrangerai pour ne pas vous créer trop d'ennuis, nous dit-il à mi-voix pour nous rassurer de son état. Sa voix était basse, découragée, mais il ne semblait pas apeuré. Déçu, peut-être ?

- Sois fort, tu vivras, tu t'en sortiras et on reviendra tous ensemble au Maroc.

- Non, bougonna-t-il avec la conviction d'un homme qui croit à sa mort prochaine, je ne reverrai plus Tanger, ni son soleil, ni ses gens qui me manquent tant ici. Non, non je ne peux pas dormir, non je ne veux pas dormir maintenant; il faut que je songe à ceux que j'ai laissés là-bas, ma mère, ma femme, mon enfant...

Au moment où j'avais commencé à réciter tout bas un verset de Coran, il arrêta subitement de parler. Il avait été pris d'un violent vomissement; le sang lui sortit par le nez et à pleine bouche. Je pleurais comme un enfant et je m'efforçais de le consoler. Je maudissais le salaud qui nous avait envoyé mourir dans ces collines glacées.

- Ne pleure pas, m'avait-il dit d'une voix voilée tout en peinant à tourner sa tête vers moi. Ce n'est pas grave. On fera mieux la prochaine fois. Mais ne pars pas, ne me laisse pas seul.

Je trouvais ses paroles absurdes et à la fois profondes. En fait, c'était lui qui était en train de partir pour me laisser seul. Mais peut-

être que ce qu'il disait était vrai, peut-être que c'était moi qui l'avais abandonné parce que je n'étais pas à ses côtés au moment de l'offensive ennemie cette nuit.

Quelques minutes plus tard, un délire de courte durée le prit, il se croyait près de sa femme et de ses parents. Horrible agonie. Mon ami ferma les yeux avec un sourire lointain. J'essayai de scruter son visage, une façon de jeter sur lui un dernier regard et de lui dire adieu, je n'y arrivai pas. J'avais envie de vomir, de hurler, de fracasser ma tête contre un rocher. À quoi bon ? C'était déjà trop tard. C'était fini. Mon frère, mon ami, mon compagnon, mon complice était mort. Je ne le reverrai plus jamais. Je ne pourrai jamais l'oublier.

Je ne connaissais pas suffisamment Tanjaoui, mais je l'appréciais beaucoup. Mes discussions avec lui me donnaient à réfléchir; elles renforçaient mes doutes. Je savais qu'il avait des ambitions. Je soupçonnais qu'il mijotait des projets. En quoi consistaient ses plans ? Je ne le savais pas, il ne voulait jamais me le dire. Homme de principes et de convictions, il avait gardé ses secrets pour lui jusqu'à sa mort pour les emporter avec lui dans sa tombe, loin de Tanger, sa terre natale qu'il chérissait tant.

Au cours de nos longues veillées dans les tranchées, il me racontait dans le détail chacune de ses aventures où j'apprenais des choses. Avec la disparition de mon ami, je n'étais plus qu'un enfant perdu. Cela fait des mois que nous étions inséparables, que nous mettions tout en commun : nos vies, nos aventures, nos affaires. Nous étions comme des jumeaux inséparables, nous réfléchissions ensemble et nous agissions le moment venu ensemble. Tout ce que nous avons partagé au cours de ces journées, de ces nuits interminables, s'était évanoui. Une partie de ma vie s'en allait avec lui. Seul, j'étais une personne laissée pour compte, un handicapé lourd abandonné, incapable de comprendre et de se mouvoir. Sans lui, je n'étais plus rien. Désormais, je devais compter seulement sur moi pour résister au froid, à la peur et à la solitude.

À cet instant, les Républicains, qui avaient prononcé une forte attaque sur notre droite, occupée par des Tercios, venaient de réussir à percer notre front. Cela éclatait de partout, de derrière et

même de devant, personne ne savait qui tirait sur qui. C'était un épouvantable concert de coups de feu : des canons de tous calibres, des mortiers, des fusils et des grenades donnaient ensemble. Il n'y avait aucun doute : une attaque républicaine, une forte attaque.

Nous avons reçu l'ordre de reculer vers des lignes arrières plus sûres. Le retrait s'était fait dans le désordre. Sous les tirs ennemis, c'était une course vers la mort. Il fallait ne pas désespérer, ne pas lever les bras et se rendre. Il fallait continuer à courir malgré la dureté du feu auquel nous étions soumis, et même en marchant sur les corps de nos compagnons morts et blessés.

Je devais quitter le cadavre de mon ami sans avoir eu le temps de l'enterrer. Je déplorais que, du fait de la poursuite des combats, son corps était resté sur place en absence de toute cérémonie d'enterrement et sans aucun rite de deuil, Je sentis un vide autour de moi, mais j'avais juré de revenir plus tard pour m'en occuper. Sans attendre, je me précipitai à me retirer et suivre mes camarades avec le regret de ne plus pouvoir revoir le visage souriant de mon compagnon.

Le soir, une fois arrivé à notre camp de repli, je suis allé voir le sous-lieutenant Chaib. Je le trouvai si mélancolique, aussi abattu que moi. Il m'avoua qu'il n'arrivait pas à retrouver son calme habituel. Quand il tenta d'évaluer nos pertes, il comprit vite qu'il lui était plus facile de compter les effectifs qui lui restaient. Malgré son amertume, il m'assura :

- Malgré notre reculade d'aujourd'hui, je reste fier de nos soldats qui n'ont pas hésité un instant à se soumettre à mes ordres. Ils font la guerre avec conscience.

- Mais tu oublies que beaucoup d'entre eux sont en train de perdre leur vie pour une cause dont ils ignorent les buts. Ils étaient tous partis en Espagne en croyant que cela n'allait durer que quelques mois. Ils étaient tous contraints de quitter leur terre par les conditions de vie qui y étaient devenues insupportables...

Voyant que j'étais sur le point de m'emporter contre cette guerre comme c'était le cas très souvent, mon cousin m'interrompt calmement.

- Je suis vraiment touché par la mort de ton ami. J'ai toujours eu beaucoup de respect pour cet homme. Que Dieu ait son âme en sa sainte miséricorde.

Chaib s'arrêta un instant, respira profondément, puis continua :

- Tanjaoui était né pour être un combattant, un homme dur, loyal, et fidèle dans le devoir. Maintenant que nous l'avons perdu pour toujours, je n'ai pas arrêté de penser à sa femme et à sa famille. Je suis en train de réfléchir comment je vais les rejoindre et essayer de les aider. Tanjaoui s'était battu avec un courage exceptionnel. Il avait fait face seul à toute une compagnie d'assaillants républicains.

- C'était un gars en or, j'ai combattu à ses côtés depuis le départ. Il était reconnu par tous pour être le pilier de notre groupe. C'était un homme intelligent, calme, courageux et très généreux, surtout. Je ne me rappelle pas le nombre de fois où il m'a sauvé la vie. Je regrette de ne pas avoir été à ses côtés la veille. Maintenant, je me reproche de ne pas avoir récupéré son corps pour l'enterrer comme ça se doit. N'était-il pas digne d'un sort meilleur ?

- Tous nos soldats sont des gars en or et font du bon travail, des hommes baroudeurs et déterminés qui préfèrent mourir plutôt que se faire prisonniers.

- Nous avons perdu un héros, nous aurions dû au moins récupérer son corps pendant la retraite, nous devons y retourner pour lui.

Chaib, surpris, secoua la tête :

- Je partage ton amertume, mais ici nous sommes en guerre. Aucune cérémonie d'adieu, aussi élémentaire soit-elle, destinée à honorer nos morts ne peut se faire au front, sous le feu. Le respect de nos traditions de deuil est rendu plus difficile encore du fait des corps perdus, et du tragique problème de l'identification de la tombe, souvent profanée par les explosions d'obus. En plus, si nous tentons de revenir en arrière, nous allons droit vers la mort. Nous risquons d'être pris dans une embuscade, sans aucun doute. Les assaillants y ont pris position avec beaucoup d'hommes.

Je m'étais retiré sans même prendre la peine de dévisager mon cousin, j'étais habitué à voir cette expression chez lui chaque fois qu'il se trouvait face à des situations pareilles : pitié, honte, incertitude.

La nuit venue, je n'arrivais pas à dormir, je ne m'étais jamais senti aussi seul. Un flot de souvenirs angoissants traversa mon esprit. Une douleur atroce me serrait le cœur et des larmes s'étaient mises à couler sur mes joues. Je venais de perdre mon meilleur compagnon. À ce moment, plus rien ne m'importait, ni la victoire, ni le retour au pays, je tenais seulement à récupérer le corps de mon ami. Pendant ces longs mois difficiles de guerre, j'avais appris beaucoup de choses. J'avais appris à estimer les hommes au grand cœur, et Tanjaoui était une personne au grand, très grand cœur.

Tard dans la nuit quand j'avais pu enfin fermer l'œil, j'avais fait un drôle de cauchemar : j'avais rêvé le cadavre de Tanjaoui attaqué et dévoré par une meute de bêtes féroces et affamés. Je m'étais réveillé en sursautant. Tout d'un coup, toutes mes tristes pensées revinrent m'assaillir, avec une grande précision. J'avais songé à tous mes compagnons morts et abandonnés dans les champs de bataille depuis le début de la guerre. J'avais pensé aussi à l'avenir, à tout ce qui attendait les autres, ceux qui étaient engagés sur tant de fronts. Je m'étais rappelé de ces pauvres hommes qui comme moi, n'étaient pas nés ici et n'avaient rien à voir avec ce conflit où s'entretuaient des Espagnols pour une raison que nous ignorions. Ces braves soldats, malgré leurs souffrances physiques et morales n'hésitaient jamais à se redresser et à combattre durement et avec un courage exceptionnel quand l'ennemi s'approchait de la ligne qu'ils avaient mission de défendre. Ils n'étaient pas du genre à se défilier, ni à trahir. C'était comme ça qu'ils se voyaient : des hommes de parole.

À l'aube, je venais à peine de m'assoupir lorsque je fus soudain éveillé. Je me levai tout troublé. Je ne puis me défendre d'une sensation d'horreur et de panique quand je m'étais aperçu que mon ami Tanjaoui n'était pas à mes côtés. Une idée germa soudainement dans mon esprit et commença à m'obséder : récupérer son corps. Je savais que je risquais ma vie en quittant mon poste de combat sans autorisation de mes supérieurs. Je m'en foutais. Je ne trouvais pas juste que le corps de mon meilleur ami allait rester abandonné dans la nature en l'absence de cérémonie et de rite du fait des combats. Il

méritait au moins une tombe. On ne laisse pas tomber ses amis, même morts. Cela fait partie de nos traditions.

Notre camp commençait à être actif très rapidement. Un beau désordre y régnait avant que n'apparaissent le capitaine Bouyahyi et son adjoint le sous-lieutenant Chaib. Surpris par leur agitation exagérée, je les suivais des yeux. Je n'avais pas besoin de trop d'intelligence pour lire sur leur visage les signes d'inquiétude et de désarroi. Ils étaient perplexes et ne savaient où donner de la tête. Ils s'étaient mis à consulter fébrilement une carte de la région. Ils n'avaient pas besoin de jumelles pour apercevoir la fumée qui venait de loin. De toute évidence, les troupes républicaines attaquaient, et attaquaient en force. Sans perdre plus de temps, on nous demanda de nous rassembler pour écouter les ordres du premier responsable de notre camp.

Chaib nous avertit pour préparer en urgence notre dernier assaut pour la conquête de la petite ville de Brunete, petite localité occupée depuis plusieurs jours par des brigadistes étrangers et qui était devenue leur QG. La situation semblait grave. Nos hommes craignaient qu'il s'agisse là d'une contre-attaque à haut risque. Les renforts attendus n'étaient toujours pas arrivés et nous manquions de munitions. Après une longue journée de marche et de combats, nous nous sentions fatigués. En plus, depuis le soir, nous n'avions presque rien mangé et nous étions surtout très assoiffés.

J'avais pris mon thé avec un morceau de pain dur rapidement. Dès que j'avais vérifié que personne ne m'observait et sans me poser de question, j'avais pris mon sac et mon fusil et je m'étais mis à l'écart de la troupe sur le flanc gauche d'une colline. Je m'étais mis à couvert derrière un rocher. J'attendis un moment tout en reculant à quatre pattes, puis après avoir regardé à droite et puis à gauche, je commençai à marcher en pressant le pas, avant de me mettre à courir. Au moindre bruit, je me cachais dans un buisson et je ne bougeais plus. Au bout d'un certain temps, j'avais pris conscience que la situation était plus compliquée que prévue et que je venais de courir un grand risque pour rien. Je n'avais plus la moindre idée de l'endroit exact où je me trouvais. Où avais-je atterri ? Combien de temps m'étais-je perdu dans ce désert ? Me demandai-je tandis que

je cherchais désespérément des repères visuels pour m'aider à me situer. N'importe où que se portait mon regard, je ne voyais que des terrains vagues qui s'étendaient à perte de vue avec par endroit des oliviers brûlés, et des murs de maisons effondrées. J'avais continué à marcher quand soudain j'aperçus au loin en contrebas d'une grande colline éventrée deux camions renversés qui brulaient encore. Je m'étais rapproché en courant, j'étais monté en haut et soudain je me retrouvai devant un spectacle d'une horreur indescriptible : des dizaines de corps allongés et rigides jonchaient le sol, avec du sang partout. Mon cœur battant la chamade, je commençai alors à chercher en avançant au milieu des cadavres.

- Je ne pourrai jamais identifier mon compagnon sous cet amoncellement de corps, des cadavres les uns sur les autres, de tous ces morts... tant de morts. Il faut que je le retrouve, oui je dois le reconnaître, je n'ai pas d'autre choix, me dis-je, en me serrant les dents.

Une fois la nervosité initiale retombée, j'avais retrouvé mon sang froid et je m'étais mis à réfléchir. Soudain, je me rappelai qu'hier nous avions abandonné notre ami au pied d'un grand arbre, un point de repère qui pouvait m'orienter, m'aider. Je parcourus les arbres qui entouraient le lieu les uns après les autres, puis tout d'un coup je repérai le corps de mon ami, la tête allongée sur le côté. Quel soulagement ! Surtout quel désarroi ! Pendant quelques instants, je me sentis paralysé, la confusion de mes pensées m'empêchait d'agir. Que faire maintenant ? J'appuyai mon front contre un tronc d'arbre, et la voix de mon père avant mon départ était revenue dans mes oreilles. « Je ne peux pas rentrer chez moi et je ne veux pas rester ici », me dis-je. En même temps, j'étais conscient que je n'avais pas beaucoup de temps et que je devais agir vite avant d'être surpris par une patrouille républicaine ou que mes amis se rendent compte de mon absence. Dieu merci, je me ressaisis rapidement, j'eus assez de présence d'esprit et de force.

Je tentai de lui faire tourner la tête pour m'en assurer une fois pour toute, je n'arrivai pas. Je m'agenouillai et parvins enfin à voir les yeux éteints de mon ami, sans vie. Je m'efforçai de soulever son corps, mais il pesait lourd. Je le traînai de toutes mes forces et l'éloignai un peu jusqu'à un lieu reconnaissable. Je creusai un trou

dans le sol, lus une courte prière, jetai un dernier regard, lui demandai pardon, et le recouvris de terre et de pierres. Pauvre tombe qui sera ignorée à jamais !

Pendant que je faisais mes adieux à mon ami, le sous-lieutenant Chaib et sa troupe avaient effectué un arrêt pour faire une pause avant de se préparer à l'assaut final. Reportant son attention sur les soldats autour de lui, Chaib effectua un comptage rapide et sentit sa poitrine se serrer. L'inquiétude troubla rapidement ses traits. Son front se plissa d'avantage lorsqu'il remarqua que je n'étais pas présent.

- Qui manque à l'appel ? Hurla-t-il en scrutant ses hommes d'un regard inquiet.

- Je n'aime pas laisser un homme vivant derrière, mais attendre ici risque de nous faire perdre du temps et retarder l'heure de l'assaut tel que prévu. Et en plus pourquoi se donner tout ce mal pour un simple seconde classe ? On le signale comme porté disparu ou déserteur et on continue notre marche. Répondit le capitaine Bouyahyi en fronçant les sourcils

- Je n'exige pas de retarder notre marche, mais je n'abandonne pas un brave soldat. Deux hommes vont l'attendre ici, je crois qu'il s'est perdu quelque part pour je ne sais quelle raison, mais il ne tardera pas à nous retrouver.

Sans perdre de temps je m'étais mis à marcher en pressant le pas pour rejoindre ma troupe. Parfois, par peur, je courrais, comme je ne l'avais plus fait depuis longtemps, me réfugiant au milieu des arbres au moindre bruit. Sous le soleil, la poussière se collait à la sueur recouvrant tout mon corps. Au bout d'un moment, je n'arrivais pas à voir ce qui était autour de moi, avec la fatigue et le manque de sommeil j'avais l'impression plutôt d'avoir des hallucinations. Je me sentais perdu. Pendant tout le trajet du retour, le doute ne m'avait à aucun moment laissé de répit. Mes pensées étaient confuses : avais-je bien fait de revenir pour enterrer mon compagnon sans aucune autorisation de mes supérieurs ? Serai-je traité comme un déserteur et enfermé en prison ? Je commençais même à me demander si ce que je venais de faire était justifié. À la fin, je pris conscience que c'était une décision très grave. L'idée de m'enfuir

pour de bon commençait à tourner dans ma tête. Je m'étais rappelé alors qu'à plusieurs reprises j'avais évoqué avec Tanjaoui lors du siège de Madrid la possibilité de désertir, nous retirer discrètement quelque part et essayer de refaire notre vie. À un moment, on avait même envisagé de passer du côté des Républicains qui n'étaient qu'à une centaine de mètres de nous. Mais ici, m'enfuir seul ? Pour faire quoi et pour aller où ? Tout d'un coup, par miracle, les échos de la voix grave et assurée de mon père sonnèrent à nouveau à mon oreille : « Ne te contente jamais de t'arrêter au milieu de ton chemin pour regarder en arrière, il faut continuer à avancer si tu tiens à parvenir jusqu'à la fin ». Ces paroles lointaines mais profondes me réveillèrent de mes sombres et nébuleuses spéculations. Ces mots perçants éloignèrent de moi les mirages où je m'étais retrouvé prisonnier pendant quelques instants. Ils calmèrent enfin mon anxiété et me donnèrent du courage.

« Si je dois me sortir d'affaire, j'ai intérêt à écouter, encore une fois, les paroles de mon père et lui faire confiance. Non, il ne faut pas que je perde le nord. Ce n'est pas en me lamentant que je trouverai une solution. Il faut que je sois fort, que je réfléchisse ». Me répétais-je à voix basse.

Je pris ma tête dans les mains et je me décidai d'enfouir toutes mes peurs et tous mes doutes. Au bout d'un certain temps, je parvins à reprendre confiance : je me laissais envahir par un sentiment de fierté et d'orgueil. À la fin, j'étais convaincu que je n'avais commis aucun crime. Je ne devais plus regretter ce que je venais de faire avec le corps de mon ami. Je ne devais plus avoir de remords.

Alors que je rebroussais chemin pour rejoindre ma troupe rapidement, le soleil se fit de plus en plus chaud et la soif fut bientôt de la partie ; je n'avais rien à boire. Tout d'un coup, j'entendis un bruit de moteurs d'avions devant moi, en provenance du nord me semblait-il. Je levai les yeux dans cette direction : c'étaient des biplans. Je me sentis rassuré puisque l'aviation ennemie ne possédait pas de biplans. J'avais continué ma marche, lorsque ma curiosité naturelle me poussa à mieux observer les trois appareils qui étaient revenus en volant très bas. Je vérifiai avec effroi les

insignes républicains peints sous les ailes. Je commençai à frissonner de manière incontrôlable et je me jetai à terre. En entendant des explosions au loin, j'étais resté, quelques secondes encore, collé au sol, puis je me levai. Je repris ma marche dans la direction du nuage de fumée et de poussière provoqué par la déflagration des bombes qui visaient sans aucun doute les hommes de ma troupe. Pendant un instant, j'avais cru l'attaque finie ; mais de nouveau, j'entendis le grondement des appareils dans le ciel se rapprocher à une vitesse effrayante. Au moment où je me décidai de fuir, deux hommes plongèrent sur moi sans crier gare et me plaquèrent au sol. À une trentaine de mètres, une détonation assourdissante déchira le monde qui nous entourait. C'était si proche que j'eus le souffle coupé et que je sentis l'air claquer sur mes tympans, et une pluie de petits cailloux et de terre s'abattit sur nos corps. Je tentai d'ouvrir mes yeux pour voir ce qui s'était passé, mais déjà les deux hommes me tiraient par l'épaule et tentaient de me relever. J'avais enfin pu me rassurer en vérifiant que c'étaient mes compagnons qui attendaient mon retour. Ils m'aidèrent à me relever. Je vérifiai que je n'étais pas blessé. Quel miracle. Mes amis qui ne semblaient pas prendre cela au sérieux, étaient très pressés de repartir. Ils appelèrent le troisième homme qui s'était caché dans un petit buisson proche et m'invitèrent à les rejoindre rapidement. Essoufflé d'avoir couru, ce dernier me dévisagea avant de crier d'une voix haletante :

- Ça se présente mal pour toi, tu es perdu. Il est temps pour toi de te préparer à subir les foudres du capitaine.

Je toussai et échangeai un regard avec mon interlocuteur. Je me redressai, me crispai. Cette façon de s'adresser à moi me rendit nerveux et colérique. À un moment, je voulus lui répondre, voire même lui flanquer une paire de gifles, mais je décidai de ne pas perdre de temps, je secouai la tête et me mis à les suivre sans m'attarder.

- On va devoir repartir rapidement, me demanda un autre.

Une heure de marche rapide fut suffisante pour rattraper notre troupe qui campait à seulement quelques kilomètres de la ville. Dès mon arrivée, un soldat vint m'annoncer que j'étais convoqué dans le

bureau du capitaine. J'avais patienté devant la porte de la tente où se tenait une réunion des officiers, lentement gagné par une panique. Je craignais le capitaine, un homme sans pitié qui soupçonnait tout le monde. Je pensais que mes chances de m'en sortir étaient minces. Je risquais au moins quelques mois de prison. Cette question de perdre ma liberté tournait et tournait dans ma tête, mon esprit était en ébullition. Au bout de quelques minutes, l'adjoint du capitaine m'avait appelé d'un ton apaisé, pour me présenter devant un petit groupe d'officiers qui constituait une sorte de cour martiale. Je fis le récit de ce qui s'était passé et je terminai mon récit en leur rappelant à haute voix :

- La vie m'a appris que dans la paix comme dans la guerre, on n'abandonne pas les morts, les accablés, les blessés, on ne les oublie pas, on ne les ignore pas. Ils ont besoin de nous, de notre reconnaissance, de notre présence. Ne les oublions pas, ne les abandonnons pas ! En ce qui me concerne, l'enterrement symbolique de mon ami répond à un devoir de mémoire qui s'est imposé à moi par fidélité au combat partagé, et par reconnaissance de ses sacrifices.

À ma grande surprise personne ne m'avait reproché que j'avais tenté de désertier. J'étais rassuré. À la fin, le capitaine me signifia dans un ton solennel que pour le moment je pouvais rejoindre ma place :

- La loi militaire réclame une sanction disciplinaire sévère y compris pour des délits mineurs, mais persuadés par ta sincérité, nous sommes assurés de la véracité des faits que tu nous as racontés.

Je sortis tout content et soulagé, mais au fond de moi-même je souffrais. Ma consolation d'être libre et encore en vie se mêlait à la tristesse du deuil de mon compagnon. Je n'aspirais qu'à une chose, au retour chez moi.

Adieu aux armes

Eté 1938

Deux longues années étaient passées depuis mon arrivée ici, et la guerre continuait de plus belle. Depuis notre sortie du guêpier madrilène, plus rien ne pouvait ralentir la marche de nos troupes pour reconquérir les villes et les régions restées encore aux mains des autorités de Madrid.

Vers fin juin, nos hommes parvenaient à atteindre la méditerranée et à prendre la ville de Castellon, située à mi-chemin entre Valence et Barcelone. Avec cette prise, nous avons obtenu une victoire décisive : couper le territoire républicain en deux avec, d'un côté la Catalogne et de l'autre les territoires sous le contrôle de Madrid, et au milieu l'immense fleuve de l'Ebre comme nouvelle ligne de front.

Nos troupes qui avaient combattu en première ligne durant plus de dix semaines, sans répit et qui avaient perdu beaucoup d'hommes, étaient épuisées. Le Colonel Yagué, qui était de retour après une courte absence, avait décidé de laisser nos soldats se retrancher sur la rive ouest de l'Ebre, le temps de reprendre du souffle et de soigner les blessés, pour se préparer aux prochains combats dans la Catalogne qui s'annonçaient décisifs.

Nous n'avions, malheureusement, pas eu le temps de profiter suffisamment du repos qui nous a été accordé dans cette zone calme et agréable en ce début de l'été. Vers la fin du mois de juillet, des milliers de soldats républicains, appuyés par des dizaines d'avions russes, et à bords d'embarcations de tous types, avaient traversé l'Ebre en trois points distincts sur un front de plusieurs kilomètres, enclenchant ainsi une contre-offensive de très grande envergure destinée à écraser nos troupes, suffisamment épuisées par deux ans de combats ininterrompus.

En quelques jours à peine, les soldats républicains allaient effectuer une percée importante et nous prendre des dizaines d'agglomérations. À plusieurs endroits, il y eut des combats féroces

se prolongeant sur plusieurs journées de suite. Vers fin août, l'offensive républicaine était stoppée, et une dure lutte pour maintenir les positions occupées avait commencé.

Durant toute la journée, nous avons avancé à travers les champs et les bosquets jusqu'aux tranchées de première ligne, à quelques deux cents mètres des lignes ennemies. D'autres soldats de notre groupe, des tirailleurs choisis parmi les meilleurs, avaient tenté d'aller au-delà, mais une contre-attaque des forces républicaines, des groupes des Brigades internationales dans leur majorité, les avait refoulés. Ils étaient revenus, terrifiés par la détermination de ces groupes à défendre leurs lignes.

- Ce sont les soldats russes qui attaquent, nous dit un des revenants.

Le mot Russe avait quelque chose d'effrayant pour moi. Je ne voulais pas avoir affaire aux Russes. Il paraissait qu'ils étaient des soldats invincibles. Le soir, sur tout le front, il y a eu d'intenses bombardements avec des échanges violents de tirs de mitrailleuses et de fusils. La nuit tombée, nous nous attendions à être bombardés de nouveau, mais il n'en fut rien. Nous avons reçu l'ordre de nous préparer à reculer le lendemain matin de bonne heure, bien que nos hommes étaient décidés à conserver nos positions coûte que coûte.

Au lever du jour les bombardements avaient repris très tôt et de plus belle. Les raids de ce jour furent d'une violence inouïe. Des obus tombèrent tout près de nous et projetèrent dans le ciel de grandes gerbes de feu et de terre. En moins d'une heure, le ciel était noir de fumée. Les flammes dévoraient les arbres qui nous entouraient, ils brûlaient comme des torches.

Notre tranchée me semblait se balancer d'un bout à l'autre. Je me croyais pris dans un ouragan dévastateur, une sorte de tempête faite de sons et de bruits s'était déchaînée tout autour de notre camp. La pression des explosions appuyait très fortement sur mes tympans. J'avais peur qu'ils se rompent tellement ils me faisaient mal. Mes oreilles ne faisaient que résonner, au point que j'étais assourdi. Je n'arrivais plus à supporter cela. Je m'allongeai sur le sol et restai là un instant, sonné. Quelques secondes après, j'entendis un vacarme du côté gauche, à quelques mètres de notre tranchée. Des soldats

hurtaient, certains courraient dans des clapotements effrénés, d'autres refluaient en tirant au hasard. Des balles sifflaient, crépitaient dans tous les sens. Tout le camp résonnait de cris, de coups de feu. Il y régnait une atmosphère de fin du monde.

Un soldat passa à côté de moi en criant : « Rojos ! Rojos ! Ils sont là, ils arrivent directement sur nous ! ». Juste à ce moment-là, dans un éclat fugitif de lumière, je vis mon compagnon recevoir une balle sous le menton, se soulever, retomber en arrière de tout son long corps dans un grand éclaboussement. Je n'avais pas eu le temps de retenir ma respiration et sans me rendre compte je me retrouvais à mon tour balancé par un bond en arrière. Je sentis mon corps soulevé par une main gigantesque pour le projeter loin derrière. Pendant une fraction de seconde, l'espace autour de moi se déchira, comme si les dernières molécules d'oxygène en avaient été arrachées. Puis des éclats de pierre et de métal sifflèrent à mes oreilles. J'essayai de respirer, mais j'avais le souffle coupé. Je me débattais vainement. Je tentais de crier mais aucun son ne sortait de mon corps anéanti. Je ne comprenais pas ce qui s'était passé, ce qui m'était arrivé. Tout était embrouillé dans ma tête. Tout était sombre pour moi. J'eus l'impression de flotter. Je ne croyais pas que j'allais m'en sortir. J'admettais que j'étais déjà mort. Quelques minutes après, une sérénité étrange commençait à m'envahir peu à peu. Bizarrement, je n'avais plus ni peur ni envie de continuer à lutter. Tout était calme. « Mourir n'est-ce donc que cela ? » me demandai-je avec détachement alors que mon esprit s'envolait vers un univers mystérieux rempli d'images et de sons vagues et confus.

Quelques minutes après, je commençais à reprendre ma respiration. J'étais revenu à moi-même. Je n'étais donc pas mort. J'essayai de bouger, mais je n'arrivais pas. Je sentais mon membre inférieur gauche chaud et humide. Je compris que j'étais blessé. Je venais de recevoir un éclat d'obus dans ma jambe gauche qui commençait à saigner. Je souffrais d'une douleur intense. Par un geste instinctif, je portai mes mains à ma jambe pour essayer de la soulever. La douleur était si foudroyante que j'avais perdu conscience pendant quelques secondes. Je pensais que ma vie était balayée de nouveau, qu'elle allait prendre fin d'un moment à un

autre, pour toujours. Je doutais, encore une fois, si un jour je pourrais rentrer chez moi. Lorsque j'ouvris mes yeux, la lumière était revenue, je commençais à voir les choses plus clairement. Je tremblais, mes dents claquaient, ma bouche était desséchée. J'étais incapable de bouger mes membres. Je ne pouvais pas faire le moindre geste pour me soulager. J'étais incapable de réaliser ce qui se passait. Je savais que si je ne faisais rien, si personne ne venait me secourir, j'allais mourir ici, dans ce trou.

Les balles continuaient à siffler autour de moi. J'entendis des voix rifaines à quelques mètres de moi. « Ne tirez pas, les gars ! » hurlai-je en rifain. Une main me saisit par le col et tenta de me relever. Je tentais de me mettre debout et de marcher. Impossible, ma jambe me brûlait. Je fis un nouvel effort et, cette fois-ci je parvins à me traîner, quelques mètres, à reculons sur les bras. Deux hommes m'aidèrent à avancer quelques mètres derrière la ligne. L'un me prit sous le bras en essayant de me cramponner à son cou, l'autre s'empara de ma jambe blessée. Je n'avais fait que quelques mètres avant qu'ils ne me lâchent. Je tentai de tenir debout pour essayer de continuer à marcher et m'enfuir de l'enfer. À cet instant, une vive douleur dans la tête me coupa le souffle. Je vacillai. Une force irrésistible m'attira au sol, je m'écroulai. Je succombai à nouveau. De ces moments passés entre la vie et la mort, je n'avais gardé que des bribes confuses, sans suites ni sens. Je continuais à faire semblant d'être vivant, alors qu'au fond j'avais le sentiment d'être déjà mort.

Un peu plus tard, quand j'avais commencé à reprendre conscience, plusieurs visages flottaient au-dessus de moi. Ils semblaient crier, je ne comprenais pas ce qu'ils se disaient. Je secouai la tête, mais je sentis que des mains me la saisissaient et me forçaient à la reposer. Je me sentais tellement mal que je me couchais à nouveau. Je fermai les yeux, serrai les poings si fort qu'un tremblement me parcourut de la tête aux pieds. Je succombai à nouveau. J'étais incapable de faire quoique ce soit. Je me forçai à fermer les yeux, pour essayer de respirer calmement et de lutter ainsi contre mes douleurs. Tout était trouble dans ma tête. Je voyais

le film de toute ma vie antérieure défiler dans ma tête en quelques fractions de seconde.

-Que se passe-t-il réellement ? Allais-je mourir, cette fois-ci pour de vrai ? Est-ce que j'arriverais à sortir de ce cauchemar ? me demandai-je

Les douleurs lancinances de ma jambe et de ma tête me réveillèrent. Enfin, c'était ce que je croyais. Mais je restais confus, je ne savais pas si on était de jour ou de nuit, je me demandais si je rêvais ou si j'étais éveillé. Par la suite, la force de mon cauchemar s'était estompée progressivement; et à la fin, je crus que je m'en étais évadé. À ce moment, il me sembla que j'allais pouvoir m'en sortir ! Quand j'eus repris conscience et que je compris que j'étais réellement vivant, je cherchais à reconnaître les lieux où je me trouvais. Je remerciai Dieu d'être toujours en vie et le priai qu'on me sorte de ce brasier le plus rapidement possible ! Martyrisé dans ma chair ensanglantée, je n'avais d'autre idée que de fuir le champ de bataille et d'atteindre le premier poste de secours. Je me sentais effroyablement perdu, impuissant, inerte. J'étais incapable du moindre effort pour me sauver. Je pris conscience alors que cela faisait déjà presque deux ans que j'étais en Espagne, et que c'était là la première fois que je me trouvais sérieusement en danger de mort. Une angoisse pénible alourdissait mes membres et engourdisait mes pensées. Je me demandais ce que je faisais là ? Qu'avais-je fait pour mériter cela ? Pourquoi cette guerre ? Pourquoi m'avaient-ils choisi moi et pas un autre ? Comment étais-je arrivé jusqu'ici ? Hier, j'étais entouré des miens, et aujourd'hui je me retrouve seul et au bord de la mort. Quel destin ?

Dans ma solitude, je n'arrêtais pas de penser à mes enfants dont cette guerre m'avait séparé. Ils devaient manquer de tout en mon absence. Je pensais aussi à mon épouse, une femme d'un courage exceptionnel. Elle était toujours souriante et optimiste, même dans les moments les plus difficiles. J'espérais que même sans moi, elle pouvait continuer à se débrouiller toute seule pour trouver de la nourriture et faire manger nos enfants à leur faim. J'espérais surtout, retrouver rapidement ma famille et qu'on puisse vivre en paix.

Mais pour le moment, j'étais seul, face à la mort, à ma mort. Je continuais à souffrir dans le silence, une souffrance sans fin. De là

où je me trouvais, je voyais des personnes qui étaient dans le même cas que moi, agoniser dans la solitude et dans l'indifférence. Je voulais bien leur dire un mot, mais je ne pouvais pas. J'imaginai leurs peurs, leurs désarrois, leurs souffrances.

Au bout de quelques minutes, je n'en pouvais plus. La pensée de la mort était si proche de moi que je voulais fermer les yeux, oublier tout et renoncer à cet espoir de croire encore à la vie, à la survie. Mais d'un autre côté, je tenais à résister, je voulais prouver que la vie valait la peine d'être vécue. Je me contentais alors seulement de fermer les yeux, tendre l'oreille et continuer à respirer.

En réalité, j'avais pris conscience que ma survie était à la merci des secouristes qui tardaient à venir. C'était le cas de bien d'autres blessés comme moi qui devaient être transportés pour être soignés. Ceux qui avaient la chance de pouvoir marcher se déplaçaient lentement de trou d'obus en trou d'obus puis d'abri en abri, faisant halte pour échapper aux explosions, attendant une accalmie pour franchir une autre étape.

Il fallait attendre la fin de l'alerte, plus d'une demie heure d'attente dans la souffrance, avant d'être évacué vers l'infirmerie du camp, établie à l'arrière de la ligne de feu. Durant toute la durée du transfert, mon corps ballottait sur un brancard qui tanguait au rythme de la marche prudente mais accélérée de deux courageux brancardiers. À l'arrivée au premier poste de secours, un infirmier m'installa sur une civière parmi d'autres blessés. Je touchai mon visage : du sang coulait de mon oreille droite qui continuait à me faire souffrir terriblement et à bourdonner. J'étais subconscient, mais je distinguais les sons. Un infirmier, le regard affolé, tenta d'examiner rapidement ma jambe.

- Por favor señor, ouvrez les yeux, vous m'entendez, ouvrez les yeux...

Je l'entendais de loin, toujours comme dans un rêve, mais tant que je ne réagissais pas, il insistait, plein de sollicitude :

- Ne bougez pas, je vais m'occuper de vous. Je crois que vous avez pris un mauvais coup : une fracture ouverte de la jambe gauche, en plus d'un traumatisme crânien.

Il se contenta, après m'avoir injecté une dose d'antalgique, probablement de la morphine, de me mettre un pansement compressif au niveau de la plaie de ma jambe qu'il immobilisa dans une attelle métallique.

Je m'attendais à être accueilli dans un véritable hôpital. Mais je m'étais retrouvé dans un camp qui n'était qu'un petit poste de secours de fortune installé sous une grande tente. J'étais en colère, mais contre qui ? Je ne le savais pas très bien.

Le camp regorgeait de blessés qui continuaient à y affluer en grand nombre. Des brancardiers arrivaient sans cesse. Ils posaient leurs brancards par terre, les déchargeaient puis repartaient aussitôt. Il n'y avait pas assez de brancards, certains blessés arrivaient seuls ou hissés sur le dos de compagnons de bonne volonté. Allongés, parfois à même le sol ou sur de la paille, les blessés criaient leurs douleurs de tous les coins. Les infirmiers se contentaient de leur faire des pansements compressifs, de placer des garrots pour arrêter les hémorragies, avant de leur injecter de fortes doses de calmants. Pour soulager leur impatience, ils leur promettaient que les blessés atteints gravement seraient placés rapidement dans de véritables hôpitaux bien installés, ayant des vraies salles d'opération, des chirurgiens éprouvés et un personnel infirmier qualifié.

En attendant, près de moi, une âme s'envolait vers le ciel toutes les heures. Je souffrais, mais je gardais espoir. J'avais passé mon temps à guetter l'arrivée d'une ambulance pour me transporter vers un hôpital de l'arrière.

Quand j'avais protesté auprès d'un infirmier parce qu'il me semblait donner la priorité à évacuer en premier les blessés espagnols, celui-ci m'avait d'abord ignoré. Devant mon insistance, il me répondit sèchement :

- Tu ne crois quand même pas qu'on allait donner la place d'un Espagnol à un Moro ?

- Tu n'as pas honte de dire ça, nous aussi on se bat pour l'Espagne, lui répondit un blessé qui était à mes côtés.

- Vous devez vous estimer heureux d'être vivants, cria-t-il.

Toutes les heures, de nouveaux blessés continuaient à affluer. Quelques mots échangés avec les derniers venus en disaient long sur l'intensité des combats qui se déroulaient pas loin de nous. J'étais heureux de continuer à être vivant. J'avais dû attendre dans le camp une journée avant d'être évacué le lendemain dans une ambulance vers l'hôpital le plus proche. J'avais dormi tout le long du voyage, certainement sous l'effet de la morphine. Quand je rouvris mes yeux, je me trouvais dans une grande chambre aux murs blancs. J'étais installé sur un lit parmi d'autres blessés, tous des Marocains. Je me trouvais dans un hôpital militaire du côté de la ville d'Albacete.

La porte s'ouvrit et une femme vêtue en blanc apparut et s'approcha de mon lit. Un médecin ne tarda pas à la rejoindre pour venir me voir et s'enquérir de mon état. Un des brancardiers, qui était toujours là, lui expliqua ce qui m'était arrivé. Sans attendre, le jeune médecin enchaîna plusieurs questions pendant que son adjointe notait mes réponses hésitantes. Une fois l'interrogatoire terminé, il me tira la langue puis dirigea une lumière éblouissante dans mes yeux. Il jeta un coup d'œil rapide sur ma jambe blessée :

- Bon, apparemment, vous n'avez rien de méchant, me rassura le médecin

Avant de quitter la pièce, il se tourna vers l'infirmière qui l'accompagnait et lui demanda de me faire des radiographies. Il griffonna un mot sur une feuille et le donna à sa collaboratrice. Il laissa quelques instructions que je n'avais pas pu entendre, puis disparut.

Sœur Maria essaya de m'expliquer les choses plus calmement. Elle faisait de son mieux pour me rassurer. Elle me signifia qu'on allait s'occuper de moi le plus tôt possible.

- Suis-je grièvement blessé ? demandai-je à l'infirmière.

- Ne vous inquiétez pas monsieur, j'espère que ce n'est rien de grave, me consola-t-elle avec un grand sourire. Vous êtes ici en sécurité et entre de bonnes mains. Nous veillons tous à ce que tout se passe bien.

- J'ai besoin de savoir ce que j'ai, lui demandai-je avec un soupir.

Elle me fit une petite grimace, avant de poursuivre :

-Quoi qu'il vous soit arrivé, il n'y a qu'une chose que vous devez savoir : vous n'êtes plus complètement seul. Vous êtes en sécurité ici, avec nous.

Le silence qui suivit cette déclaration de Sœur Maria dura plusieurs secondes, durant lesquelles je pris le temps de saisir et de soupeser les mots que je venais d'entendre. Puis, sans me rendre compte, je levai mes yeux vers elle et les plongeai dans les siens, pour la toute première fois. Un peu troublée, elle soutint son regard pour me faire comprendre que ce n'étaient peut-être pas des paroles en l'air. J'étais sur le point de fondre en larmes.

- Je vous aiderai, du mieux que je peux et de tout mon cœur, me dit-elle. Mais il va falloir que vous y mettiez un peu du vôtre : de la patience.

Allongé dans mon lit, je réfléchissais à nouveau à ce que je venais d'entendre lorsque Sœur Maria continua :

- Ne vous inquiétez pas, nous prendrons soin de vous, je vous le promets.

Je me calmai un peu. Plus que ses mots, c'était le regard que Sœur Maria posait sur moi qui me rassurait. Un regard franc et bienveillant.

Les radiographies confirmèrent la fracture des deux os de ma jambe gauche et me tranquilliserent quant à mon crâne qui heureusement n'était pas touché. Inquiet, je n'arrivais pas à dormir la première nuit. À chaque fois que je demandais l'heure, on me répétait que c'était encore la nuit, qu'il était encore tôt. Le lendemain, je fus amené dans la salle de pansement qui se trouvait au fond d'un long couloir. L'odeur forte des médicaments et des produits chimiques me donna la nausée à l'entrée. On me posa sur une table dure. J'entendis le chirurgien entrer et dire aux hommes qui m'avaient transporté :

- Soulevez-lui la jambe avec précaution, elle est très douloureuse.

J'avais très peur, la sueur me coulait sur tout le corps. Je ne savais pas dans quel état était ma jambe. J'avais peur d'une éventuelle amputation. Rien qu'y penser m'effrayait, mais je continuais à ne pas désespérer.

Le chirurgien, qui avait le grade de capitaine, se retourna vers moi et me dit avec un petit sourire :

- Tu ne dois pas avoir peur, je vais m'occuper maintenant de ta jambe pour te remettre sur pied dans quelques semaines. Si tu collabores tout ira vite et bien. Ta fracture n'est pas méchante, elle est légèrement déplacée, j'essayerai juste de fermer la plaie.

J'avais énormément souffert quand on avait voulu me retirer le premier pansement qu'on m'avait placé au début au poste de secours ; mais j'arrivais à contenir ma douleur. Je lus un verset de Coran et fermai mes yeux. Sans aucune anesthésie, le médecin avait nettoyé ma blessure, avait mis quelques points de suture pour fermer ma plaie, et termina par un pansement. Je souffrais atrocement, je voulais crier, me jeter de la table et m'enfuir. Mais je m'efforçais de rester calme, je n'avais pas d'autre choix. Ensuite ma jambe fut entourée par un plâtre fenêtré. En moins d'une demi-heure tout était terminé et on me ramena dans mon lit. Sœur Maria était venue me rassurer que tout s'était bien passé. Le chirurgien s'était contenté de soigner la plaie de ma jambe que je devais garder immobilisée dans un plâtre pendant deux mois. Avant de me quitter, elle me demanda si j'avais encore mal.

- Maintenant, je vais mieux, merci beaucoup, répondis-je.

Les premiers jours, je me sentais bien, mon calvaire semblait bien être très loin. Les douleurs de ma jambe s'étaient estompées provisoirement, mais j'étais obligé de rester cloué dans mon lit. Les infirmières étaient à mon service vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Elles étaient dévouées et compétentes. Je ne manquais de rien, sauf peut-être un certain besoin de savoir ce qui se passait dehors. Du monde extérieur, je n'avais plus la moindre idée, mais mon existence à moi était devenue tolérable.

Vers le quatrième jour, alors que je dormais, un besoin violent de soif me réveilla en pleine nuit. C'était l'effet de la fièvre qui allait et venait comme une fournaise déchaînée dans mon corps. J'avais chaud partout et en même temps mon corps grelottait violemment. Je n'arrivais pas à trouver une position reposante dans mon lit. Je m'enroulais dans ma couverture et je demandais à boire. J'avais peur que si personne ne venait me prêter main forte, j'allais mourir sur ce lit maintenant. Cette idée m'affligeait. Je ne souhaitais qu'une chose, que cela cesse immédiatement, car je n'en pouvais plus. Je

commençais à divaguer. Ma fièvre était devenue une forme de délire. Délirer, c'était aussi rêver. Et rêver, s'était se sentir loin. Rêver, c'était être de nouveau loin, à la maison avec ma femme et mes enfants.

Heureusement et sans m'y attendre la porte de la salle s'ouvrit et une infirmière entra. Je n'en croyais pas mes yeux, je l'ai prise pour une hallucination. C'était Sœur Maria. Elle s'approcha de mon lit, me toucha le front qui brûlait. Son visage montra des signes d'inquiétude.

- Tout va s'arranger, ne vous inquiétez pas.

Je percevais sa voix comme dans un rêve. Voyant que je ne répondais pas, elle cria fort pour demander l'aide des autres infirmières. Je voulais lui dire quelque chose, mais mon corps tremblait tellement que je ne savais pas quoi faire. Incapable de parler, j'éclatai en sanglots, comme un petit enfant.

- Pourquoi pleurez-vous ? Vous êtes en sécurité ici, je veillerai à ce que tout aille bien, reprit-elle d'une voix calme et réconfortante, avant que ses doigts pâles et frais ne viennent se poser sur ma joue droite pour la caresser et essayer d'essuyer mes larmes.

Elle demanda à la jeune aide-soignante Teresa qui venait de la rejoindre :

- Allez lui chercher à boire rapidement.

Puis je l'entendis lui dire :

- Appelle vite le médecin de garde, Mohand a de la fièvre, il doit développer une infection sévère.

Teresa sortit et revint rapidement avec un pichet d'eau, Sœur Maria en versa dans un verre, me souleva la tête et me fit boire un peu. La moitié du verre coula sur ma poitrine et les draps.

- Encore, demandai-je.

Je bus ainsi plusieurs verres, cela me ramena à la vie.

- Vous voulez manger quelque chose ? Me demanda Sœur Maria.

- Non merci, je n'ai pas faim, répondis-je.

Sœur Maria demanda à son adjointe de ramener des draps propres et de me refaire le lit. Un peu plus tard, arriva un jeune médecin. Il s'approcha de moi, puis m'examina de la tête aux pieds, me palpa, m'ausculta, tapota ma poitrine, prit ma température et finit par jeter un coup d'œil sur le pansement de ma jambe. Le médecin

tenta de m'expliquer ce que j'avais. Je ne retins rien de ce qu'il m'avait dit. Il alla discuter avec Sœur Maria qui revint juste après pour me faire une injection très douloureuse. Elle m'expliqua à son tour d'un ton rassurant que ce n'était rien de grave, et que demain on me changera le pansement et qu'ensuite tout ira bien. Un peu plus tard, l'aide-soignante apparut avec un bol de soupe. Par deux reprises, elle tenta de me faire avaler de force cette bouillie que mon estomac renâclait, je la trouvais répugnante. A la fin j'avais pu absorber quelques cuillerées. Le liquide chaud débordait de ma bouche, coulait sur mon menton envahi par une barbe devenue rude et hirsute en quelques jours. Teresa m'essuyait patiemment tout en me forçant à continuer à manger. Elle prenait soin de moi et m'aidait avec une telle attention que je me sentis comme un petit enfant.

- Vous devez vous reposer maintenant.

Je me sentis soulagé et je m'étais enfin endormi.

Le lendemain matin l'infirmière était venue me voir :

- On va être obligé de vous amener au bloc opératoire, me dit-elle avec un petit sourire

- Pourquoi faire ? Je me sens bien, lui répondis-je un peu surpris.

- C'est juste pour vérifier l'état de votre plaie.

- Je ne veux pas aller encore une fois au bloc, je ne veux pas qu'on me coupe ma jambe, répétais-je stupidement et obstinément.

Elle avait pris tout son temps et usé de tout son talent pour me convaincre. On avait défait mon pansement et on avait trouvé que ma plaie suppurait. Le médecin m'expliqua qu'il devait la nettoyer, retirer les fils de suture et la laisser ouverte avec comme inconvénient que la cicatrisation allait prendre un peu plus de temps et que par conséquent mon hospitalisation sera longue elle aussi. Sœur Maria, qui était là, me rassura que je ne risquais pas d'amputation, chose que je craignais le plus.

- Vous avez passé le cap, je crois. Mais ce n'est pas encore fini et vous devez reprendre des forces.

Quand je lui avais demandé quand est-ce que je pourrai rentrer chez moi, elle me répondit :

- Tout ira bien. Vous allez rester parmi nous jusqu'à ce que vous alliez mieux, inchallah !

Je voulais encore lui parler, lui poser d'autres questions sur ma jambe. Elle ne me répondit pas, elle était partie d'un pas pressé pour s'occuper d'autres blessés qui l'appelaient de tous les coins.

La nuit suivante, je n'arrivais pas à dormir. Dehors, il faisait toujours noir, il m'était impossible de deviner l'heure. Ce fut l'enfer de nouveau. La température de mon corps était montée comme hier, mes habits ainsi que mes draps étaient en eau. Je suais de partout et mon corps tremblait. Je n'avais pas attendu beaucoup avant de voir arriver l'aide-soignante Teresa. Quelqu'un avait dû l'avertir et elle s'était dépêchée de venir s'enquérir de mon état. Je fus agréablement surpris en la voyant s'approcher de moi d'une démarche mesurée. Son apparition soudaine me fit sortir de ma torpeur. Son port était majestueux et son visage était rempli de bonté et de charme. Après avoir pris ma température, elle s'assit auprès de mon lit et me prit la main. Je voulais la retirer, mais je n'en avais pas la force. J'avais pris mon courage des deux mains pour résister à cette sensation bouleversante de sa lisse main qui serrait la mienne. Je me sentais confus, noyé dans l'illusion. Quand je refermais les yeux, ma main demeurait prise dans la sienne qui, parfois glissait doucement sur le dos de mes doigts en une caresse de réconfort et d'infinie patience. Chaque fois que j'ouvrais les yeux, je voyais Teresa assise à mes côtés, me regardant avec un sourire d'inquiétude apaisée. Face à cette beauté de l'âme et du corps réunies, je tenais à rester serein et ne pas perdre les pédales. Dans la confusion des hallucinations qui rongeaient ma tête, je l'entendis me dire d'une voix basse :

- Vous êtes brûlant, il faut qu'on s'occupe de vous.

Elle mouilla une serviette et la posa calmement sur mon front. Avec douceur, elle m'obligea à boire. Je sentis la fièvre retombée. Je fermai les yeux et m'abandonnai à la sensation de l'eau froide qui coulait sur mon front. J'étais soulagé. Je me sentis revivre enfin. J'étais certain que Teresa m'avait soigné seulement par sa présence, par quelques gorgées d'eau et par la douceur de ses mains magiques.

- Comment vous sentez-vous maintenant, Mohamed ?

- Ça va mieux, je me sens bien ; mais je ne m'appelle Mohamed, mon prénom est Mohand, lui répondis-je avec une pointe de nervosité dans ma voix.

- Je suis désolée, je croyais que c'était la même chose.

Je voulais la remercier. J'avais envie de lui parler, lui raconter bien des choses de mon pays, de ma famille, de mes enfants. J'en étais incapable. Les vagues de fièvre me secouaient de nouveau. Je ne comprenais pas ce qui se passait dans ma tête. Tout était embrouillé. Je tentais de retrouver le contrôle de moi-même, mais tout d'un coup je me retrouvais emporté dans un profond cauchemar dont je n'avais pu m'échapper qu'au petit matin. Je ne savais pas quand est-ce que Teresa était partie. Mon voisin m'avait informé que durant toute la nuit, elle était revenue plusieurs fois s'assurer de mon état, m'essuyer le visage et me donner à boire.

Le matin, l'aide-soignante était passée me voir avec son tensiomètre à la main. Je reçus sa visite avec un visage gai et riant. Elle fut surprise d'être accueillie par une bien meilleure mine. Elle s'en réjouit. Je me sentais déjà mieux. Des deux dernières nuits, il ne me restait plus que des bribes d'images sans suite ni sens.

- Alors, ça va mieux ? Vous avez l'air d'aller bien.

- Beaucoup mieux ! répondis-je.

- Vous avez bien dormi ?

- Oui, suffisamment.

- Vous avez passé le cap, je crois.

- Merci beaucoup.

- Mais ce n'est pas encore fini, vous devez manger et boire beaucoup d'eau pour reprendre des forces.

- Je vais essayer, mais pour le moment je n'ai pas d'appétit.

- Restaurez-vous vite, comme ça vous pourrez vous mettre sur pied et commencer à marcher. Prochainement, je vais vous trouver des béquilles pour vous aider à marcher.

Teresa me parlait d'une voix mélodieuse, avec un grand sourire sur son beau visage. J'aimais la voir sourire. Sans me rendre compte, je me sentis ensorcelé. Je n'écoutais plus ce qu'elle me disait, j'étais si occupé à contempler ses lèvres bouger, ses yeux briller... Elle était

si jeune, si ravissante... Il me semblait que je n'avais jamais vu de femme aussi belle.

- Il faut que je parte maintenant, je reviendrai dès que vous aurez besoin de quelque chose. À bientôt.

- Au revoir, merci beaucoup...

Elle hocha les épaules et s'éloigna d'un pas accéléré sans me laisser le temps de terminer ma phrase. Je voulais la remercier davantage pour ses soins et lui demander pardon.

Cette femme commençait à m'intriguer. Je n'arrêtais pas de m'interroger. Beaucoup d'idées me traversaient la tête et me faisaient réfléchir. Dieu seul savait que je ne désirais pas m'attacher à elle, tomber amoureux d'elle. Je ne voulais tomber amoureux d'aucune femme ici.

Un amour impossible

Octobre 1938

Les jours passaient et mon état s'était beaucoup amélioré. J'avais repris un peu de force, je pouvais m'habiller seul, faire quelques pas si l'on me soutenait, ce qui me permettait d'aller aux WC tout seul. Je n'avais plus mal. Il n'y avait plus de pus au niveau de la plaie de ma jambe qui devenait chaque jour plus propre. Entre-temps, une croûte s'était formée, signe d'un début de cicatrisation.

- Maintenant, on va vous mettre un plâtre circulaire pour laisser le temps aux os de votre jambe de bien se ressouder, cela risque de prendre un peu de temps, mais le plus important c'est que votre jambe soit maintenant sauvée et que vous puissiez appuyer dessus bientôt ; m'avait dit un jour l'infirmière major quand elle s'était aperçue que je commençais à m'impatisser.

Teresa continuait à venir tous les jours dans notre salle. Comme d'habitude, elle passait d'un lit de malade à l'autre en distribuant son

sourire et sa politesse. Elle entra et sortait plusieurs fois. Je suivais du regard sa fine et gracieuse silhouette. Parfois, elle restait assise sur le bord de mon lit, et me demandait de lui parler de moi, de ce que j'allais faire quand je quitterai l'hôpital. Elle était belle et souriante. Elle avait des yeux verts et captivants. Je n'arrivais pas à en détacher le regard sans me sentir rapidement troublé. J'avais peur de me trouver seul en sa présence.

Un soir, Teresa était venue s'asseoir sur un tabouret tout près de mon lit. Les mains posées sur ses genoux, elle commença à me demander si j'allais bien. J'étais très touché par l'intérêt qu'elle portait pour moi. Face à cette sainte et belle créature, j'avais préféré garder le silence. Elle était une inconnue pour moi, une étrangère. À la regarder de près, je me sentis intimidé, confus. Grâce à son charme et à sa capacité de séduire, je me sentais traversé par des vagues de sentiments contradictoires. Cette femme avait ce quelque chose d'insaisissable qui séduisait et inquiétait en même temps, comme l'enchantement d'une sirène. J'étais captivé par cette créature et en même temps je n'étais pas sûr de sa sincérité. J'étais rempli d'un immense espoir qui me faisait peur tant je redoutais d'être déçu.

En voyant que je ne répondais pas à ses questions, Teresa hocha la tête :

- Vous ne voulez jamais parler, je ne sais rien de vous, dit-elle avec un petit sourire. Je ne sais même pas si vous êtes marié, si vous avez des enfants ou...

La tentation de lui parler me venait, mais quelque chose me bloquait. Je ne comprenais pas pourquoi ? J'avais peur. Peur de la laisser se rapprocher de moi encore plus. Je la connaissais à peine et seulement depuis quelques semaines, elle n'était encore pour moi qu'un fantasme. La pensée de l'amour et peut-être autre chose, me traversa subitement et fit battre mon cœur intensément. Jusque-là, je n'avais aimé qu'une personne, ma femme, celle dont l'image ne me lâchait jamais. Le peu de femmes avec qui j'avais couché, je n'en avais jamais aimé une seule, je m'étais servi d'elles, de leur corps, c'est tout.

Teresa me fixa avec son regard long et patient; ce qui me gênait profondément. Quelques secondes passèrent. Elle fit mine de

regarder ailleurs, puis me déclara :

- Ça va mieux ?

- Un peu, ma jambe me fait toujours mal. Je ne sais pas si je vais guérir et pouvoir marcher un jour comme avant.

- Pourquoi vous dites ça ? Je pense que oui, vous verrez bien, il faut s'armer d'un peu de patience et tout ira bien.

- Ne me mens pas. Ça ne sera plus comme avant pour moi, je le sens. Au mieux, je vais rentrer chez moi avec un handicap. Je vais boiter tout le reste de ma vie.

- C'est faux.

Elle fit une pause, puis elle leva lentement ses yeux vers moi et dit d'une voix frêle :

- Je vous dérange ?

- Non. Tu peux rester là si tu veux.

- Nous sommes amis ?

- Heu...si tu veux. Qu'est-ce que tu cherches, au juste ? Pourquoi fais-tu tout ça pour moi ? Que me veux-tu ? Lui demandai-je d'un ton hésitant.

Mes questions semblaient l'embarrasser. J'avais compris que je l'avais blessée. Pourquoi lui avais-je parlé de cette façon idiote ? Pourquoi lui avais-je posé ces questions inutiles. Je regrettais ces mots cruels qui s'étaient échappés de ma bouche sans faire attention à ce que je disais.

Vexée, son visage se crispa et devint tout pâle. Elle retint son souffle, puis fixa sur moi ses grands yeux calmes :

- Pourquoi vous êtes en colère contre moi ? Je ne veux rien de vous, je veux juste vous aider.

- Pourquoi ? Qu'espères-tu ?

Elle secoua tristement la tête :

- Je viens juste pour vous aider par devoir et amitié.

- Par amitié ? Quelle amitié ? Que sais-tu de moi ?

- Ne vous excitez pas comme ça, vous allez vous fatiguer, me répondit-elle calmement.

Ses beaux yeux me scrutaient, il me semblait y percevoir une lueur inquiète, mais elle restait calme, maître d'elle-même. Puis, subitement, elle mordait sa lèvre supérieure et détournait la tête. Mon

ton avait dû lui faire mal, et elle craqua d'une manière inattendue. Lorsqu'elle me regarda de nouveau, ses yeux se remplirent de larmes, qu'elle s'efforça en vain de retenir. Sans tarder, elle tourna son dos et décida de partir. Avant de se retirer, elle s'adressa de nouveau à moi, les lèvres tremblantes et les dents serrées. Son beau visage devenu pâle, se contracta comme sous une douleur pénible. Elle réfléchit un moment puis finit par balbutier :

- Je veux bien vous aider, mais je ne peux rien faire de plus. Pardon si...

Je n'arrivais pas à comprendre, si ces paroles étaient un moyen de me demander pardon, ou si elles n'étaient que mensonge, dissimulant quelque chose qu'elle ne souhaitait pas me confier, ou si elle préparait un adieu définitif. Elle s'éloigna sans terminer sa phrase, elle était livide mais son visage ne reflétait qu'une infime tristesse. Je voulais l'appeler pour lui dire de revenir, pour lui demander pardon, j'hésitais, je me sentais bloqué. Mon impuissance à lui offrir quoi que ce soit m'attristait. En la voyant fermer la porte derrière elle, cela me calma un peu. Je n'avais pas cessé de me demander : qu'est-ce qu'elle est venue faire ici ? Que veut-elle de moi ? Que voit-elle en moi ? Notre rencontre était-elle un simple fruit du hasard ? Point de réponses pour le moment. Je m'interrogeais aussi si je ne m'étais pas fait tellement d'illusions au point d'interpréter sa gentillesse naturelle comme une invitation à autre chose, une aventure amoureuse ? Je doutais de ce qu'il allait se produire entre nous. Plus j'y réfléchissais, plus je trouvais ma réaction irresponsable, enfantine

Je regrettais ce qui s'était passé. J'étais gêné de faire mal à cette femme, qui prenait soin de moi depuis plusieurs jours. Grâce à son intelligence et à sa capacité de séduire, je me sentais attaché à elle. Mais, en même temps, je tenais à rester éloigné d'elle. Quand elle repartait, je voulais au fond de moi-même qu'elle revienne. Son corps m'attirait et en même temps il m'effrayait. Sa présence me rendait heureux. Mais en même temps je commençais à me demander : que me voulait-elle au juste ? Où voulait-elle en venir avec sa gentillesse intarissable ? Cherchait-elle à me convaincre de quelque chose ? Espérait-elle me convertir un jour à sa religion ? Elle me traitait comme si j'étais son frère, son amant ou son mari.

Mais elle n'était ni ma sœur, ni ma femme. Mais qui était-elle au juste pour se comporter ainsi avec moi ?

Le lendemain, elle était comme d'habitude venue pour continuer ses soins. Mais ses gestes semblaient avoir une autre qualité, plus froids, plus fonctionnels.

- Merci pour tout ce vous faites pour nous, lui avais-je dit avec un petit sourire, quand elle avait terminé son travail.

Elle hocha la tête mais ne dit rien.

- A demain, ajoutai-je.

- A demain, me répondit-elle froidement.

Après son départ, je commençais à douter. Je ne savais pas ce que l'avenir me réservait comme surprises. Ce dont j'étais sûr et certain c'est que la présence de cette femme angélique m'apportait du réconfort et de l'écoute, même si des fois, il m'arrivait de les interpréter avec une certaine ambiguïté. Mais avec les jours qui passaient, c'était plutôt un sentiment de respect et de confiance que j'éprouvais envers cette infirmière qui débordait de bonté et de douceur. Quand elle s'absentait pour une raison que je ne connaissais pas, il m'arrivait de prier afin qu'elle revienne vite changer mon pansement, rien que pour sentir son doux toucher, rien que pour respirer son divin parfum.

Quelques jours plus tard, je m'étais rasé. Je devais reprendre une apparence humaine. Mon médecin passa me voir :

- Vous avez l'air d'aller mieux ?

- Un peu, quand est-ce que je peux rentrer chez moi ?

- Dès que les choses se seront calmées, très bientôt, j'espère.

- Que se passe-t-il à Madrid ?

- Vous pensez encore revenir au front ? Vous ne devez pas vous faire de soucis, Madrid est en train de tomber enfin.

- Je ne me fais pas de soucis, je veux juste avoir des nouvelles de mes amis.

La vie à l'hôpital commençait à me sembler familière et chaleureuse. L'abondance de la nourriture, la propreté, la fraîcheur des draps, le calme qui y régnait, m'avaient aidé à oublier

rapidement le calvaire de la guerre et à surmonter la douleur de ma jambe handicapée.

Les jours filaient agréablement. Je me sentais apaisé, en amitié avec tout ce beau monde. Parfois, je m'asseyais sur le bord de mon lit, la fenêtre de ma salle ouverte, je promenais mon regard sur l'horizon lointain. Derrière le bâtiment de l'hôpital, s'étendait un beau parc, avec un gazon très vert, de grands arbres vers le bas et sur les côtés des parterres de fleurs ; au fond on apercevait quelques maisons, puis la campagne.

J'étais encore faible, mais lentement je reprenais des forces. Je commençais même à me déplacer en claudiquant, à l'aide des béquilles. J'étais content là où j'étais, avec un handicap certes, mais toujours vivant, c'était ce qui comptait pour moi. Au fond de moi-même, je n'avais pas envie de me remettre tout de suite. Je n'avais pas envie d'être envoyé de nouveau à la guerre. Je ne voulais pas retourner à la vie dans les tranchées pour subir une autre fois la promiscuité des baraquements, supporter le grouillement des latrines collectives. Ici j'étais loin des bruits des moteurs et des avions. Je n'entendais plus ni coups de feu, ni cris de blessés...

Pendant les premiers jours de ma convalescence, j'avais une faim immense, je dévorais tout ce qu'on me donnait. En très peu de temps j'avais repris le poids perdu. Je me sentais bien. Je commençais à m'habituer lentement à ma nouvelle situation d'handicapé, sans me poser trop de questions. Mon séjour à l'hôpital devenait agréable. Les jours s'envolaient sans que je ne m'en rende compte. Sans demander de permission, je m'en allais tout seul, appuyé sur mes béquilles, me promener dans le grand jardin qui se trouvait à l'entrée. Le calme qui y régnait m'enchantait. L'air frais et doux, plein d'odeur d'herbes et de feuilles, me rappelait la campagne de chez nous et me soulageait profondément. Je m'efforçais à marcher, guidé par les rayons du soleil. J'éprouvais une telle jouissance à voir se déployer devant mes yeux tant de verdure, que je ne m'apercevais pas de la fatigue. Les coups de feu, les rafales de mitrailleuse, les bruits des obus et des avions étaient bien loin.

De temps en temps, Teresa m'accompagnait dans mes promenades. Les choses avaient changé, mais elle tenait à se

comporter avec moi comme avant, comme si rien ne s'était passé dans nos relations. Je ne comprenais pas pourquoi elle tenait avec obstination à venir me voir et me parler. Partagé entre mon intention de tourner la page et l'invincible désir de l'avoir à côté de moi, je n'étais ni capable de refuser ses invitations, ni capable de savoir ce qu'elle voulait de moi vraiment. Quand je me retrouvais seul avec elle, elle exigeait de moi de parler à voix basse. Avec beaucoup d'effort je m'y étais habitué.

Les jours passaient, mais je n'arrivais toujours pas à percer les secrets de cette femme, je ne savais pas ce qui se passait dans sa tête. Quant à moi, parfois, sous le coup du désir, des idées insensées me traversaient l'esprit, des fantasmes qui surgissaient dans un cerveau troublé par l'émotion et la peur, mais je ne tardais pas à les écarter très rapidement. Un jour, à la fin d'une longue promenade, j'avais retrouvé Teresa assise seule à l'écart des autres infirmières. J'avais décidé de la rejoindre. En m'essayant à ses côtés, je fus frappé par son air pensif et mélancolique. Elle me fixait en silence de ses beaux yeux sombres et profonds, un regard scrutateur, curieux, serein. Je ne voulais pas lui parler de mes craintes et de mes attentes. Je tenais plutôt à l'interroger et à l'entendre. Au début, elle se défaussa et me retourna mes questions. Mais je revins à la charge et me montrai insistant. Elle resta muette quelque instant, puis m'invita à une promenade. Je tenais à l'accompagner dans l'espoir que sa langue se délie. Alors qu'elle me tendait sa main pour m'aider à descendre les escaliers de la grande cour, elle m'avait surpris quand elle me chuchota avec de la tendresse dans sa voix :

- Vous seriez prêt à vous convertir pour moi ?
- À quoi tu penses ? Lui répondis-je d'un air étonné.
- J'ai peur que je sois incomprise et mal jugée.
- Je t'écoute, je ferai de mon mieux pour te comprendre.
- Et si on se mariait... je me dis, si un jour par hasard vous vous décidiez à rester ici parmi nous et que mes parents l'acceptaient.
- Mais ce n'est pas le cas, nous sommes deux personnes que tout oppose.
- Oui, vous avez raison, je dis n'importe quoi, sourit-elle.

- Je pense que nous sommes tous les deux incapables de franchir le pas.

- Pourquoi vous rejetez même l'idée d'y penser ?

- Ce n'est pas de ma faute, tu n'as pas à t'en prendre à moi.

- Je sais qui vous êtes et ce que vous ressentez envers moi.

- Désolé, mais je n'ai rien d'autre à te dire.

Elle se retourna vers moi et racla la gorge de façon un peu mélodramatique.

- Vous savez quoi ? Dit-elle en s'essuyant le visage.

- Non.

- Je ne suis pas la méchante, dans cette histoire, répondit-elle d'un ton redevenu de nouveau mielleux.

Je n'étais pas sûr de comprendre le sens de cette phrase. Je levai mes yeux et reçus en pleine face le charme ravageur de cet ange lumineux. Je sentis mon cœur s'accélérer, ma respiration devint difficile. Je voulais lui dire quelque chose, mais les mots s'étranglaient au fond de ma gorge. Je me sentis fatigué. Je voulais rentrer me reposer dans mon lit. Elle observait attentivement mon visage. Sans doute elle décela dans mon regard vague et dans mes gestes nerveux des signes évidents d'une certaine panique.

Nous étions arrivés jusqu'au fond du parc, quand il s'était mis à pleuvoir, une pluie fine, légère, qui commençait à mouiller rapidement mes vêtements.

- Vous ne vous sentez pas bien ? Venez, on va rentrer, il commence à faire frais. Vous risquez d'attraper froid, me dit-elle.

- Et si on s'abritait sous un arbre et attendait qu'il cesse de pleuvoir...

Je voulais continuer à lui parler, lui dire encore quelque chose, mais les mots n'arrivaient pas à sortir. J'étais devenu muet un instant, puis j'avais pris mon courage à deux mains pour lui avouer :

- Je ne pense pas que je suis capable d'accepter ce que tu me proposes, insistai-je d'un ton angoissé. Tu me demandes de rester ici à tes côtés et de laisser tomber ma famille, les miens, ma terre; tu veux que je devienne un renégat. Je ne vois pas comment je peux t'aider.

- Et qu'est-ce qui vous fait penser que je vous demande tout ça ?

Pris de court, je répondis sans trop réfléchir :

- Je ne sais pas. Peut-être que pour toi, il serait facile de tourner la page blanche de ton passé, éliminer tous les obstacles et commencer une nouvelle vie. Ce n'est pas mon cas, parce que j'ai peut-être l'âge de ton père, et aujourd'hui je n'ai pas d'autre option que de revenir dans mon pays...

J'avais envie de continuer à lui parler encore et encore, à lui poser quelques questions, mais j'étais si ému, si perturbé, pour avoir prononcé ces quelques mots durs que ma gorge s'était resserrée de nouveau et que mes yeux s'étaient emplis de larmes. Je n'avais plus rien à lui raconter, nous n'avions plus rien à nous dire. Elle non plus, n'avait pas de réponse. Nous rebroussâmes chemin immédiatement. Teresa s'était tue, puis s'était mise à marcher rapidement. Je ne voulais pas la voir souffrir à cause de moi. J'avais envie de la sentir heureuse, mais je ne pouvais pas lui promettre le bonheur. Je me demandais si pour éviter de la faire peiner, je devrais me rapprocher encore d'elle, ou au contraire m'en éloigner ? Je m'étais efforcé pour la rejoindre et nous avons continué à marcher l'un à côté de l'autre, mais nous demeurions silencieux pendant tout le reste du chemin. Quand nous étions arrivés, j'étais trempé jusqu'aux os. Peu avant d'entrer à l'intérieur et au moment de nous séparer, nous avons échangé un long regard qui contenait tout ce que nous ressentions, tous nos désirs, toutes nos craintes. À la fin, elle eut un sourire furtif et passager :

- C'était un bel après-midi, lança-t-elle, les yeux fixés au sol pour éviter mon regard d'amertume.

Elle s'était éloignée en se retournant de temps en temps, agitant timidement sa main. Son allure triste, sa démarche hésitante et ses gestes indécis m'attendrirent. En regagnant ma chambre, j'étais fatigué, j'avais marché assez longtemps. En m'allongeant dans mon lit, je me disais : après tout, pourquoi pas ? Je me disais aussi que si les choses étaient différentes, j'aurais pu épouser cette femme, avoir des enfants avec elle. Elle aussi, lorsqu'elle me regardait, devait avoir des pensées semblables. C'était une belle femme, elle avait un corps superbe qui me plaisait, un corps doux et moelleux où on devait pouvoir s'oublier comme dans un oreiller. Qu'est-ce qui m'empêchait d'en profiter ?

En me rappelant les promesses que j'avais faites à ma femme à mon départ, j'avais de nouveau le mal du pays. Je pensais avec nostalgie à mon douar, à l'odeur agréable de ma terre natale, à la chaleur matinale ressentie dès le lever de soleil. Je commençais à revoir les montagnes et les champs qui entouraient ma maison. Quand l'image du doux visage de ma femme avait surgit à son tour devant moi, j'avais tressailli. Elle me manquait beaucoup : son amour, sa loyauté, son courage, son obstination. J'étais impatient de la revoir. « C'est pour elle que je suis là, que je me bats, que je risque de mourir. Je ne pourrai jamais lui parler de cette aventure. Que fait-elle en ce moment ? Est-elle en train de moucher un de nos enfants, de leur préparer le manger, ou de recoudre leurs vieux vêtements ? De prier pour moi ? De continuer à croire en mon retour vivant ? ». Toutes ces questions se bouscullaient dans ma tête, je n'arrivais pas à en démêler l'écheveau. Mes pensées s'envolaient au loin, très loin. Je n'arrivais plus à trouver le sommeil. Tard, dans le silence de la nuit, la voix de mon père était venue résonner dans un coin de ma tête : « ouvre tes yeux et regarde ce que tu peux avant qu'ils ne se ferment à jamais, il sera trop tard ».

Quelques jours avant ma sortie de l'hôpital, une après-midi, j'avais croisé Teresa dans la cour. Elle avait l'air pressée. Elle semblait fatiguée, de mauvaise humeur. Je voulais lui dire à cet instant que j'étais amoureux d'elle, mais à quoi bon, c'était déjà trop tard. Elle ne m'avait prêté visiblement aucune attention. Elle m'avait surpris par son regard qui m'avait totalement ignoré. Un regard sombre qui m'avait fait comprendre aussitôt que les choses avaient bel et bien changé. J'eus l'impression de percevoir quelque chose de nouveau chez elle, de familier et d'étrange à la fois. En regagnant mon lit, j'avais pensé de nouveau à elle. Je regrettais ses regards étincelants, ses sourires flamboyants.

Pendant le reste de mes jours à l'hôpital, je n'ai fait que penser à elle. Je passais mon temps à guetter sa silhouette et à la suivre des yeux, quand elle passait au loin. Je n'arrêtais pas de me lamenter sur mon sort, de regretter de l'avoir fait souffrir, de me reprocher de n'avoir pas eu le courage de lui confier ce que je ressentais réellement envers elle... Combien de fois j'avais pensé me

rapprocher d'elle à nouveau, pour lui parler, pour lui demander pardon, mais j'en étais incapable. Chaque nuit, son beau visage revenait sans cesse dans mes rêves. Je la revoyais me souriant, prête à bondir dans mes bras. Au petit matin, je me réveillais avec une lueur d'espoir. Mais le temps passait, et elle s'éloignait de moi chaque jour un peu plus. J'avais fini par me convaincre que tout était fini entre nous, mais son image continuait à me poursuivre comme un mauvais rêve.

Un soir, croisant Teresa dans un couloir, je la saluai, elle me regarda distraitement et continua son chemin. Ensuite, elle s'arrêta, revint sur ses pas et me surprit par un large sourire. Elle me dit :

- Qu'est-ce que vous avez l'air en forme, je ne vous ai pas reconnu, vous semblez un autre !

- Merci, je vois combien tu es occupée et je ne veux pas te déranger.

- Je veux vous parler un moment, si on allait dans le parc où il fait doux maintenant ?

Sur le coup cela m'avait fait vraiment plaisir, mais juste après, je commençais à douter. En entendant ces paroles, je n'arrivais pas à discerner si elle parlait sérieusement ou ironiquement. Peut-être devrais-je m'interroger quant à la raison de son invitation ? Cherchait-elle une réconciliation ? Voulait-elle à nouveau faire partie de ma vie ? Sans trop réfléchir, je n'avais pas hésité à acquiescer à sa demande inattendue. Je fis demi-tour et la suivis.

Dehors, c'était calme, il n'y avait personne.

- Je suis très contente pour vous, vous êtes en très bonne santé maintenant, me dit-elle d'un ton affectueux.

- Je ne sais pas comment te remercier pour tout ce que tu as fait pour qu'il en soit ainsi, lui répondis-je avec un sourire.

- Je suis très ravie d'être seule en votre compagnie.

Embarrassé, cherchant mes mots, je réagis sans réfléchir:

- Je pensais que tout était fini entre nous.

- À dire vrai, je reconnais que je ne sais pas pourquoi j'ai fait ça. Mais j'avais besoin de vous parler loin des oreilles et des regards indiscrets.

- C'est précisément ce dont j'ai besoin moi aussi, te parler, peut-être pour la dernière fois ? Je vais partir dans quelques jours et je tenais à te dire quelques mots. Je ne vais pas te mentir : les instants volés avec toi pendant mon séjour ici vont laisser en moi un souvenir inoubliable. Ta compagnie m'a aidé à surmonter ma maladie et mon dépaysement. Je ne sais pas comment te dire combien je suis profondément reconnaissant pour tout ce que tu as fait pour moi. Une chose est sûre : je ne l'oublierai jamais.

Elle acquiesça un sourire :

- Je suis heureuse d'entendre que vous trouvez que je suis pour quelque chose dans votre guérison.

- Tu ne regrettes pas qu'on m'ait amené dans votre hôpital ? Qu'on m'ait confié à toi et à Sœur Maria pour vous occuper de moi ? Tu n'as pas l'impression que je t'ai causé des ennuis ?

Me regardant tristement, elle répondit à mi-voix :

- Votre séjour ici parmi nous, m'occuper de vous, est ce qui m'est arrivé de meilleur depuis longtemps. Je vais vous faire une confidence et je tiens à ce que vous la gardiez pour vous. Vous allez avoir du mal à me croire, mais moi aussi j'étais mariée avec un homme que j'ai quitté et dont je n'ai plus de nouvelles depuis le jour de notre séparation. Je l'ai profondément aimé et je l'aime toujours. Mais plus le temps passe et moins j'ai le courage de faire marche arrière. Pour lui rester fidèle et à notre amour, la seule chose que je pouvais faire était de ne pas me marier. C'est pourquoi j'avais choisi ce métier d'infirmière pour rester célibataire à vie, une manière personnelle d'expiation ma faute. En vous rencontrant, à un moment donné, je m'étais dit que ma vie allait peut-être basculer...

Au début, je ne pus que l'écouter, dépassé. Je n'arrivais pas à comprendre si cette confidence était réellement sincère ou si elle n'était qu'une dernière tentative de sa part de me faire revenir sur ma première décision. Une chose était sûre pour moi : je venais de réaliser à nouveau que je ne savais pas grand-chose de cette femme. Ensuite et devant tant de franchise, je compris que je ne pouvais rester silencieux. Je voulus lui faire sentir que j'étais proche d'elle et répondre à ses confidences par mes propres confidences. Perplexe, je jetai sur elle un regard triste, puis lui confiai d'une voix étouffée :

- Je suis vraiment désolé...
- Pourquoi, vous ne restez pas encore quelques semaines ici avec nous ?
- Ce n'est pas facile pour moi, à moins que...
- Je ne sais pas ce que je peux... M'interrompit-elle avec un sourire glacé.

À ce moment, je m'étais approché d'elle, pour poser ma main tendrement sur la sienne. Alors, subitement elle se tut, puis m'adressa un regard préoccupé avant de se lever. Elle tira de sa blouse un calepin, elle en arracha une feuille sur laquelle elle griffonna quelque chose, puis me la tendit :

- Tenez, c'est l'adresse de mes parents, on ne sait jamais, vous risquez d'en avoir besoin un jour ?

Elle tenta un pas vers moi, puis s'arrêta d'avancer. Elle me serra la main furtivement, puis détourna sa tête, ne pouvant sans doute plus supporter ses sentiments de détresse qui se reflétaient dans ses yeux. Elle était partie sans dire un mot de plus, ne se retournant même pas. Elle avait l'air terriblement peinée. Moi aussi, d'ailleurs, de la savoir ainsi.

Allongé sur mon lit, je revoyais toutes les images des derniers mois défiler ainsi que tous les nombreux et beaux souvenirs avec Teresa. Ma dernière conversation avec elle m'avait déprimé, j'avais l'impression de sombrer dans un cauchemar. Mais je ne voulais pas me laisser couler, il fallait que je me ressaisisse, que je me reprenne en main, avant que je ne revienne sur ma décision de partir. Le lendemain, en faisant ma petite promenade matinale dans la cour, je me sentis étrangement bien, étrangement fort. Mes jambes étaient jeunes, mes pieds légers. La température était douce et l'air parfumé. Cela ne m'avait pas empêché de passer le restant de ma journée à penser à ce qui s'était passé hier. Pour le restant de mes jours à l'hôpital, je n'avais fait que penser aux paroles de Teresa, et à suivre de loin sa silhouette des yeux.

Le revers de la médaille

Novembre 1938

Vers fin novembre, une après-midi, alors que j'étais allongé dans mon lit, j'entendis un grand brouhaha dans le couloir. Soudain, la porte s'ouvrit, notre salle s'emplit de monde, cette fois non pas en blanc mais en tenue militaire. Une petite délégation d'officiers hauts gradés était venue nous rendre visite pour nous annoncer que nous étions proposés pour des médailles de mérite.

Quelques jours plus tard, une cérémonie officielle fut organisée en notre honneur. Je reçus une décoration en compagnie d'une vingtaine de soldats et sous-officiers blessés. Yagué, entouré d'une nuée silencieuse d'officiers et flanqué du commandant Mazian, fit son apparition dans notre salle vers trois heures de l'après-midi. Le chef de la délégation officielle qui s'était planté au milieu de la salle prononça une longue allocution. Il avait commencé à parler lentement avec monotonie et difficulté, et en cherchant ses mots. En quelques secondes, son débit devenait plus rapide à mesure que sa voix sourde au début devenait pure et sonore, et résonnait dans tous les coins de la salle. Il ne cessait de se mettre sur la pointe des pieds et d'agiter ses mains. Au même moment, du fond de la salle, des hommes photographiaient et filmaient la scène. J'avais du mal à suivre ses phrases. Je compris peu de choses aux propos prononcés. Des mots qui revenaient plusieurs fois : patrie, Franco, héros,... qui ne semblaient signifier pas grande chose pour moi. J'avais du mal à me reconnaître dans ces paroles. Pourtant, le sens de cette scène était clair, c'était bien de nous qu'on parlait, c'était à cause de nous que tous ces officiers et ces dignitaires civils se trouvaient réunis dans cette salle exiguë.

Dans la foule, au fond, je reconnus mon cousin le sous-lieutenant Chaib. J'étais ravi de le revoir. Il me remarqua lui aussi et me fit un petit signe de la tête, mais hélas je ne pouvais pas lui parler.

Son discours terminé, le Colonel Yagué se tourna vers un officier qui était à ses côtés, qui lui tendit quelque chose d'un air empressé. Il se rapprocha de moi lentement, me détailla avec ses yeux vifs et

intelligents, légèrement voilés derrière des lunettes à monture fine, puis se pencha vers moi pour me poser calmement quelque chose sur ma poitrine. En même temps, il me dit à voix basse, avec une petite grimace :

- C'est grâce à des hommes comme vous que notre pays sera sauvé. J'ai entendu dire que vous vous êtes comportés héroïquement, pour faire face à l'offensive des Rouges lors de la bataille de l'Ebre. Mes félicitations. Je n'ai jamais douté de votre courage et de votre engagement à nos côtés.

Il me posa ensuite quelques questions sur mon état de santé et m'assura de l'entière disposition de ses services pour m'aider à récupérer rapidement.

À ce moment, mes pensées fuyaient dans tous les sens, mais je faisais de mon mieux pour garder le calme et dissimuler mon flottement. Je tenais à garder un regard neutre, absent. Une fois la cérémonie terminée, tout le monde se retourna et se pressa vers la porte. Les blessés étaient restés, de nouveau, seuls. J'étais épuisé, incapable d'ôter ce petit engin froid, une petite plaque métallique, qui pesait sur ma poitrine.

Un peu plus tard, Chaib était revenu seul pour me saluer et me dire à haute voix combien le peuple espagnol et à sa tête Franco était reconnaissant envers nous, pour notre courage, notre bravoure sur le champ de bataille et pour nos sacrifices. Chaib avait l'air très content. Il n'avait pas tardé à m'annoncer que j'étais promu sous-brigadier. Il me félicita en me tapotant l'épaule, puis me chuchota dans l'oreille :

- Aujourd'hui, tu es devenu un héros de cette guerre. On ne dit que du bien de ton travail de soldat discipliné.

Je me sentis rougir. Je n'avais pas de réponse à ses compliments. Ses paroles avaient éveillé à vrai dire fort peu d'intérêt en moi. Le passé ne m'intéressait plus. Ce qui comptait pour moi, c'était le présent. Je voulais aussi me concentrer maintenant sur mon avenir une fois rentré chez moi, avec mon handicap physique. Mais j'essayai quand même de faire semblant, de me contrôler et de ne pas montrer mon malaise croissant :

- Je te remercie beaucoup. Mais, je ne suis pas certain de tout à fait comprendre ce qui vient de m'arriver aujourd'hui. Je ne crois pas

que je mérite tant d'éloges. Je ne sais pas ce que j'ai fait de plus que les autres ?

- Pourquoi tu es si pessimiste et peu reconnaissant ? Quoi que tu en penses, ta conduite en tant que combattant est exemplaire. Tout le monde le reconnaît. Je proposerai qu'on t'accorde la Première classe à ta croix de guerre.

- Mais qu'attends-tu donc que je fasse ? Que je jubile parce que j'ai tué des civils et des enfants ? Que je remercie cette terre d'où je m'en vais dans quelques jours après y avoir laissé une partie de mon corps ?

- Rien, si ce n'est que tu suives le chemin que tu t'es toi-même tracé, et jusqu'au bout.

- Je ne suis pas sûr de ce qu'est mon chemin, je doute que j'ai un seul chemin. Pour le moment j'ai envie de rentrer chez moi, un point c'est tout.

- Si j'étais toi, j'essayerai de penser à d'autres options.

- Qu'est-ce que tu me suggères, alors ?

- Mais pourquoi tu ne restes pas ici ? Si tu fais une demande officielle, on peut toujours t'envoyer dans une maison de repos pour rester ici quelques semaines de plus en convalescence. Je pourrais sans doute te donner un coup de main

- Non merci, j'en ai assez de côtoyer cette guerre, je n'ai qu'une envie, m'en éloigner le plus vite possible.

- Tu vas nous manquer maintenant. La poursuite de notre marche vers la victoire finale a besoin des hommes dévoués et énergiques comme toi.

Je ne voulais pas rester longtemps à la défensive, je tenais à lui poser à mon tour quelques questions, une façon de le déstabiliser. Lorsque je lui demandai si les revers des troupes de Franco ces derniers mois ne commençaient pas à décourager les soldats marocains, Chaib, un peu surpris, me regarda avec étonnement. Il m'assura que les Rifains n'étaient pas des défaitistes, et que, de toute façon notre brillante offensive allait rapidement rétablir la situation et mettre les Républicains à genoux.

Pendant plus d'une demi-heure, il usa sur moi tous ses arguments pour me convaincre de la justesse de la cause qu'il défendait. J'écoutais ses explications d'une oreille distraite. Mon esprit était

parti ailleurs, à mille lieux de là, je pensais déjà à ma nouvelle vie après mon retour chez moi.

Au bout d'un moment, je l'interrompis :

- Et si la guerre tarde tant à être gagnée ? Je pense que Franco aura des problèmes avec ses soldats rifains qui commencent déjà à s'impatienter.

Il tourna la tête vers moi et me fixa de ses yeux aigus.

- Tu le crois ?

- Je ne sais pas. C'est une possibilité. Puis-je te demander ce qu'en pense Franco lorsque tu lui parles du marasme que commencent à connaître nos troupes depuis quelques mois, sans parler de la situation de ceux qui sont toujours bloqués depuis plus de deux ans aux portes de Madrid ?

- Il ne parle jamais de ces choses-là. Avec moi du moins.

Chaib commençait à s'embrouiller. Il n'avait pas arrêté de me répéter que justement les soldats rifains combattaient en Espagne pour défendre leurs propres valeurs, leur propre religion. Sur ce sujet, il m'était particulièrement difficile de m'entendre avec lui. Mais je ne pouvais pas lui répondre, je ne voulais pas le blesser. Devant mon silence, il attendit un instant. Il cherchait visiblement à me convaincre, mais je jugeai que ce n'était pas mon rôle de le froisser ni de le mettre mal à l'aise ; je me contentai d'un hochement de tête. Quand il avait compris que je ne voulais plus rien ajouter, il se mit debout, racla sa gorge :

- Je comprends tes hésitations. Ton père était un homme de la même trempe que toi. Malheureusement on ne rencontre aujourd'hui que des hommes qui sombrent dans la mollesse, l'indécision, le compromis.

- Merci.

- Je te comprends. Si tu changes d'avis, contacte-moi, mais si tu tiens à partir, je peux toujours te rédiger une lettre demandant aux autorités militaires de faciliter ton déplacement pour des raisons personnelles. Allez, bonne soirée et bonne chance.

- Merci, mais après tout, je suis en congé de convalescence, rien ne m'oblige à rester ici. Lui répondis-je sans hésitation.

- Bien, bien me dit-il en me serrant la main. Je vais voir tout ça avec tes supérieurs, et je te tiendrai au courant. Et ne t'inquiète pas pour le retard de tes mensualités. Tu les auras avant ton départ, tu as ma parole.

Chaib sortit et referma la porte de la salle sans faire trop de bruit avec ses bottes bien cirées. En l'observant partir, j'eus la certitude qu'il était un homme conscient de sa valeur mais il savait s'oublier avec naturel, quand il le fallait. Mais qui étais-je pour juger cet homme ? Comment savoir ce qui se passait dans sa tête et dans son cœur ? Chaib était un bon père de famille, qui, en intégrant l'armée espagnole, voulait nourrir ses nombreux enfants. En tant que militaire, il obéissait à ses supérieurs, même si en son for intérieur il n'était pas tout à fait d'accord avec eux. Chaib tuait et faisait tuer ses ennemis, mais en soi c'était un homme bon envers ses proches, et qui en plus il était respectueux des lois en vigueur. Que demande-t-on de plus à un militaire de carrière ? Il ne faisait pas non plus partie de ces officiers marocains devenus depuis le début de la guerre de véritables monstres avides de sang et de vengeance et en même temps tyranniques envers leurs proches. Il n'était pas non plus avide de gloire publique comme beaucoup d'entre eux.

Tout d'un coup, je m'étais rappelé ce que m'avait dit un jour mon ami Tanjaoui : « Un soldat, quand il est envoyé au front, ne proteste pas ; non seulement il risque sa vie, mais on l'oblige à tuer ; sa volonté doit se plier aux ordres de ses supérieurs ; s'il reste à son poste c'est un combattant irréprochable, s'il fuit c'est un déserteur, un traître. Un soldat sur la ligne de front est convaincu que sa décision personnelle n'y est pour rien, et que le hasard seul fait de lui un assassin plutôt qu'un héros ou un mort ».

Je m'étais, par la suite demandé comment pour un homme ordinaire, une chose peut être juste un jour, et un crime le lendemain ? Peut-on dire que parce les hommes sont guidés par les ordres de leurs supérieurs, que ce n'est pas leur faute ? Est-il normal de se plier aveuglement aux ordres sans jamais les contester ?

Tant de questions complexes que se pose tout homme lucide qui s'en va à la guerre. Je me les ai posées moi aussi sans jamais

trouver de réponses convaincantes. La vertu, le juste milieu, qui sait où ils se trouvent ? Chacun doit les chercher, mais ce n'est pas facile. C'est sans doute ma rencontre avec Chaib et la remise de cette maudite médaille de mérite qui m'ont fait réfléchir à tout cela. J'étais arrivé à la conclusion que si on souhaite un jour juger les actions des soldats marocains durant cette guerre comme criminelles, c'est à toute l'Espagne qu'il faudrait demander des comptes et pas seulement à des officiers comme Chaib.

À ce moment m'était revenue une scène horrible. Il y a quelques mois notre compagnie avait exécuté trois femmes républicaines. Nous les avions pendues un jour d'hiver sur une place publique d'un petit village que nous venions de conquérir, des jeunes femmes belles et resplendissantes de vie. Je n'avais pas compris pourquoi nous les avions traitées ainsi. Je m'étais demandé de quel droit les avions-nous pendues ? Comment pouvions-nous mettre fin aussi sauvagement à ces belles créatures ? Nous les avions tuées, comme un boucher de chez nous égorge des moutons, sans hésitation et sans passion. Nous les avions traitées avec une cruauté qui n'avait pas de nom. J'avais commencé à pleurer en silence, ravagé par ce souvenir douloureux. Je me sentais envahi de remords. J'étais coupable moi aussi. Est-ce pour ces crimes que je venais de recevoir cette médaille ? J'essayais de raisonner pour essayer de comprendre, mais je ne comprenais plus rien. Je ne voulais qu'une seule chose : être seul pour ne plus rien entendre, ne plus rien dire, ne plus rien comprendre.

Ces souvenirs me tourmentaient et en même temps j'étais soulagé parce que la guerre d'Espagne était finie pour moi : le froid, la peur, la vie dans les tranchées et sur les routes, les morts, les fusillés étaient loin derrière moi. Cette sentence sans appel du destin, je ne pouvais la remettre en question ou la refuser, je l'avais acceptée comme étant une bénédiction de Dieu. Je ne verrai plus rien de tout cela. Mais à l'intérieur de moi-même, dans mes pensées et dans mon cœur, cette horrible guerre allait continuer à être vivante, chaque moment de ma vie sera imprégné de cette expérience. Mon pied gauche était resté comme une branche morte mais l'espoir du retour à la vie normale grandissait en moi chaque jour qui passait.

D'autant plus que la possibilité de garder mon pied m'était confirmée par mon médecin qui venait d'écarter définitivement la possibilité d'une amputation.

Cette guerre, pour moi, était finie mais elle avait laissé dans mon corps un signe de condamnation. J'avais accepté que ma blessure s'enfuisse au fond, au profond de moi-même, même si je continuais à me poser mille et une questions. À la fin, j'avais fini par comprendre que c'était là la volonté de Dieu que je n'avais pas cessé de remercier pour m'avoir retiré à temps de ce guêpier, de cet enfer.

L'adieu déchirant

Décembre 1938

Un jour, vers mi-décembre, mon médecin traitant était passé me voir. Après avoir jeté un coup d'œil sur ma jambe, il me demanda si je me sentais mieux et capable de marcher sans les béquilles. Avec l'arrivée de nouveaux blessés, il manquait de lits à l'hôpital, je pourrais bien achever ma convalescence en rentrant chez moi. Je lui expliquai aimablement que j'étais prêt à céder ma place et partir s'il le souhaitait. Les papiers qu'il me délivra me donnaient trois mois de congés. J'avais touché d'un coup ma solde accumulée depuis plusieurs mois, avec les primes cela faisait une coquette somme.

En quittant l'hôpital, je m'étais arrêté sur le pas de la porte, pour dire adieu à mes compagnons. Je n'avais vu que des hommes aux joues creuses, des hommes de trente ans qui paraissaient soixante. Teresa était venue pour me dire adieu. Elle m'accompagna dans le grand couloir, me tint familièrement par l'épaule. Avant de la quitter, elle me serra contre elle et me chuchota dans l'oreille :

- N'oubliez pas que je suis là, et toujours prête à vous aider si vous avez besoin de moi. Bon voyage !

- Merci pour tout ce que tu as fait pour moi, je ne pourrai jamais t'oublier, tu es un vrai ange.

En descendant les derniers escaliers, je me retournais de temps en temps, elle était toujours là agitant discrètement la main en souriant. J'avais encore une fois regardé ce beau bâtiment blanc qui m'avait abrité pendant plus de quatre mois. J'étais incapable d'accepter la pensée que peut-être je ne reverrais plus jamais mon ange gardien. Cette pensée me remplissait d'une immense tristesse. Mais, je n'avais plus la possibilité de faire marche arrière, les dés étaient jetés. Nos chemins s'étaient croisés un jour, mais la vie avait fait que chacun devait suivre le sien seul.

En même temps, je n'avais aucune envie de m'attarder dans les senteurs d'éther qui continuaient à se dégager de l'intérieur, je m'emparai de mon sac, fis quelques grimaces, puis tournai les talons et descendis les escaliers rapidement en faisant attention à ne pas trébucher. D'un pas décidé, je franchis le seuil de la grande cour sans me retourner, pour toujours. J'étais ravi de savoir que mon retour au pays était imminent.

Heureux, léger, je descendis le dernier escalier de la porte de sortie et je m'étais retrouvé dans une ville déserte. Au tournant de la première rue, je me retournai pour saluer d'un dernier regard le grand édifice. Il me sembla que j'y laissais quelque chose de moi-même. C'était une superbe matinée, le soleil brillait de tous ses éclats et la température était très agréable malgré la saison. Les rues de la ville étaient tranquilles, peu de voitures et de chariots circulaient, sur les trottoirs quelques blessés convalescents avec des béquilles ou sur des chaises roulantes, des militaires, des femmes avec leurs enfants.

Je m'arrêtai et demandai mon chemin à un vieil homme qui me l'indiqua presque sans geste : il fallait faire encore un kilomètre, puis tourner à gauche.

- Vous ne pouvez pas manquer le tournant, me dit-il, la grande place est juste à côté de la gare.

J'avais marché lentement jusqu'au centre-ville. À cause des restrictions et des difficultés du ravitaillement, la vie devait être dure pour les gens. Une fois à l'intérieur de la gare, je remarquai qu'il y avait une certaine animation. Des femmes avec leurs enfants, des militaires aussi, attendaient assis sur des bancs. Une heure après, je

pris mon train pour Malaga. Il était presque vide, et j'avais du mal à suivre avec le regard les rares passagers avec leurs visages fripés, fatigués.

La machine s'ébranla par à-coups, cahotant. Quand elle avait commencé à filer à toute allure, j'avais passé l'essentiel de mon temps à regarder par la fenêtre, sale et couverte de tâches de boue, le paysage vert passer à grande vitesse. Le train commença par traverser une belle région, faite de douces collines avec des prairies et des bosquets, semées d'arbres fruitiers. De temps en temps le spectacle changeait : des champs de foin, des maisons en pierres avec des toits rouges, des ponts gris...

J'étais surpris de voir que tout paraissait normal, tout était à sa place. Pourtant, la guerre n'était toujours pas terminée ou du moins elle était certainement passée par ces lieux. Les combats auraient dû laisser quelques traces dans tous ces champs, changer la couleur de l'herbe, abattre des arbres ou faire fuir les oiseaux, mais, assis seul dans ce train qui file en tanguant lentement vers la méditerranée, je réalisais que tout avait une apparence tout à fait ordinaire.

Avant la nuit, à un arrêt, une femme, d'un certain âge, bien habillée, monta à bord et prit place en face de moi. Avant de s'asseoir, elle m'avait fixé d'un regard calme, sérieux. Puis, sans perdre de temps, elle sortit une cigarette qu'elle alluma, prit plusieurs bouffées de suite qu'elle inspira profondément, puis jeta sur moi un regard gêné et furtif. La présence de cette femme me troubla. Elle devait deviner qui j'étais et ce que je faisais là ? J'eux le sentiment que j'étais différent et que ma présence dans ce lieu me parut illégitime. Ma jambe attira ensuite son attention, elle était certaine que je m'étais blessé à la guerre ? J'avais peur de l'entendre me dire : c'est à cause de vous autres...Mais le train s'ébranla, la femme avait fini sa cigarette. Elle me lança un sourire absent puis ouvrit un livre pour y plonger. Elle lisait d'une manière remarquable : tandis que ses yeux parcourraient les lignes, ses lèvres bougeaient comme si elle prononçait les mots, mais sans un son que je puisse entendre, pas même un chuchotement qui puisse m'entretenir. Je ne savais pas qu'une telle chose était possible : lire en silence uniquement

avec ses yeux. Chez nous, ceux qui avaient la chance de savoir lire, le faisaient à voix haute, en s'écoulant. De temps en temps, elle relevait sa tête pour jeter un coup d'œil rapide dehors, puis replongeait dans sa lecture.

Je scrutais son visage lisse, ovale, à peine maquillé. Un visage qui semblait cacher une âme sensible et sincère, et qui mettait en confiance. J'avais l'impression de l'avoir déjà aperçue quelque part, mais je ne pouvais pas me rappeler où. Elle devait être fort belle quand elle était jeune, sans doute ?

Quelques minutes plus tard, je la voyais fermer les yeux et tomber doucement dans un sommeil profond. Mais, je ne pouvais pas m'empêcher de continuer à l'observer du coin de l'œil.

Le visage tourné vers la vitre, elle semblait distante. Elle regardait passer les arbres et moi je contemplais son beau visage. De nouveau, je m'étais dit qu'autrefois elle avait dû être une jolie fille. Je voyais ses yeux reflétés dans la vitre, sans couleur, lointains, absents. Cette silhouette gracile que je guettais dans le silence était devenue le compagnon providentiel de ma solitude, dans cet insolite voyage sans retour. Je me sentais un peu confus, mais consolé et enfin sorti de ma tristesse. Puis, avec une certaine réticence que j'avais du mal à comprendre les raisons, je levai les yeux vers elle et les plongeai dans les siens. À ma grande surprise, elle soutint son regard, me regarda droit dans les yeux, jusqu'à ce que j'eus fini par céder. Je détournai mes yeux vers la vitrine. Farouche et inflexible, elle tenait, sans aucun doute, à me signifier qu'elle n'avait pas peur de moi, ou peut-être pour me faire comprendre que ma présence en face d'elle dans cette cabine lui déplaisait ?

Le chagrin et le désespoir que je devinais dans ses yeux m'avaient fait presque monter des larmes aux yeux. Je voulais lui parler, mais je n'osais pas; je ne savais pas comment rompre ce silence asphyxiant auquel elle paraissait indifférente. Puis soudain, j'avais eu le sentiment d'avoir réussi à entrer en contact avec elle par le regard, je m'étais alors décidé à me jeter à l'eau, prendre le risque de lui parler, lui dire quelque chose.

- Je peux vous poser une question ? Lui demandai-je, d'une voix éteinte.

Pendant un instant, j'avais pensé avoir été trop vite. Elle soupira profondément et rompit le lien invisible que nous venions de créer en détournant la tête. Mais, dans les secondes qui suivirent, j'entendis :

- Bien entendu, me répondit-elle en me regardant droit dans les yeux.

Je me figeai. Elle venait... de me parler ! J'avais entendu le son de sa voix, douce et grave, un peu cassée, comme si elle n'avait pas parlé depuis très longtemps.

- Dites-moi comment vous vous appelez... S'il vous plaît...

- Teresa. Et vous, comment vous appelez-vous ?

Elle venait de me répondre, de se fier à moi. Ce petit miracle me remplissait le cœur de joie, jusqu'à ce que quelque chose que je n'arrivais pas à identifier me fit légèrement tiquer. Teresa ? Teresa ? Répétais-je au fond de moi-même en essayant de ne rien laisser paraître. Je scrutai son visage à nouveau. Décidément, elles se ressemblaient vraiment ! Je trouvai cette coïncidence bizarre : juste au moment où ma vie paraissait enfin reprendre son cours normal, cette surprenante rencontre venait réveiller des questions, susciter des inquiétudes, des interrogations sans réponses. Tout cela me troublait profondément.

Il y eut un instant de silence glacé entre nous; puis soudain, elle me toisa d'un petit sourire, puis tendit un doigt vers ma médaille de fer.

- Vous êtes un héros ?

Je me sentis rougir

- Si vous voulez. J'ai été récemment décoré. Mais j'espère que vous n'allez pas pousser vos éloges trop loin, je n'y suis pour rien.

Elle ria légèrement, puis revint à la charge de nouveau :

- Vous avez fait la guerre ?

- Oui, en quelque sorte.

- Mais vous avez bien participé dans la mort des innocents ?

- Je le regrette beaucoup, c'était malgré moi. Je ne sais même pas pourquoi je suis là ?

- Je vois, vous êtes une victime vous aussi. Au premier regard, aux premières paroles, je savais que je pouvais me fier à vous.

Je n'avais plus de mots pour me défendre, je ne savais plus quoi lui répondre. Je rougis de honte. Indigné par ses questions, je me sentis comme assommé, incapable de parler. Je restai longtemps stupéfait à ma place. Puis certaines scènes de la guerre ressurgirent dans ma tête brusquement. Les images douloureuses et épouvantables d'une journée à Badajoz étaient de retour, des images restées vivaces et qui n'avaient pas cessé de me hanter.

C'était au début de notre avancée, vers la fin du mois d'août 1936. Au cours des combats féroces pour prendre cette importante ville de l'ouest de l'Espagne, je m'étais aperçu que les combattants républicains n'étaient pas aussi lâches que nous l'avaient fait croire nos supérieurs. Eux aussi, ils nous donnaient l'impression qu'ils n'avaient pas peur et qu'ils savaient se battre et mourir. À la fin de l'assaut, nous avons fait des centaines de prisonniers qui devaient être ensuite fusillés et ensevelis sommairement dans des fosses communes. Nous les amenions par petits groupes liés par des cordes dans une sorte de défilés dans la rue, une sorte de cérémonie à laquelle des femmes et des enfants sortaient pour voir. En tête du défilé marchait un officier de la Légion accompagné d'un prêtre. J'étais surpris de voir comment ces insurgés, civils pour la plupart, subissaient leur sort avec indifférence. Même les plus jeunes, car il y avait beaucoup de jeunes du côté des Républicains, me semblaient affronter leur sort avec une grande dignité. Sur le visage de certains de mes compagnons chargés de les fusiller, je ne lisais que dégoût et frayeur. Même ceux qui étaient pris non armés n'échappaient pas à ce châtement définitif, alors que Franco avait promis la vie sauve aux opposants qui se feraient capturer désarmés. Nous avons eu besoin de beaucoup de temps pour nous habituer à ces choses horribles. Le commandant Yagué nous répétait souvent que c'était dans notre intérêt de nous débarrasser de tous ces rebelles. Il nous justifiait toutes ces liquidations par le fait que nous ne pouvions pas nous offrir le luxe de garder autant de prisonniers. Il nous expliquait aussi qu'il fallait fusiller le maximum de détenus pour punir les actes de résistance. Ces exécutions massives dès le départ étaient perpétrées à titre de représailles de tout acte de soutien aux communistes. Je me rappellerai toujours de ces moments difficiles que j'avais vécus quand j'avais été appelé à

mon tour à exécuter des prisonniers, pour la première fois. Je suais et mon corps tremblait des pieds à la tête. Pourtant ce n'était pas ma première guerre et tuer un ennemi au combat ne m'effrayait pas. Là, j'étais face à une donne nouvelle : abattre un homme désarmé et sans défense. Je trouvais que c'était injuste, voire même un geste de lâcheté. Ces prisonniers me faisaient pitié. Ils étaient des gens comme nous, de simples paysans qui avaient quitté la pioche ou la charrue pour venir faire la guerre et mourir. Une question n'avait pas arrêté de me tourmenter, c'était de savoir qui avait conduit des milliers de Marocains pauvres à venir tuer des Espagnols aussi démunis qu'eux. Je me sentais coupable de la mort de ces hommes innocents. J'allais garder ce remords durant toute ma vie.

Après un long silence, notre conversation avait redémarré, mais difficilement. Au début, nous échangeâmes peu de mots, elle ne parlait que lorsque je lui adressais la parole. Confus, je lui avais demandé dans un espagnol hésitant, comment les choses allaient dans la région, d'où elle venait.

- Ça va, répondit-elle laconiquement. Les gens n'ont pas à se plaindre, affirma-t-elle, en me regardant de ses grands yeux clairs. Nous avons tout ce qu'il nous faut, là-bas nous sommes loin de la guerre, nous vivons une vie assez retirée. Je sais que ce n'est pas la même chose partout. Je sais que dans beaucoup de villes, pour les gens qui étaient restés, la vie est très dure. Il n'y a presque plus d'eau courante, les soldats en livrent deux seaux par jour aux familles démunies, plus d'électricité, plus de gaz. Même les femmes n'ont plus le droit de porter des vêtements trop élégants, celles qui s'aventurent maquillées dans la rue se font malmenées...

- J'espère que les choses vont se calmer. La paix se rapproche, en tout cas je l'espère, dis-je.

Elle se contenta de hausser les épaules.

- Je l'espère sincèrement, répétais-je

- Mais nous, nous avons choisi de rester chez nous, pour ne pas perdre notre terre à laquelle nous sommes très attachés, un peu comme vous les Rifains ! Mes parents habitent toujours leur ferme.

Pendant un certain temps, nos paroles étaient devenues rares, froides. Je ne savais pas comment rompre ce silence auquel elle

paraissait indifférente.

- Je vais rentrer chez moi, je viens d'être blessé.
- Mais à vous voir, cela ne devait pas être trop sérieux. Et votre famille, elle doit vous manquer beaucoup, sans doute ?
- Surtout mes enfants, je regrette beaucoup de ne pas les voir grandir.
- Vous n'avez pas à vous plaindre maintenant, vous rentrez chez vous. Vous avez de la chance.

Après un moment de flottement, je me sentis rassuré, capable de rassembler quelques idées et de les exprimer. Je lui avais alors raconté mon aventure de guerre, ou du moins ce que ma mémoire troublée avait pu retenir. Elle suivait, apparemment, mon histoire avec un certain intérêt, puis subitement m'interrompit :

- Vous avez appris l'espagnol dans votre enfance ?
- Non, je ne suis jamais allé à l'école, lui répondis-je, en me raclant la gorge.

Elle sortit une tablette de chocolat.

- Vous en voulez ?
- Non merci.
- Ça vous dérange si je fume une autre cigarette ?
- Pas du tout.

Plus tard, j'ajoutai :

- C'est dommage qu'il y ait cette guerre. Les choses auraient pu être très bien ici.

De nouveau, elle regarda par la fenêtre et tira une dernière bouffée de sa cigarette :

- Que va-t-il se passer maintenant ?

Je haussai les épaules :

- Les gens vont continuer à se battre, certains vont continuer à mourir, et puis un jour tout finira, et ceux qui sont encore vivants vont essayer d'oublier tout ça.

Elle baissa la tête :

- Peut-être ? Mais je crois que le mal est déjà fait. C'est déjà trop tard, ça ne sera pas facile d'oublier. La haine est une chose qui, lorsqu'elle a planté ses dents dans votre chair, ne vous lâche plus, ajouta-t-elle pensivement

J'allais parler, mais elle posa un doigt sur ses lèvres :

- Ne dites rien.
- Oui je comprends, finis-je par dire.

Par la suite, je n'avais pratiquement pas eu le temps d'ouvrir ma bouche, elle avait monopolisé la parole. Un interminable monologue qui couvrait le bruit assourdissant des roues patinant sur la voie. Je fus frappé par son ton sincère et déconcertant. Elle avait une solide connaissance sur l'histoire de la présence des arabo-berbères en Espagne pendant huit siècles. Elle m'entretint de manière passionnée sur le poète et roi de Séville Mouatamid Ibn Abbad, dont je n'avais jamais entendu parlé auparavant. À la longue, le timbre de sa voix résonnait dans mes oreilles telle une douce mélodie. J'étais content de l'écouter me raconter aussi le roman de sa vie sans jamais m'en lasser. Je ne ressentais plus aucune angoisse, je me sentais bien. J'étais heureux...

Le train s'arrêtait fréquemment, même dans des petites gares, les paysannes se pressaient pour proposer aux passagers des aliments, du pain, des biscuits, des œufs durs. Lorsque j'avais faim, j'achetais quelque chose au hasard, de la fenêtre.

Le voyage avait duré toute la journée et une bonne partie de la nuit. Il se déroula comme un film, les arrêts et les contrôles se suivaient, je tendais mes papiers et mes billets quand on me les demandait, les autorités ne me posaient aucun problème.

Au moment où le train commençait à ralentir, Teresa me tendit sa petite main aux ongles nacrés. Sa paume était moite et douce mais sa poignée de main était aussi vigoureuse que celle d'un jeune homme.

- Voilà, nous sommes arrivés à Malaga, je te souhaite bonne chance. Adieu.

- C'était une belle et fortuite rencontre. Merci beaucoup de votre compagnie. Cela m'a fait un grand plaisir, et peut-être à une autre prochaine fois.

- Je l'espère bien. Sait-on jamais ce que le sort nous réserve et quelles personnes nous aurons le plaisir de connaître ?

- À bientôt.

Au fond de moi-même, je ne doutais pas que c'était plutôt une rencontre sans lendemain. Le sourire qu'elle me proposa avant d'ouvrir la portière de la cabine me troubla fortement. Je pris mon sac et descendis. Une fois sorti, je la regardai se retirer rapidement. Sur le quai, c'était un peu la confusion, ce qui ne m'empêchait pas de contempler sa silhouette s'éloigner rapidement et disparaître dans la foule. Un militaire m'avait montré la direction de la gare routière qui ne se trouvait qu'à une centaine de mètres. J'avais de la chance, je ne dus patienter qu'une trentaine de minutes avant de prendre mon autocar à destination d'Algesiras.

Pendant six heures, sur une route qui serpentait entre des champs jaunis, incultes, laissés à l'abandon depuis la moisson précédente, je fus frappé par la misère toute particulière et sordide des villages de la côte andalouse, où le bus faisait un arrêt pour permettre à des voyageurs de descendre ou de monter.

En arrivant à Algesiras, il se faisait tard et je pris une chambre dans un petit hôtel non loin du port. Fatigué, je me couchais aussitôt, mais plus j'essayais de dormir, plus mes pensées se fixaient sur un seul et même nom : Teresa.

J'avais pris beaucoup de plaisir tout le long de mon voyage, à côté de Teresa. L'image de son visage me revenait chaleureuse et affectueuse. En même temps je me rappelai que durant tout mon séjour à l'hôpital, j'étais entouré de beaucoup d'affection par une autre Teresa, celle qui avait été dans mon existence, un moment de bonheur, un moment d'illusion. Ce que j'avais gardé le plus d'elle, c'était sa douceur, une douceur telle que je croyais qu'il n'en existait chez aucune autre femme. Je me sentis confus. Comme un enfant, je m'enfermai dans un sentiment de culpabilité et de duplicité insupportable. J'essayais dès lors de clarifier la situation en m'efforçant d'effacer la Teresa rencontrée hier dans le train et de raviver le souvenir de l'autre Teresa, celle qui s'était occupée de moi durant quatre mois. Vainement j'avais tenté de démêler cet écheveau. Après maintes reprises, je n'y parvenais toujours pas. À la fin je me sentis épuisé. Pour sortir de cette impasse surréaliste, je voulais tout oublier, ne me rappeler de rien, je n'en ressentais plus le besoin : maintenant que tout cela était dernière moi, continuer à

penser, je risquais de réveiller des questions douloureuses, susciter des interrogations pesantes, auxquelles j'étais incapable de répondre. Après maintes positions aux quatre coins du lit, je finis par m'endormir.

Le lendemain matin, je montai dans le premier bateau à destination de Ceuta. Avant de m'embarquer, j'étais interpellé par un officier de la Guardia civil qui tenait à vérifier mes papiers avant de me laisser monter à bord. Quand il avait pris connaissance de mon identité et de mon grade, il me traita cordialement et ma nervosité, assez forte au début, diminua peu à peu.

Le retour de l'homme brisé

Sur le chemin du retour, coincé sur mon siège à l'arrière de l'autocar, je me sentis aussi triste que ces montagnes du Rif que je retrouvais et que je voyais se dérouler par les vitres. Tout le long de ce voyage, je tentais de me débarrasser définitivement de ces souvenirs agréables avec Teresa lors de mon séjour à l'hôpital, mais je n'y arrivais pas. Plus j'y pensais et plus je me trouvais tiraillé entre deux sentiments opposés qui me plongeaient dans un débat intérieur épuisant : d'un côté, un fort attachement à cette femme dont l'image ne voulait pas disparaître de ma tête, tout en sachant que je ne la reverrai plus jamais, et de l'autre, la peur que ce passé n'affecte mes relations avec ma femme qui m'attendait à Toufiste et que j'avais hâte de retrouver. Je ne savais pas ce qu'il fallait que j'écoute en moi. J'ignorais encore ce qui parlerait le plus fort, de ma tristesse ou de ma joie d'être enfin retourné dans mon pays. Je me sentis seul coupable de mon désarroi, de mon déchirement.

Dans l'après-midi, j'arrivai au petit village de Ait Hdifa. L'autocar me laissa à quelques mètres du Souk du lundi. À part quelques garçons qui jouaient sur la route, et quelques paysans attablés au café de Miguel, le village était quasi désert. Avec ma tenue civile, personne n'avait fait attention à moi. Notre maison se trouvait à quelques kilomètres, j'en avais pour au moins deux heures de marche en raison de ma jambe blessée. Étonnamment, je ne me sentais pas pressé, j'avais marché posément. La vue de Toufiste et l'odeur de sa terre ne m'avaient pas laissé indifférent, elles m'avaient rendu encore plus calme et avaient fait diminuer mes angoisses.

J'arrivai enfin à la piste qui menait à notre maison. Sa porte principale était fermée. Je frappai plusieurs fois. Une voix d'homme âgé me demanda plusieurs fois :

- Qui est là ?

Je reconnus tout de suite la voix de mon père. Il m'ouvrit la porte lentement. Il ne portait qu'un vieux gilet sur sa kandoura blanche. Il me parut lamentablement vieux, les yeux enfoncés dans des cernes profonds, encore plus maigre que la dernière fois que je l'avais vu.

- Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? Me demanda-t-il, en me fixant d'un regard étonné.

- Vous ne me reconnaissez pas ? Je suis votre fils Mohand.

Il fit un pas en avant. Il écarquilla les yeux.

- Bien sûr, bien sûr.

Il secoua sa tête en signe de bienvenue, fixa sur moi un affectueux regard. J'avançai d'un pas, puis me précipitai pour me jeter dans ses bras. Il me serra fortement contre lui, en me tapant sur l'épaule pendant quelques secondes. Il me lâcha, puis me contempla de nouveau, surpris.

- Qu'est-ce que tu viens faire ici ? La guerre n'est pas encore finie, à ce que je sache.

- La guerre est en train de finir, mais moi je suis en congé, un congé de convalescence.

- Tu aurais au moins dû nous prévenir que tu arrivais.

- Je n'avais aucun moyen pour communiquer avec vous.

- Ce n'est pas grave. Et la guerre comment c'était ?

- Ne me parlez pas de la guerre tout de suite s'il vous plait, répondis-je aimablement.

Un peu gêné par ma réponse, il se retourna puis avança vers la grande cour en criant :

- Venez voir qui est là, venez voir !

Puis, il se retourna de nouveau vers moi :

- C'est une belle surprise, viens, rentre.

Mon père avait dû s'apercevoir de mon trouble. Il ajouta d'une voix rassurante :

- Nous sommes contents de te revoir, vivant.

La voix de mon père, comparée à son visage pâle et à ses cheveux gris, n'avait pas changé. Cette scène m'avait fait revenir aux temps de mon enfance les plus reculés et me réduisait, malgré mon âge, à presque rien, un enfant craintif qui vit sous la peur d'un père sévère et menaçant.

Au moment où j'allais franchir le seuil de la porte, le couloir m'apparaissait plongé dans une pénombre. Je vis une forme s'avancer vers moi d'un pas léger. C'était mon épouse, je n'avais pas de doute. En me voyant rentrer, elle fit un pas en arrière, me contempla longuement sans prononcer un mot, puis m'envoya un sourire plein de douceur. À mon tour, je la dévisageai avec tendresse, sans rien dire, non plus. Elle n'avait pas changé, un peu mûrie sans doute, mais elle était toujours aussi belle. Elle était resplendissante dans sa tenue blanche. Elle avança vers moi doucement, les yeux brillants et le visage tout illuminé. Elle s'approcha. Elle était-là, tout près de moi, radieuse, heureuse. En l'admirant de près, je trouvais même qu'elle était plus belle qu'avant. Le désir de la retrouver était immense. Combien j'aurais aimé pouvoir la prendre dans mes bras et serrer son corps contre le mien, mais je n'y pouvais rien, je devais contenir l'ardeur de mes sentiments, patienter encore quelques heures. Je lui souris à mon tour et me contentai de lui tendre la main pour lui serrer la sienne sous le regard du monde qui attendait dans la grande cour.

À quelques mètres, ma mère était là, observant ma démarche particulière, elle me fixa avec un air énigmatique.

- Eh bien avance, prononça-t-elle enfin. Viens embrasser ta mère.

Je posai mon sac, allai jusqu'à elle en accélérant la marche et en m'efforçant de ne pas boiter malgré ma jambe vexée. Emue, elle me prit dans ses bras et m'embrassa sur la joue.

- Je suis heureuse de te voir. Tu dois être fatigué, viens rentre te reposer un peu.

Après les chaleureuses embrassades et les affectueux souhaits de bienvenue, je m'étais installé dans ma vieille chambre. Elle était sombre et fraîche, mais il n'y avait là rien qui pût m'aider à reconnaître ma chambre d'il y a quelques années. Les affaires que j'avais laissées là avaient disparu. En m'allongeant, je me sentis soudainement vieux, fatigué. Je songeai aux paroles de mon père. J'éprouvais à quel point je souffrais sous le poids de mon passé récent. Je voulais tout oublier, mais je peina à m'en sortir, à en faire table rase pour commencer une autre vie. Je doutais. Je finis par m'endormir.

Lorsque je m'étais réveillé, la lumière avait changé, il faisait très sombre. C'était déjà le soir. J'avais dormi toute l'après-midi, je devais être plus fatigué que je ne le pensais. Je demandai à ma femme de l'eau chaude pour me laver. Une vingtaine de minutes plus tard, elle frappa à ma porte et entra avec deux seaux fumants. Comme elle ne ressortait pas, je lui avais demandé ce qu'elle faisait là ?

-Tu es blessé, je vais t'aider à te laver, je veux m'occuper de toi, me répondit-elle avec un sourire pudique.

En plus de sept ans de mariage, c'était la première fois qu'une chose semblable m'arrivait. Je savais que c'était une pratique courante chez certains couples. Je ne pouvais pas admettre d'être considéré comme un diminué, que j'étais un handicapé, que j'aurai besoin d'une tierce personne, encore moins de ma femme, pour faire ma toilette. Je boitais un peu certes, mais je ne voulais pas de pitié, je n'en avais pas besoin.

Je demandai à ma femme de déposer les deux seaux dans le coin de la chambre et de sortir. Sans hésitation, elle s'exécuta, et referma la porte derrière elle sur la pointe des pieds. Une fois sortie, je me déshabillai, me lavai et changeai mes affaires.

Je me sentis neuf en sortant de ma chambre. Une foule bruyante emplissait la grande cour, des femmes, des enfants, qui s'agitaient, qui criaient. Il m'a fallu me frayer un chemin à travers cette cohue pour monter jusqu'à Lghorfa^[16] située à l'étage et où m'attendait mon père avec ses invités. La grande pièce était pleine à craquer d'hommes qui, tout en buvant leur thé, braillaient comme pour le plaisir d'entendre leur propre voix. Tous les membres de la famille proche étaient là.

Le repas était copieux. Je n'avais pas faim, mais je devais quand même faire semblant de grignoter tout en observant la foule s'acharner sur le petit mouton bien rôti. Cette atmosphère étouffante, pesante, et emplie de bruit, me tendait les nerfs.

Après le dîner, et pour échapper à cette ambiance grinçante et sordide, j'étais sorti me promener. En quittant le salon, j'avais l'impression que tout le monde allait me regarder, mais personne

n'avait fait attention à moi, ils étaient tous occupés à se parler et à boire du thé tout en croquant des amandes grillées.

Dehors, tout était tranquille et silencieux. L'odeur de la terre chaude mêlée à celle des amandiers qui entouraient notre maison avait réveillé en moi de nouveau la nostalgie de mon passé d'enfant heureux, baigné dans ces odeurs.

En retrouvant ma femme tard la nuit, elle me paraissait fatiguée, ce qui donnait une teinte jaune à sa peau. Cela avait dû être très dur pour elle durant mon absence.

- Je suis ravi que tu sois à mes côtés, lui dis-je avec un petit sourire.

- Je suis heureuse par ta présence. Comme je voudrais que tu sois là sans jamais nous quitter. Je ne veux plus rester toute seule. Murmura-t-elle d'une voix tremblante.

- Combien je regrette que ça n'a pas été possible ces dernières années, mais il ne faut pas non plus exagérer, tu n'étais pas toute seule. Tu es un peu injuste. Mais tout ça c'est du passé, maintenant c'est promis : je ne te quitterai plus. Je le regrette et je te demande pardon.

- Tu le regrettes ? Vraiment ?

- Oui vraiment.

Après un silence de quelques secondes, elle me demanda après un profond soupir :

- La guerre, ça devait être terrible ?

- Oui, confirmai-je, elle a été longue et terrible.

- Ton père est très affecté par l'état de ton pied. Il ne le montre pas, mais tout le monde le sait.

- Le plus important, c'est que je sois revenu vivant.

- J'ai attendu ton retour avec impatience. Pendant ton absence, et sans tes nouvelles, combien de fois je pensais que tu pouvais être dans une cellule, un fossé, à des milliers de kilomètres d'ici, ou peut-être que tu pouvais être déjà mort depuis longtemps. Ici les gens n'arrêtaient pas de dire que de ceux qui étaient partis à la guerre, ils n'en reviendront que très peu. Je m'étais préparée au pire, mais je n'avais pas désespéré.

- Dieu merci, je suis là, blessé, mais toujours vivant.

- Parle-moi un peu de l'Espagne. Comment c'était ?

Je lui expliquai, en me contentant de quelques phrases courtes et expéditives, en quoi avait consisté mon travail. Elle écouta, sans dire un mot.

- Et toi, tu as tué des gens ?

- Comme tout le monde.

- Et quand tu tirais sur ces gens, qu'est-ce que tu ressentais ?

- Maintenant, je préfère que tu me parles de toi, de nos enfants, comment c'était pour vous, l'interrompis-je de façon courtoise.

- Il s'est passé beaucoup de choses en presque trois ans. Disparaître comme ça, quand on a une femme et deux enfants, ça ne se fait pas. Pour moi, c'est comme si tu étais mort. Tu peux le comprendre ?

Elle marqua une pause, puis continua en haletant, comme si le temps et l'oxygène allaient lui manquer.

- Le jour de ton départ, à mon retour à la maison j'étais incapable d'en franchir la porte. À chaque pas, je tremblais un peu plus, j'étais paralysée. Ta mère avait beau essayé de me presser de rentrer en me soutenant, mes jambes ne me portaient plus. La pauvre dût se résigner à se faire aider pour me ramener à l'intérieur, en me traînant presque. Pendant plusieurs jours j'étais effondrée, étourdie comme une possédée. Les soirs, je me couchais très tôt, entourée de mes enfants, en fermant la porte de notre chambre à clé. Il m'arrivait d'entendre, quelques heures plus tard, un bruit et des pas devant ma porte. Je paniquais, je ne fermais plus l'œil jusqu'au petit matin. Je n'avais jamais raconté ça à personne, j'avais peur. J'étais sur le point de partir m'installer chez mes parents, si ce n'était nos enfants qui tenaient à rester ici.

- Mais tu ne manquais de rien ?

- Tu m'as abandonnée, tu m'as laissée seule au milieu de ta famille. J'ai dû m'occuper seule de nos enfants, les élever, les habiller, les nourrir. Tu ne peux pas imaginer combien c'était dur pour une femme seule. C'est moi qui devais tout faire.

Elle inspira profondément, puis continua :

- Pourquoi étais-tu parti ? Peut-être par ennui ? Peut-être pour t'éloigner de moi, tout simplement ? Qu'est-ce que je t'ai fait ?

- Ce n'est pas possible ce que tu dis, femme. Je t'aimais et je t'aime toujours. J'aime aussi mes enfants.

- Je ne sais pas si tu as jamais su ce qu'aimer veut dire, répondit-elle avec une grande douceur. Si tu nous aimais, tu aurais dû au moins nous envoyer quelques lettres, comme l'ont fait les autres. Ne serait-ce que pour nous dire que tu es toujours vivant ou que tu ne reviendras peut-être pas. Pendant trois ans, j'ai vécu dans le doute, dans l'angoisse. Je n'ai pas dormi pendant les premiers mois, après ton départ. Tu as peut-être oublié que chez nous, une femme sans son mari est une femme sans défense, une femme sans pouvoir, une femme qu'on ne respecte plus, une femme morte...

- Tu m'imaginais peut-être passer mon temps avec des femmes espagnoles et tu en souffrais ? Je connais ta jalousie, mais tu te trompes si tu crois que j'étais parti pour une affaire de femmes.

Après un court silence, et comme je m'obstinais à rester muet, elle continua à me faire des reproches, à m'en vouloir. Elle ne voulait pas s'arrêter de parler, tout en continuant à me regarder comme si elle ne me voyait pas. Sa voix était douce et chaude. J'étais si accablé que j'étais incapable de placer un mot. Je fus un auditeur attentif et la laissai continuer ses doléances. Certains épisodes de son récit me troublèrent beaucoup, surtout lorsque son visage ainsi que le rythme de ses phrases subirent une soudaine et douloureuse contraction. J'éprouvai un fort sentiment de culpabilité et pensai : tout ça parce que je n'étais pas là. J'eus parfois envie de la prendre dans mes bras pour lui demander pardon. Je voulus aussi lui poser des questions ou faire quelques commentaires, surtout lorsqu'elle m'avait parlé de personnes que je connaissais bien et auxquelles j'étais très attaché. Mais je réalisai à temps combien mes questions risquaient d'être blessantes et je me retins.

Elle marqua une pause, puis, elle pleura durant quelques minutes. Je fus alors touché par la détresse de celle qui avait partagé avec moi tant d'années de bonheur. Une immense tristesse m'avait envahi. Je l'avais consolée comme j'avais pu. Je lui avais demandé pardon. Je lui avais promis qu'elle ne serait plus jamais seule, que je resterais à ses côtés jusqu'au dernier jour de ma vie.

À peine avais-je eu le temps de me retourner de côté dans mon lit, qu'elle m'avait pris la main pour me signifier qu'elle n'avait pas encore terminé de parler.

- Merci d'être revenu à temps, me dit-elle avec tendresse. Quel besoin j'avais de t'avoir à mes côtés pour m'aider, pour me protéger !

Intrigué, je me redressai et cala mon dos avec un oreiller supplémentaire.

- Continue. Quelque chose de grave ? Dis-je, avec une curiosité évidente et en me rapprochant un peu plus d'elle.

- Ah oui ! S'écria-t-elle, il y va de notre bonheur et du futur de notre famille.

- Parle, parle, tu peux compter sur moi. Mais qu'est-ce qui a pu vous manquer pendant mon absence ?

- Je devais supporter très souvent les sauts d'humeur de ton père, sans rien dire. A chaque fois qu'il s'adressait à moi, c'était pour me faire des reproches. Et chaque fois, je devais me contenter de me taire, de baisser les yeux et de m'éloigner comme un enfant qui venait d'être puni. Je m'enfermais dans ma chambre et je ne faisais que pleurer. Quand mes enfants venaient me voir, je m'efforçais de refouler mes pleurs et courrais rincer mon visage. Je leur disais que j'étais fatiguée, que j'avais mal à la tête. À la fin je n'en pouvais plus, j'aspirais simplement à la suspension de cette torture.

- Et quoi encore ?

- Ecoute-moi bien, reprit-elle, tu me crois heureuse parce que je ne dis jamais rien, mais quand tu sauras tout ce que j'ai souffert avec ton père pendant ta longue absence, tu me plaindras.

- C'est donc un tyran que cet homme ? repris-je

- Tu ne peux pas faire un peu attention à ce que tu dis ?

- Mais je fais attention.

- On ne dirait pas.

- Il faut quand même bien que je dise ce que je pense !

- Si ton père entend les choses que nous venions de dire sur lui, il nous chassera de sa maison.

- Ce n'est pas la peine, de toute façon nous allons la quitter très bientôt.

Je ne savais pas quoi faire à présent pour apaiser mes doutes et mes angoisses. Je pensais que pour le moment, il fallait laisser le temps s'en charger. Elle ne répondit pas, elle se contenta de pousser un profond soupir, puis aussitôt elle fondit en larmes. Mon envie d'elle étant devenue plus impatiente, plus urgente encore, je la serrai dans mes bras avec force, et nous fûmes l'amour une bonne partie de la nuit. Nous nous étions endormis tard, et le lendemain je m'étais réveillé à environ dix heures.

À la fin de la matinée, le temps était beau, mon père m'avait demandé de l'accompagner faire une promenade dans Loutha.

- Tu ne peux pas connaître quelle est la douleur d'un père qui voit un beau jour son fils bien aimé partir à la guerre sans rien dire, sans aucune permission de sa part et qui ne connaît depuis aucune nouvelle de lui. Tu es le seul qui pouvait m'aider à élever notre nombreuse famille. Enfin tu risquais ta vie pour rien.

Il m'avait parlé avec détail de la situation dans Ait Aissa, et dans le Rif d'une façon plus générale. Il m'avait entretenu aussi de bien d'autres choses, de la sécheresse, de la disette, du départ de ses autres enfants... Il ne semblait pas avoir quelque chose de précis à me dire. Je commençais à me demander pourquoi il m'avait fait venir ici; ce n'était certainement pas pour me faire profiter de l'air frais et du beau paysage de la plaine ? En me retrouvant seul, après le retour à la maison, la réponse me parut évidente : c'était pour me convaincre de ne pas penser repartir à nouveau vers l'Algérie ou d'envisager m'installer à Villa. Quant à moi, en ce moment je n'avais rien de clair en tête au sujet de mon avenir. Ce n'était pas une question urgente. Je comptais avant tout me reposer et reprendre mes forces.

Dans la journée, la nouvelle de mon retour parcouru notre douar ainsi que tous les douars avoisinants. Parents, voisins et amis venaient nous rendre visite. Le soir, une grande fête a été organisée en mon honneur. On a eu droit d'écouter des chants de femmes qui rendaient hommage aux Rifains qui avaient fait la guerre et à leurs victoires, à ceux qui n'étaient pas revenus, tombés comme des héros dans les champs de bataille.

Au dîner, j'avais mangé à ma faim. Depuis très longtemps, je n'avais pas goûté à une viande aussi fraîche et aussi délicieuse. Pendant plus de deux ans, j'étais saturé de pain sec et de viande de conserve. La soirée fut un véritable enchantement pour mon père. Il était là à côté de moi, souriant et heureux, il accueillait les visiteurs dans un air qui exprimait son respect et sa reconnaissance. Il était fier de moi. Il avait passé tout son temps à m'accabler d'éloges et de compliments. Il me regardait comme si j'étais allé faire la guerre en Espagne pour le compte de toute la tribu. À ses yeux j'étais un héros qui venait d'écrire une page de valeur et de courage pour tous les Ait Aissa. Il répétait aux invités : « Franco n'oubliera pas ses devoirs de gratitude envers les hommes héroïques qui l'ont porté au pouvoir, il nous rendra visite certainement pour les récompenser un par un ».

Mon père tenait à ce que je lui raconte des épisodes de ces batailles que nous avions emportées. Je leur racontais sèchement et sans y ajouter une seule vibration de dédain, les scènes les plus atroces que j'avais vues, de quoi faire cracher sur Franco et ses hommes. Il m'écoutait avec enthousiasme. De temps en temps, voyant que je ne m'arrêtais pas de dire du mal de cette guerre, il me faisait signe de ses yeux pour me taire un peu. Des fois, il s'approchait carrément pour me recommander d'être prudent.

Les visites ne s'étaient pas arrêtées pendant plusieurs jours. Les gens venaient même de loin pour voir dans quel état j'étais revenu et pour féliciter mon père. Malgré mon état de santé et ma fatigue, j'avais dû embrasser un par un tous les habitants de Ait Aissa. Je devais raconter à chacun mes aventures de guerre. Les visiteurs montraient un peu d'affliction pour ma jambe que je continuais à traîner. Ils n'arrêtaient pas de me dire que je devais m'estimer heureux et remercier Dieu qu'il ne m'était rien arrivé de pire. Ce qui me gênait le plus, c'était cette indifférence de tout le monde devant les choses terribles que je venais de vivre. Les hommes me répétaient tous « comment est l'Espagne ? Comme est la vie là-bas ? », comme si j'y étais allé pour un voyage de plaisir. « Difficile et terrible », répondais-je. « Mais c'est beau l'Espagne », insistaient certains. Ils croyaient que j'avais eu le temps de me promener.

De mon côté, j'étais curieux de vérifier les changements qui avaient eu lieu pendant mes trois années d'absence : non, apparemment rien de vraiment neuf.

Le dimanche d'après, toute la famille avait porté en offrande à notre Marabout Sidi Mhand Amakran un bœuf qu'on avait égorgé et mangé sur place. Sur le chemin du retour, ma mère s'était rapprochée de moi pour me parler avec une certaine discrétion, comme c'était toujours son habitude. Elle m'avait raconté qu'elle avait eu peur pour moi. Pendant mon absence, elle avait passé tout son temps à prier pour moi et pour que la guerre finisse vite. Il lui était arrivé souvent de me voir dans ses rêves avec les coups de fusil, les bombes...

Ma mère était curieuse de savoir ce que ma femme m'avait dit à son sujet. Elle insistait pour me convaincre qu'elle l'avait bien traitée et équitablement. Elle lui recommandait seulement de faire des économies car les temps étaient durs et les gens manquaient de tout. Ensuite ma mère avait pris son temps pour me raconter ce qui s'était passé dans le douar pendant mon absence : les naissances, les morts, les mariages, les disputes,...

À la fin, elle m'avait confié qu'elle était fière de moi et qu'elle voyait maintenant mon avenir tranquille grâce à la pension qui me serait versée par l'Espagne et que dorénavant, je ne serai plus obligé de partir ailleurs pour travailler.

Ma mère n'était ni la première, ni la dernière personne à me parler d'argent, de pension. Beaucoup d'autres ne me demandaient qu'une chose : combien je touchais en tant que soldat et combien j'allais toucher dans l'avenir. Ces questions me faisaient souffrir car j'étais certain qu'à leurs yeux je n'étais qu'un mercenaire qui avait fait un sale boulot et qui avait reçu sa récompense. Ce qui me faisait le plus souffrir c'était que je pensais que ces gens n'avaient pas tout à fait tort. Moi aussi, je considérais que cet argent, aussi insignifiant soit-il, que les autorités espagnoles continueront à me verser jusqu'à la fin de mes jours, représentait le déshonneur : déshonneur d'une guerre contre des gens pauvres et innocents, déshonneur d'une guerre qui n'était pas la mienne.

En quelques jours, j'en avais assez de parler de ma personne et de la guerre laissée derrière moi. Je ne voulais plus entendre parler de la guerre. Je voulais oublier cette guerre. Pour moi, la guerre était déjà trop loin. Il m'arrivait des fois de me demander si y avait-il bien eu une guerre ? En tout cas, elle était bien finie pour moi. Des fois en y réfléchissant, je ne croyais pas qu'elle était définitivement terminée.

J'étais rentré chez moi avec un sentiment de triomphe enfantin, parce que nous venions de remporter la bataille, mais aussi celui d'humiliation à cause du handicap que je portais dans mon corps. J'avais l'impression d'être revenu différent. Je me sentais vieilli, comme si j'avais vécu ces trois dernières années sur une planète où le temps passait plus vite.

J'avais le sentiment que tout était plus compliqué qu'avant. J'avais peur de ce qui m'attendait. J'étais certain que je n'arriverai pas à avancer tant que je baignais dans le doute.

J'avais perdu le sommeil. Le jour, je préférais rester seul pour éviter les interrogations et les regards humiliants sur mon pied, car je continuais encore à boiter. Les dîners en tête à tête avec mon père se déroulaient souvent dans un silence morne. Mon père tentait à maintes reprises de relancer la discussion, mais je gardais obstinément le silence.

Les gens commençaient à chuchoter que je ne parlais plus à personne, que je faisais une sorte de dépression nerveuse. Bien d'autres choses se racontaient sur les raisons de mon retour et de mes relations tendues avec mon père. Notre douar était devenu un vaste champ de rumeurs, une toile d'araignée qui s'étendait à toutes les maisons même les plus éloignées. Des informations plus ou moins vraies me concernant circulaient à une vitesse folle.

Après tout ce qui s'était passé, j'avais surtout besoin de repos et de calme. De cette guerre cruelle, j'étais sorti avec seulement de l'amertume profonde et une certaine honte pour mon handicap physique. J'étais un homme fini.

Le temps passait, je restais allongé toute la journée sans avoir rien d'urgent à faire. J'essayais de me reposer, de me détendre, de ne pas me poser de questions. Je voulais être heureux, ne plus

ressentir cette pesanteur perpétuelle qu'exerçait sur moi mon passé agité. Je n'y arrivais pas. Combien de fois je me sentais secoué pendant quelques minutes extrêmement intenses en pensant à toutes ces belles femmes qui m'avaient fasciné pendant que je faisais la guerre en Espagne. Je devenais insomniaque, je ne pouvais dormir que par phases de deux ou trois heures. Des obus fantômes me réveillaient.

Je passais aussi beaucoup de temps à penser à l'infirmière Teresa, ses mains, son visage, ses cheveux. La silhouette de cette femme, je n'arrivais pas à l'oublier. Elle m'avait comme ensorcelé lors de mon séjour à l'hôpital. En me la représentant, j'avais l'impression de continuer à percevoir en elle quelque chose de familier. L'image de cette femme exceptionnelle était restée gravée dans ma mémoire pour toujours. Une image qui continuait à évoquer pour moi beauté, douceur et dévouement.

Avec les jours qui passaient, j'avais envie de sortir de ce triste souvenir dans lequel je me sentais enfermé, je ne supportais plus l'idée de continuer à être tourmenté par des fantasmes lointains. J'avais décidé d'arrêter de penser au passé. Je commençais à garder les yeux fixes devant moi sur ce présent cruel auquel je devrais faire face à nouveau, tous les jours. Désormais, les choses allaient changer pour moi, je m'en fis la promesse. Je m'étais décidé de tourner la page, d'oublier tout ce qui m'avait tourmenté et hanté ces derniers mois. J'allais me consacrer exclusivement à ma famille en réfléchissant à notre avenir.

J'avais décidé de me ressaisir et de me mettre debout. Je m'y étais appliqué en y mettant tout mon temps, toute mon énergie et tout mon cœur. Je commençais à prendre goût à la vie dans le douar : peut-être les effets bénéfiques de la reprise du contact avec la réalité, peut-être autre chose, je ne savais pas ?

Par la suite, j'avais compris qu'il fallait sortir de ma solitude, rompre mon silence, accorder un peu d'attention à ma famille, aux gens autour moi. J'avais tant besoin d'eux. Je m'étais mis à communiquer davantage. J'avais senti que je ne pouvais plus me passer d'eux. Les voisins affluaient chez moi et je m'étais laissé prendre à leur raconter mes aventures de guerrier. Il était nécessaire pour moi de

lutter pour ne pas rester emprisonné dans mon passé. J'avais fini par emporter cette bataille contre moi-même.

Depuis, bien des choses avaient changé. Jour après jour je me reprenais. Je me sentais enfin vivant. Je commençais à prendre goût à la vie chez moi. Je me réveillais de bonheur avant le lever du soleil. Sur mon chemin vers Loutha, je contemplais à la lumière du jour les visages des hommes qui rejoignaient leurs champs, seuls ou avec leurs bêtes. Ils avaient l'air heureux, moi aussi. Mes relations avec mon père s'étaient apaisées, même s'il ne me parlait que rarement. Et, quand cela arrivait, c'était d'un ton froid et réservé.

Les questions qui, quelques semaines auparavant encore, me rongeaient et me laissaient sans repos, étaient devenues dérisoires. Cette étrange apathie qui s'étendait à tous les aspects de ma vie, avait laissé place à une envie de tourner la page. J'étais enfin convaincu que me poser trop de questions, c'était prendre le risque de ne jamais trouver la réponse à aucune d'entre elles. J'ai donc mis de côté ma peur et mes angoisses, pour commencer une vie paisible et tournée vers l'avenir. En quelques semaines, j'étais devenu un autre homme.

Tourner la page

Mai 1939

Vers la fin du mois de mai, Chaib était revenu à Toufiste pour passer quelques jours avec ses parents. Une après-midi, alors que je me relevais de ma sieste, ma fille était venue me dire qu'un homme en tenue militaire désirait me voir. Mon cousin était venu me rendre visite dans notre maison, sans prévenir personne. Je trouvais qu'il n'avait pas changé. Sans se départir de son sourire, Chaib avait gardé sa fraîcheur habituelle, même si ses cheveux avaient grisonné, et pas seulement sur les tempes. Après s'être enquis de l'état de ma jambe, il me confia qu'il me trouvait rajeuni et que ma bonne mine témoignait d'une bonne santé. Ensuite, il s'était mis à me parler sur un ton aimable et prévenant de l'assaut final, de la rentrée triomphale à Madrid, de la fin de la guerre...

Pendant un instant de tristes souvenirs de cette guerre traversèrent ma tête. Je revoyais Madrid aux abords de laquelle j'étais condamné à la dure vie dans les tranchées pendant ces longs mois d'hiver, dans la boue, souffrant du froid et du manque de sommeil, harassé de fatigue et de faim, envahi par les poux et par les odeurs nauséabondes des déchets et des cadavres. Les images de l'horreur dont était faite ma vie quotidienne étaient de retour : l'angoisse de la mort, le tonnerre des artilleries et des bombardements, les hurlements des blessés, la lente agonie des mourants...

Quand Chaib s'était rendu compte que j'avais l'air distrait et que je ne manifestais aucun intérêt à ce qu'il racontait, son visage se crispa, puis il s'arrêta pour me demander sur un ton sec :

- Qu'est-ce que tu as ? Tu ne vas pas bien ?
- Mon cousin, je ne partage pas ta joie. Je pense que cette guerre n'était pas la nôtre, et que cette victoire n'est pas la nôtre, non plus. Je crois que Franco s'est servi de notre sincérité et de notre naïveté

pour accomplir une œuvre qui s'est avérée déraisonnable et cruelle. Il a fini par vaincre ses ennemis, certes, mais il nous avait fait du mal à nous aussi et que rien de tout cela ne pourra être réparé, jamais.

- Mais enfin, tu ne te rends pas compte que nos sacrifices ont été couronnés par notre entrée triomphale à Madrid ? Nous avons tous souffert pendant de longues années, mais nous avons gagné, c'est ce qui compte. Tu ne peux pas imaginer comment nos hommes ont pleuré de joie, comment ils étaient enfin soulagés.

- Chacun raconte la vie comme ça l'arrange. Désolé, mais en ce qui me concerne, je n'avais à aucun moment le sentiment de me battre pour la gloire d'une noble cause. Tout ce que j'ai retenu de cette aventure malheureuse, c'est que cette guerre a fini par me dévoiler à moi-même que je n'étais qu'un assassin de plus, qui a appris à écraser les autres, sans scrupules. Cette guerre m'a transformé en un tueur à gage, qui tue sans ardeur.

- Comme tu veux, on va arrêter d'évoquer la guerre, alors parle-moi un peu de toi, qu'est-ce que tu comptes faire ?

- De moi ? Mais moi, je n'ai rien à dire, je suis un homme blessé, un handicapé, un homme fini, qui essaie de survivre ; alors ne parlons plus de moi s'il te plaît, mais de toi, repris-je après un moment de silence.

- Qu'est-ce que tu veux dire ? répliqua-t-il, un peu étonné.

- Tu ne peux pas comprendre, répondis-je.

- Quand une personne ne comprend pas, on essaie de lui expliquer.

- Il n'y a rien à expliquer mon cousin. La roue tourne, ceux qui étaient hier en haut, se retrouvent aujourd'hui en bas. Mon père n'a plus un sou, il est criblé de dettes contractées ces dernières années. Ici tout est mort. Ceux qui ne sont pas morts par la guerre, la maladie ou la famine et la sécheresse, sont tous partis. Ici, il ne reste plus de jeunes pour donner de la vie à la terre

- Mais toi, tu n'as pas envie de partir ? Je crois qu'il est temps de songer à ton avenir et à celui de tes enfants. Pourquoi tu ne viens pas avec moi à Ceuta où je suis affecté maintenant, ou au moins à Tétouan où tu pourras toucher ta pension mensuelle régulièrement et offrir à tes enfants la chance d'aller à l'école ?

- Je vois que tu as été élevé de grade, tu es capitaine maintenant, félicitations.

- Tu sais mieux que quiconque que j'étais élevé de grade du rang le plus subalterne au rang que j'occupe maintenant, par mérite.

- Sans aucun doute, par tes services rendus à Franco et à son armée. Tu le mérites, sans aucun doute, et tu as une belle carrière devant toi.

Après un moment de silence, Chaib s'en alla, presque sans prévenir, comme il était venu. Sur le seuil de la porte, il me dit avec une soudaine tristesse :

- Au revoir, mon cousin. Si tu as besoin de quelque chose, dis-le-moi.

- D'accord, lui répondis-je en hochant la tête.

Quelques jours après le départ de Chaib, une après-midi et à ma grande surprise, mon père m'avait invité à faire une petite promenade avec lui. Sur le chemin du retour à la maison, après une discussion calme sur des thèmes insignifiants, il s'arrêta et me demanda d'un ton sérieux :

- Mohand, mon fils, il faut qu'on se parle.

Je lui adressai un regard surpris.

- Qu'est-ce qu'il y a ? Lui demandai-je, en essayant de me contenir, de rester serein.

- Et si on parlait un peu de ton avenir ? Je vois que tu as repris tes forces et que tu ne boites plus. Que comptes-tu faire maintenant ? Reprendre ton travail et revenir à cultiver nos champs ou continuer à mener une vie de prince : manger et dormir, sans te soucier de rien ?

Ces quelques mots blessants, qui portaient en eux sans aucun doute des reproches, m'avaient déconcerté. Pour essayer de contrôler mes sentiments, je regardai au loin, faisant semblant de ne pas l'entendre. Je fis un effort pour ne pas répondre. Mais, il ne tarda pas de revenir à la charge d'un ton ferme :

- Tu ne réponds pas, tu ne m'as pas entendu ? Nous devons parler de ça, tout de suite.

J'hésitai un moment, je le regardai perplexe :

- Pas tout de suite, s'il te plait, mon père. Désolé de te dire ça, mais j'ai besoin de temps pour réfléchir. Je me sens encore faible, il faut que je reprenne des forces, et je ne pense pas que je serai capable de labourer nos champs avec nos juments comme je le faisais avant. Et puis, je suis en train de penser aller à m'installer en ville avec ma femme et mes enfants.

J'étais habitué au caractère despotique et inflexible de mon père, mais c'était pour la première fois de ma vie que je vis son visage se contorsionner de rage comme il venait de le faire à l'instant. Il répliqua sèchement :

- Tu crois sérieusement que c'est le moment pour ces gamineries ?

Je compris que mon père n'arrivait toujours pas à se dire qu'il était lui, et que moi j'étais moi. Je voulus le lui rappeler, j'hésitai un moment, puis répondis d'une voix basse :

- Je suis un homme maintenant et tu continues à croire toujours pouvoir me dire ce que je dois faire ou non.

Son visage s'assombrit subitement. J'avais rarement vu mon père aussi nerveux. J'étais resté silencieux, j'avais peur de le frustrer davantage en lui parlant ainsi. Il ne tarda pas à répliquer de nouveau avec un ton sec et autoritaire :

- Tu ne peux pas imaginer mon bonheur à te revoir retourner vivant de cette maudite guerre.

- Moi aussi, j'étais heureux de vous revoir.

- Comme c'était bien le temps où notre plaine de Loutha, avec ses champs d'orge et de blé qui s'étendaient à perte de vue, était le grenier qui alimentait le reste des douars perchés sur les collines avoisinantes. Nous étions peu nombreux, mais nous étions des hommes courageux qui aimions cultiver cette terre qui nous donnait du travail et de la nourriture à tous, une terre à laquelle nous sommes restés attachés depuis la nuit des temps.

- Tout ça est bien loin. Avec le temps, nous avons tous changé pour le meilleur ou pour le pire. Je trouve que la vie ici est devenue précaire et l'avenir est incertain. Après plusieurs années de sécheresse et de disettes qui s'en sont suivies, les gens commencent à immigrer ailleurs parce que l'agriculture n'offre plus que de médiocres rendements et les prix des denrées alimentaires de base ont augmenté de façon vertigineuse. Sans oublier que ma

santé est aujourd'hui frêle et délicate, elle ne peut plus me permettre le travail des champs.

Il m'écoutait, mal à l'aise, son mécontentement était au comble. Ne pouvant soutenir son regard scrutateur et inquiet, je ne pouvais m'empêcher de douter que les paroles qu'il venait de me crier n'étaient pas que l'expression d'une colère passagère mais indiquaient bien que le fossé qui existait entre nous deux depuis quelque temps s'était élargi et que notre malentendu était irréparable.

Subitement, et à ma grande surprise, mon père changea de ton et rétorqua avec une voix plus conciliante :

- Pourtant, malgré l'absence de pluie depuis un certain temps, les habitants d'ici gardent leur foi inébranlable dans Dieu et dans l'avenir. C'est cette foi qui nous a toujours aidés à rester attachés à notre terre, à survivre et à espérer, même dans les pires conditions.

- Je suis désolé de te dire que je suis décidé à quitter Toufiste. Je n'irai pas à Tanger ou à Tétouan, je vais m'installer juste à côté de vous, à Villa^[17]

- Partir pour t'installer en ville ? Comment as-tu même pu songer que ce serait une solution ? reprit-il.

À entendre ces derniers mots criés dans mon visage, je ne pouvais rester une seconde de plus en sa présence sans risquer d'être submergé par un sentiment de colère et de révolte. Je ne savais trop ce que je devais lui répondre. Je tournai la tête pour le regarder. Avant de continuer à marcher, je soupirai, puis me penchai pour poursuivre :

- Pourquoi tu t'énerves mon père ? On peut parler plus calmement. Je suis un adulte et c'est à moi de décider de ce que je compte faire de ma vie demain.

- Non, je ne m'énerve pas, je suis juste en train de t'expliquer les choses. Je vois que tu as bien changé depuis ton retour de la guerre, tu n'es plus le même. Mais je veux juste te rappeler que tu es mon fils et que je compte sur toi pour prendre ma relève. Tu es encore jeune et ici tu seras un homme plein d'avenir.

- Plein d'avenir ? L'avenir me semble se rétrécir chaque jour un peu plus en restant ici, le mien comme celui de ma femme et de mes

enfants. Aujourd'hui je suis responsable d'une famille et je suis libre de prendre mon destin en main. Répondis-je en accélérant le pas, pour m'éloigner de lui.

- Tu peux faire et devenir ce que tu veux maintenant mais ne compte plus sur moi à partir d'aujourd'hui. N'oublie pas que la branche entêtée casse quand elle ne se plie pas. Rétorqua-t-il sur un ton désespéré.

Depuis cet accrochage avec mon père, nos rapports n'avaient cessé de se détériorer. Je savais qu'il n'allait pas bien, qu'il avait des problèmes de santé, et pourtant je n'arrivais pas à être compréhensif avec lui. J'avais du mal à l'admettre et j'en souffrais. J'avais failli sombrer dans une dépression. Je me sentais seul et fragile. Je ne voulais voir personne. Plusieurs jours durant, je mangeais peu et seul. Je restais enfermé dans ma chambre, allant même jusqu'à refuser la porte de ma chambre à ma femme. De temps en temps, nous nous retrouvions seuls, nous cherchions à retrouver la douceur, l'intense désir des premières années, mais nous ne savions pas les retrouver. C'était étrange, le courant ne passait pas, la flamme ne s'allumait plus.

Ma femme savait que je traversais un moment plus que difficile, elle tentait tout pour ne pas me laisser enfermé dans ma solitude. Elle était compréhensive, elle faisait semblant comme si rien n'avait changé. Je savais qu'elle ne pouvait pas faire grand-chose pour moi, mais le fait qu'elle soit là, à mes côtés, me rassurait que je n'étais pas seul.

- Crois-tu que je suis en train de frôler la folie ? Lui demandai-je un jour alors qu'elle était venue s'enquêter sur mon état. Tu sais, j'ai souvent des idées noires mais j'ai aussi souvent mal à la tête.

- Non, je ne crois pas, tu es seulement fatigué, tu te fais trop de soucis.

- Tu me dis ça juste pour me rassurer ?

- Mais non, c'est passager, il faut que tu sortes dehors, et tu verras, tout redeviendra comment avant.

- Les enfants, comment vont-ils ?

- Ils ne cessent pas de demander qu'est-ce qui t'arrive. Tu sais, ils étaient tellement contents à ton retour.

À un moment, je lui pris la main et commençai à la lui caresser :

- Comme ta main est douce et fragile. Tu es la femme de ma vie, être près de toi me rassure et me donne de la force pour me relever. Mais nous devons partir d'ici. Je suis décidé qu'on aille vivre avec nos enfants en ville, loin de tout le monde.

- Tu crois vraiment que nous serons bien à Villa, seuls

- Oui, vraiment. Tout y est bien, plein d'avenir pour nos enfants qui feront des études pour devenir professeurs ou médecins. Et puis, il y a la mer que tu as toujours rêvé de voir. Je suis certain que ça te plaira.

- Donne-moi un peu de temps pour réfléchir. Ce n'est pas facile pour moi d'aller vivre en ville.

- Bien sûr, prends le temps qu'il te faut.

- En attendant, je peux te donner un conseil ?

- Et comment !

- Ne cherche pas à rentrer en conflit avec tes parents, ils t'aiment bien. Fais un effort pour trouver une entente avec ton père.

- Comment ?

- En lui parlant.

- J'ai déjà parlé avec lui. Il ne veut rien savoir. Il ne pense qu'à ses champs et qui va les cultiver, et moi je n'ai plus la force pour reprendre ce dur travail.

- Essaie encore une autre fois de lui parler, c'est ton père.

- Je vais essayer.

Je ne comprenais pas pourquoi ma femme tenait à rester à Toufiste. Elle m'opposait des prétextes dérisoires : ses vaches, son poulailler...

Un jour, ma belle-mère était venue s'enquérir à son tour sur mon état. La pauvre, elle aussi, croyait que j'avais perdu la raison. Au début, elle avait conseillé sa fille de m'amener au sanctuaire de Sidi Malek^[18]. Mais quand elle s'était longtemps entretenue avec moi, elle me confia d'une voix mélancolique :

- Sers-toi de ta raison. Il y a une cause pour chaque chose, une solution pour chaque situation fâcheuse, une clé pour chaque serrure.

En sortant, elle avait rassuré sa fille :

- Il n'y a rien de grave chez Mohand. Je crois que toute l'affaire se résume en un malheureux malentendu entre un père autoritaire et possessif et son fils devenu adulte et qui cherche à devenir autonome pour ne rien lui devoir.

Moi aussi il m'arrivait de douter de ce qui m'arrivait, mais j'étais certain que je n'étais pas atteint d'une maladie mentale, je le sentais. Il m'arrivait souvent de me demander pourquoi je continuais à hésiter encore, pourquoi persister à discuter avec moi-même comme si je cherchais à me faire convaincre.

- Si je suis si sûr de mon choix, si je suis si décidé à m'en aller, il suffit de me mettre debout et de commencer à marcher. Me disais-je.

La discussion que j'avais eu avec ma belle-mère, m'avait persuadé de quitter mon douar au plus vite et ma femme elle-même avait fini par me supplier de le faire sans perdre de temps.

Lorsque je m'étais ressaisi suffisamment, j'avais eu l'idée d'inviter mon cousin Boutahar, qui revenait au douar tous les jours du vendredi de Villa où il travaillait comme chef de chantier dans les travaux publics. Comme d'habitude, je l'avais reçu chez moi avec affabilité. Il me demanda d'abord comment je me sentais à Toufiste après une si longue absence. Ensuite, il me parla de son activité en ville.

Boutahar avait attendu le départ de ma femme qui nous servait du thé pour me demander :

- Comment va ta santé ?

- Bien mon cousin, je suis tout à fait remis.

- Oui je vois, tu as subi une métamorphose frappante depuis la dernière fois que je t'ai vu. Tu as pris du poids et tu as l'air plus joyeux.

- Comme tu le vois, ma femme s'occupe bien de moi. Et puis, je passe tout mon temps à dormir pour récupérer mes forces.

- Et ton travail ?

- De quel travail tu me parles ? Répondis-je en riant. Ça suffit, j'ai assez travaillé, je viens de rentrer d'une terrible guerre, maintenant je me repose !

Tout en continuant à rire, je montai alors mes mains à mon cousin et exigeai qu'il me montre les siens, avant de frotter doucement ma paume contre la sienne en lui disant ;

- Tu saisis la différence ? Je t'épargne le spectacle de ma jambe blessée.

Quand Boutahar avait compris que j'avais l'intention de partir à Villa avec ma femme et mes enfants et que cela m'avait créé des ennuis avec mon père, il avait réagi en m'expliquant que je n'avais rien à gagner en amenant ma famille dès le début. Il m'avait conseillé de faire comme lui : partir travailler en ville seul et revenir au douar la fin de chaque semaine.

À l'entendre parler, j'avais réalisé que Boutahar n'était plus le même. À présent le cousin aimable et généreux, était plein de retenue, crispé et soupesait chacun de ses mots. Il n'avait fait aucune allusion à notre étroite relation par le passé. Lorsque je m'étais plaint des conditions de vie ici sous la dépendance de mon père, lorsque je lui avais parlé de l'hostilité de mes parents à l'idée de partir vivre en ville, il avait coupé court en murmurant que cela devait se passer comme ça et que je devais être reconnaissant envers l'homme qui m'a tout donné. Quant à la possibilité de trouver du travail en ville, il était vague, et j'avais compris qu'il ne voulait pas de moi à ses côtés.

- Il n'y a rien à faire en ville pour un homme comme toi. Tu as bien des choses à faire ici en t'occupant des biens de ton père.

- Je ne cherche pas à travailler tout de suite en ville. J'ai juste envie de vivre librement avec ma femme loin d'ici. J'ai envie que mes enfants aillent à l'école, c'est le plus important pour moi. Et puis, j'ai ma pension qui peut me suffire à vivre dignement, en attendant de trouver un petit boulot. Lui répondis-je sur un ton sérieux.

- Toi, tu es fort, répliqua-t-il à ma plus grande surprise. Toi, plus tu t'éloignes d'ici, plus tu te sens toi-même et mieux tu te portes. Tu ne me surprends pas en te décidant de partir t'installer en ville avec tes enfants.

Boutahar s'efforça vainement de me faire changer d'avis, et nous discutâmes longuement. Agacé par la tournure qu'avait pris notre

échange, il appela ma femme, qui était aussi sa cousine, pour lui demander ce qu'elle en pensait. Elle lui répondit, allègre :

- Si c'est ce que veut mon mari, qu'est-ce que je peux y faire.
- Tout le monde, ici, pense que c'est plutôt toi qui incite ton mari à quitter la campagne. C'est toi qui l'utilises, pas le contraire.
- Ce n'est pas vrai, tu te fais des illusions. Qu'est-ce qui passe par la tête des gens ? Ils sont fous. En fin de compte notre vie est la nôtre, nous ne voulons la partager avec personne. Un point c'est tout.

Boutahar, à qui je venais de me confier, donnait raison à ma femme. Il écoutait ses arguments attentivement. À un moment, il ne me considéra plus comme étant son interlocuteur, il répondit avec un sourire, en s'adressant uniquement à elle :

- Je vous comprends, mais je souhaite être compris à mon tour. Quitter les siens, sa maison, sa terre pour aller vivre en ville n'est pas une chose facile.

- Nous n'allons pas couper tous les liens, nous allons rester en contact avec les nôtres, nous allons revenir souvent. Nous aimons notre campagne. Regarde, toi par exemple tu reviens toutes les semaines.

- Mais moi je reviens parce que j'ai choisi d'aller en ville juste pour travailler et pas pour m'y installer pour toujours. C'est pourquoi j'ai laissé ici ma femme et mes enfants.

Suivant ce dialogue, un peu comme un intrus, je ne pus résister de manifester mon consentement à ce que venait de dire ma femme. Je lui glissai un demi-sourire, comme pour lui signifier que c'était bien dit de sa part. Elle me sourit à son tour, puis elle répondit :

- C'est Dieu qui nous a tous créés et c'est Lui qui nous trace notre chemin. Je n'ai aucun doute que Mohand connaît mieux que quiconque l'intérêt de ses enfants, nous le suivrons là où il va. Si nous voulons partir ensemble, c'est parce que nous voulons faire découvrir d'autres horizons à nos enfants. Au début, moi-même j'étais réticente, j'avais peur, parce que j'aime notre terre, comme toi. Mais aujourd'hui, je suis prête à prendre le risque avec mon mari. Je suis décidée d'arrêter de voir toujours les mêmes têtes, entendre les mêmes voix, voir les mêmes paysages.

- T'as bien de la chance, Mohand ! Qu'est-ce qu'elle est intelligente ta femme ! Qu'est-ce qu'elle t'aime !

- Tu vois, mon cousin ? Dans les contes on fait comme on veut, mais dans la réalité on fait comme on peut ! Lui répondis-je, détendu.

Boutahar eut un demi-sourire, murmura « au revoir et bonne chance » et se retira.

La nuit, j'eus du mal à dormir. Je tournai et retournai dans mes draps. À mes nerfs à vif et mes pensées contradictoires vinrent s'ajouter les chiens qui se mirent à aboyer. Je commençai à perdre confiance en moi de nouveau. Je me demandai si je ne me berçais pas trop d'illusions sur mon avenir en ville ? Boutahar avait-il raison, et avais-je tort ? N'y avait-il pas bien d'autres choses à faire ici ? Fuyais-je mon père parce que je craignais de devenir comme lui ? Etais-je déjà identique à lui et je ne voulais pas l'admettre ?

Je m'assoupis finalement avant de me réveiller d'un coup : il y avait quelqu'un dans ma chambre. Je criai : qui est là ? C'était ma femme qui chuchota d'une voix suppliante, comme si elle me demandait un grand service, un secours de première urgence :

- Je ne veux pas te créer plus d'ennuis que tu n'en as déjà, sanglota-t-elle. Elle renifla et ajouta dans un murmure :

- Je peux dormir avec toi ? Je sais que tu es fâché, d'ailleurs tu n'as même pas dîné. Je veux juste m'allonger près de toi, sans t'importuner. Je ne veux pas rester seule, c'est tout.

Je la dévisageai, réprimai un bâillement puis souris :

- Comment ça dormir ?

- Tu ne veux plus de moi ? Alors, comme tu veux. Tout ce qui compte pour moi, c'est que tu sois bien et tu me gardes près de toi.

- Qu'est-ce tu dis ? J'allais t'appeler pour te demander de venir dormir avec moi, mais le sommeil m'a pris de court sans que je fasse attention. Oui, en effet, je suis un peu fatigué, mais je ne suis pas fâché avec toi.

- Je t'aime beaucoup. Tous les soirs, depuis ton retour, j'espérais que tu vas m'appeler et me prendre dans tes bras.

J'eus un sourire navré et me tus un instant. Puis je ne fus plus capable de supporter l'anxiété profonde de ma femme. Je lui saisis

le poignet et la priai de se rapprocher de moi. Elle accepta aussitôt, nous nous couchâmes, mais sans nous endormir. Nous commençâmes à parler de nous et de notre avenir. D'un ton mélancolique, elle me raconta :

- Combien j'ai souffert quand j'ai vu dans quel état tu étais revenu, comment tu marchais en boitant et avec soupir, comment tu étais devenu silencieux et triste ensuite : l'homme qui était parti à la guerre n'était certainement pas celui qui m'était revenu. Franchement, aujourd'hui, tu n'es plus que l'ombre de toi-même et je ne te reconnais plus; tes enfants aussi. Que s'est-il passé ? Que t'est-il arrivé en Espagne ? C'est quoi, dis-moi ? J'ai cherché à me rapprocher de toi pour te comprendre, mais rien à faire, tu as préféré rester loin et enfermé dans ta chambre. Je t'ai attendu durant trois ans, mais là, depuis ton retour, tu es resté insensible à mes regards, à mes sentiments. Je me demande si c'est de ma faute...

- Pardonne-moi tout le mal que j'ai pu te faire.

Ses yeux se remplirent de larmes qu'elle ne chercha pas à retenir. En posant sa joue sur mon épaule, elle se laissa aller à ses sanglots tout en continuant de me parler :

- À tes côtés, je me sens en sécurité, ce qui ne m'était pas arrivé depuis longtemps.

- Ça n'a pas dû être facile de porter toute seule le poids de mon absence. Désolé que tu aies dû subir tout ça de ma part depuis mon retour. Je regrette qu'on ait passé si peu de temps ensemble. Je te jure de rattraper cela, une fois installés seuls en ville.

Elle esquissa un sourire tremblant :

- Excuse-moi, j'ai certainement tâché ta chemise avec mes larmes, dit-elle en reniflant avant de s'écarter de moi. Mais avant qu'elle n'ait relevé la tête, je l'avais prise dans mes bras pour lui chuchoter :

- Je suis impatient que la nuit se termine. J'ai hâte de partir demain en ville pour aller chercher un loyer pour notre petite famille.

La guerre n'était pas finie

Le jour de notre départ en ville a été un moment dramatique pour mes parents. Ma mère qui, au début s'était montrée compréhensive, l'avait mal pris. Pour elle, cette annonce fut la plus insupportable de toutes. Elle tenait à ce que mes enfants restent le plus longtemps auprès d'elle. Sur son visage, je lus que quelque chose n'allait pas bien. Quand je lui avais demandé pourquoi, elle faisait la tête et me répondit froidement :

- Tu m'en veux ?
- Non, pourquoi ?
- Aujourd'hui je m'aperçois que je te connaissais bien peu. Tu ne m'as rien dit ! Je n'ai appris la nouvelle de votre départ que par ton père.

Quant à mon père, qui souhaitait plutôt me voir rester pour l'aider à travailler avec lui dans les champs, il n'avait digéré notre décision de partir qu'après quelques orageuses discussions qui m'avaient permis, enfin, de le convaincre.

Au moment de quitter la maison de mes parents, ma mère s'était mise à pleurer. Mon père, au contraire, se gratta nerveusement la tête et lui lança d'une voix tremblante :

- Tais-toi donc, arrête de pleurer et voyons un peu. Notre fils est aujourd'hui assez âgé pour savoir ce qu'il veut pour lui et pour ses enfants.

Ma mère, après nous avoir suppliés vainement pour ne pas les quitter, s'était mise à malmener ma femme d'une voix sifflante et étouffée, comme si elle criait, les yeux tout rouges. Quand elle s'était aperçue que ma femme, effrayée, faisait semblant de ne pas l'écouter, elle s'adressa à moi d'un ton belliqueux

- Pour toi, tes parents ne valent plus rien, tu nous dis toujours tout au dernier moment. Tu n'es qu'un homme faible, indécis et incapable de faire le bon choix.

Je compris que chercher à lui répondre n'allait servir à rien, elle avait l'air de se tenir, affolée et exténuée, devant un précipice. Mon père lui fit signe de se taire, mais elle continua sur le même ton sévère :

- Tu te crois capable d'habiter en ville, parce que tu touches une pension consistante ? Mais, je te rappelle que tu es sorti de ce ventre et que je t'ai porté là-dedans durant neuf mois. Mais qu'est-ce que vous allez faire en ville ?

Je ne lui répondis rien, je ne le savais pas moi-même.

Exténuée, elle avait continué à m'accabler de reproches, en affirmant que je partais en ne pensant qu'à moi et que sans aucun doute Dieu allait me punir pour avoir abandonné mes parents. En l'entendant parler ainsi, j'avais l'impression que je n'avais jamais existé dans le cœur de cette femme. Comment pouvais-je rester un instant de plus dans cette maison, en présence de telles personnes ? Je me sentis humilié, bafoué, méprisé. Je n'espérai qu'une chose, c'était de m'éloigner d'ici sans attendre.

Quand je voulais trainer ma femme et mes enfants dehors, ma mère me demanda, ou plutôt exigea, de l'argent, prétextant en avoir besoin pour remplacer la vache qu'elle venait de perdre. En se comportant comme si mon argent lui appartenait, elle voulait peut-être me faire comprendre que je lui appartenais moi aussi et que, même marié, je lui appartiendrais toujours. Quand je lui avais expliqué qu'en ville la vie était difficile et que ma pension me suffirait à peine, son humeur changea une fois de plus et ses yeux recommencèrent à jeter des flammes. Elle cria :

- Comment ça, tu nous laisses tomber ?

La colère me submergea à nouveau, je finis par lui remettre la somme exigée même s'il était faux que cela lui servirait pour acheter une vache.

Avant notre départ, je lui avais demandé si elle pouvait nous remettre un sac de farine, un ou deux coqs et quelques œufs pour les emporter avec nous. Elle me répondit en hurlant :

- Vous êtes tous les mêmes, les enfants d'aujourd'hui, vous partez en laissant seuls vos parents et en vous fichant de ce qui va advenir d'eux. C'est maintenant que tu te rappelles que tu as une famille à la campagne et que tu nous demandes ta part des récoltes ?

Très fébrile, je finis par lui lancer :

- Je ne demande que ce qui me revient, c'est moi qui ai racheté cette terre que vous exploitez depuis six ans sans que j'aie droit à rien, même pas un sac de farine.

- Je ne te comprends pas, mais c'est ton père. En plus il n'est pas bien, vraiment pas bien du tout

Je perdis mon calme et haussai le ton :

- Dans ce cas, je crois que j'ai bien fait de vous fausser compagnie pour m'établir en ville avec mes enfants et repartir à zéro. J'avoue que je ne le regrette pas, je regrette une seule chose c'est de revenir vous voir pour retrouver votre enfer dont je croyais m'être éloigné. Alors dis à ton vieux que je n'en veux plus de cette terre et pour toujours, je vous en fais cadeau.

- Ton père est quelqu'un de bien, ce n'est pas son genre de voler les autres et encore moins un de ses enfants. Les temps ont changé, ils sont plus durs avec la sécheresse et le manque de main d'œuvre. Il est resté seul avec ses petits enfants, les grands sont tous partis à Tétouan et à Tanger. Comment peut-il nourrir seul tant de bouches affamées ?

Subitement, mon père se leva pour sortir, je le suivis pour lui expliquer en vain que malgré mes paroles insensées et mon ton polémique, en réalité notre départ en ville ne signifiait nullement que je les abandonnais. J'ajoutai qu'il représentait beaucoup pour moi, que je lui étais très reconnaissant, que grâce à lui j'avais beaucoup appris, et qu'enfin j'étais navré pour tout ce qui venait d'arriver. Il avait l'air de me regarder sans me voir. Il m'écouta dans le silence. Il ne me répondit pas et alla s'enfermer dans sa chambre. Je me sentis mal à l'aise. J'avais le sentiment qu'entre lui et moi, c'était fini.

Entre temps, ma mère continuait à parler sans reprendre son souffle. Elle parlait comme si c'était tout ce qui lui restait à faire. Elle s'adressa à ma femme qui ne l'écoutait plus et qui était sur le point de franchir le seuil de la porte de la maison patriarcale avec un grand soulagement.

À cet instant, comme par un signal convenu, mes deux enfants se jetèrent sur leur grand-mère, passant leurs bras autour de sa hanche, la suppliant de venir avec eux. Elle ne put résister. Elle se mit à genoux, les prit par la main et dis :

- D'accord, vous êtes mes enfants, je partirai avec vous mais pas maintenant, je vous rejoindrai dans quelques jours.

Ces mots les calmèrent, et peu à peu ma mère se calma à son tour. Elle serra les enfants contre elle et leur souhaita, les larmes aux yeux, bonne route.

Sur le chemin vers Ait Hdifa, ma femme n'avait pas cessé de s'en prendre à moi, m'accusant de l'avoir abandonnée, ne m'intéressant qu'à ma santé. Je faisais mine de ne pas l'entendre, en fait j'étais si découragé, si accablé, que je n'avais pas de mots pour lui répondre. À un moment, elle se rapprocha, puis s'adressa à moi pour crier :

- Pourquoi ta mère cherchait-elle à me faire du mal ?

Je hochai la tête et par prudence éludai la question. Elle revint à la charge juste après :

- Se croit-elle avoir le droit de se mêler de ma vie ? Je n'étais pas une esclave chez elle. Cela fait plus de sept ans que je vis dans cette maison au milieu de conflits permanents. Si j'ai supporté les colères de tes parents, leurs agressions verbales, c'est que j'aimais mes enfants et je tenais à rester à côté d'eux.

- Ne crie pas, tu perds tes nerfs.

- Pense plutôt à tes nerfs à toi, tu en auras besoin en ville.

Je hochai à nouveau la tête, J'étais tendu et elle s'en rendit compte. Elle réfléchit un instant. Elle fit une moue conciliante, avant d'ajouter :

- Tu me fous en boule et je dis des choses que je ne pense pas. Nous avons bien fait de quitter Toufiste.

- Tout ça est maintenant derrière nous. Si nous quittons aujourd'hui Toufiste, c'est pour retrouver la joie de vivre seuls et en liberté, lui répondis-je sur un ton apaisant.

Notre première nuit à Alhoceima, dans une petite maison avec une seule chambre et une minuscule cuisine, une fois les enfants couchés, nous discutâmes longuement à voix basse, sur notre nouvelle demeure, sur nos voisins espagnols, sur notre avenir et celui de nos enfants... Lorsque je m'approchai d'elle, elle me repoussa en chuchotant : non, on va réveiller les enfants. Je lui caressai la joue et lui demandai de dormir. Plutôt que de s'endormir, elle me chuchota mi étourdie, mi amusée :

- Mais où est-ce qu'on a atterri ? Comment on va s'en sortir maintenant ?

- Très bien, répondis-je d'un ton ironique.

Sur le coup, elle se mit à parler. Quand elle était revenue sur la scène que nous avait faite ma mère ce matin à notre départ, je tentai de la calmer. Elle m'avait ensuite accablé de critiques pour l'argent que j'avais remis à mes parents. Elle m'avait reproché aussi que j'avais été trop timoré, que je m'étais fait marcher dessus, que je ne me dressais que contre elle, et que je ne l'écoutais jamais.

Je la laissais parler sans mot dire. Au début, je l'écoutais sans feindre le désaccord, mais en réalité mes pensées étaient ailleurs, les images terribles de la guerre m'avaient assailli de nouveau. Voyant qu'elle commençait à sangloter, je m'étais rapproché d'elle pour la serrer contre moi. Pour l'apaiser, je lui avais répondu que je l'écoutais avec un intérêt sincère et que j'étais d'accord avec elle, mais que tout cela était derrière nous maintenant. Je lui essuyai les larmes et lui demandai :

- Tu es heureuse ?

Elle hocha la tête et m'embrassa sur le front. Je lui chuchotai « bonne nuit » et me tournai de l'autre côté. Quelques minutes après, elle avait sombré dans un sommeil profond. Je sentis qu'elle était vraiment heureuse.

Malgré une apparente tranquillité, j'étais dans un grand état d'agitation. J'essayais à mon tour de dormir mais, je n'y arrivais pas, malgré la fatigue du voyage. Parmi toutes les pensées affligeantes qui me taraudaient, la plus persistante concernait ma mère. Ses paroles blessantes de ce matin me donnaient de la peine. Dans un premier temps je les avais repoussées en bloc, parce que j'avais la conviction qu'elles étaient sans fondement. Mais par la suite, je commençais à me demander si je ne les méritais pas, si je n'avais pas commis une erreur en quittant mes parents sans leur consentement. Avais-je mal agi ?

Un peu plus tard, quand j'avais repassé en mémoire les reproches que venait de faire ma femme à ma mère, je m'étais demandé comment ai-je pu supporter son ton agressif, pourquoi ne m'étais-je pas insurgé contre ses propos impertinents, pourquoi l'avais-je laissé parler ainsi de ma mère ? Je me sentis malheureux et

responsable : j'avais peur pour notre relation. Pour fuir mes mauvais sentiments d'angoisse et de remords, j'étais obligé de me tirer du lit et sortir de la maison.

Comme après une longue maladie, j'étais impatient de prendre l'air, profiter du calme. Je m'étais promené longuement dans les rues désertes de la ville, une ville qui à cette heure-ci était à moi seul. J'étais arrivé au bord de la mer, pas loin du port. Je m'étais assis sur un grand rocher. Je me sentis soulagé en respirant l'odeur rafraîchissante et revigorante apportée par une brise légère. Pendant que je commençais à me détendre, aidé par le bruit rythmé des vagues qui me venait de loin, je commençais à entendre en même temps la voix de mon père. Je n'arrivais pas à échapper à ses phrases prononcées juste avant notre départ, je les entendais dans ma tête comme si mon père était là face à moi dans le noir, occupant tout le cosmos. L'écho de ces phrases m'avait contraint à rebrousser chemin dans le passé pour retrouver des souvenirs lointains.

Je n'arrivais pas à ôter de ma tête l'image de cette grande maison où j'étais né et que je venais de quitter hier. Je revoyais comment cette maison était pendant mon enfance : une ruche de femmes qui de jour comme de nuit travaillaient ; elles étaient tenues de s'occuper de tout, des enfants, des animaux, de faire le feu, le pain et la cuisine. Elles passaient aussi une bonne partie de leur temps à s'observer, à s'épier, à se rivaliser, à se quereller, et ne rentraient en l'ordre qu'en la présence de mon grand-père qui leur inspirait une véritable terreur. Elles tremblaient en sa présence et se pliaient à tous ses caprices.

Puis m'était revenu en mémoire le jour où après mon retour d'Algérie où je travaillais dans l'agriculture chez des colons français, j'avais demandé la main de ma cousine dont le père ne l'avait toutefois agréée qu'après longue hésitation. Non pas parce que le prétendant que j'étais n'était pas en mesure de subvenir aux besoins d'un foyer mais plutôt, il ne souhaitait pas que sa seule fille souffre de l'autorité patriarcale qui régnait sans merci dans la maison de ses cousins lointains, les fils de Hadj Moh. Il savait que cette maison, qui n'était déjà pas très vaste et avec ses nombreux ménages et des

dizaines d'enfants, allait se révéler exiguë pour elle. Nous nous étions mariés par amour alors qu'elle n'avait que seize ans. Je la connaissais bien, nos maisons étaient collées l'une contre l'autre. Nous avions grandi ensemble et nos relations amoureuses remontaient à notre enfance, des relations qui se limitaient à des regards furtifs et à des rencontres sans paroles. Avec l'arrivée de mon épouse, la maison patriarcale allait subir beaucoup de changement. En quelques mois, elle allait s'y imposer. On ne voyait plus que sa silhouette, on entendait plus que sa voix. Son statut d'épouse du benjamin lui avait donné beaucoup de privilèges. Elle ne s'occupait que de quelques tâches peu pénibles, elle habitait une chambre mieux aménagée que les autres. Aux yeux de tout le monde sa situation était des plus enviables. Ma femme allait apporter un peu de chaleur et de bonheur dans la maison où les soirs les femmes se retrouvaient ensemble dans la grande cour pour conter, raconter ou même chanter, surtout quand la journée n'avait pas été trop dure et que le patriarche n'était pas présent.

La douceur de la nuit et le bruit des vagues avaient fini par apaiser mes angoisses. Je réussis à m'endormir assis sur mon rocher. Le bruit des premiers bateaux de pêche qui rentraient au port, escortés par des joyeuses troupes de mouettes, m'avait sorti de mon profond sommeil. Je m'ébrouai, m'aperçus que le soleil commençait à pointer à l'horizon, une nouvelle journée venait de commencer, une nouvelle page de ma vie allait s'écrire. Pour me dégourdir les membres, je commençai à faire les cent pas en parlant tout seul, quand tout d'un coup j'entendis au loin un son du clairon identique à celui de la Légion qui accompagne la levée des couleurs. L'écho de ce bruit qui résonna dans mes oreilles quelques minutes ne m'était pas complètement étranger. Il me fit sortir de ma torpeur, pour ouvrir bien mes yeux et revenir à la réalité. Une réalité amère qui m'avait rappelé que notre terre était toujours occupée par les mêmes Espagnols avec qui et contre qui j'avais combattu. A l'instant je me sentis envahi par un étrange sentiment de confusion. Hier encore à mon retour au pays, j'étais certain d'avoir appris la leçon : la guerre était finie pour moi. Mais là, je commençais à douter, je n'étais pas très sûr d'avoir bien compris la leçon. Je n'étais pas certain que ça

n'arrivera plus. Je n'étais même pas certain que la guerre était bien finie. La guerre ne sera vraiment finie que lorsque le dernier soldat étranger aura quitté notre sol et que notre peuple aura retrouvé sa liberté et sa dignité.

Sur le chemin de retour à la maison, je n'avais pas cessé de me demander : qu'avait-elle donc fait cette guerre de ma tête ? M'avait-elle brouillé ma vision ? Ou au contraire, m'avait-elle réellement ouvert un troisième œil qui allait me permettre de distinguer l'opacité et la complexité de la vie ?

Table

Une décision irréfléchie.....	7
Les manœuvres de L'ano am arilb.....	17
La reconquête du paradis perdu.....	31
Rien à signaler à Alcazar.....	47
Le culte de la mort.....	55
Nous ne passerons pas.....	81
Le désespoir.....	91
On n'abandonne pas ses amis.....	107
Adieu aux amis.....	133
Un amour impossible.....	151
Le revers de la médaille.....	167
L'adieu déchirant.....	175
Le retour de l'homme brisé.....	189
Tourner la page.....	207
La guerre n'était pas finie.....	223

-
- [1] Plaine jaune, ancien nom de Kétama.
- [2] Forces régulières indigènes
- [3] Régiment militaire fait de 200 à 300 hommes.
- [4] Appelé aussi Tercio : unité militaire de l'armée de terre espagnole.
- [5] Vive la mort
- [6] Tribus de l'ouest du Rif et qui parlent arabe.
- [7] Sous-lieutenant
- [8] Homme cultivé dans le domaine religieux.
- [9] Franco prit officiellement ce titre lorsqu'il devint chef du gouvernement
- [10] Anita Lopez : dirigeante anarchiste
- [11] Phrase historique prononcée par le colonel Moscardo à la fin du siège de Tolède.
- [12] L'aube
- [13] Dolores Ibarruri (La pasionaria), dirigeante communiste.
- [14] Un clin d'œil au célèbre slogan de la Pasionaria « No pasarán ».
- [15] Clin d'œil pour le livre « Espoir » de André Malraux, qui lui combattait du côté des républicains.

[16] Chambre des invités.

[17] Villa Sanjurjo, ancien nom de la ville d'Alhoceima.

[18] Situé à une vingtaine de Km et où on enfermait les malades mentaux graves.